

PAGES
MANQUANTES

— L A —

Banque "Sovereign" du Canada

BUREAU DE MONTREAL
232-236, RUE ST-JACQUES

Toutes Operations de Banque Executees, Valeurs
Courantes et Etrangères Achetees et Vendues

DEPARTEMENT D'EPARGNES

Interêt aux taux courants payes trimestriellement

A. H. B. MacKenzie,
Gerant.

Succursale NORD

756, St-Catherine Ouest
(Coin Guy)

W. A. CRASETT,
GERANT.

QUESTION

Je désire avoir, à
prix **raisonnable**, un
habit **elegant**, de tissu
pas banal, de coupe
excellente et qui du-
rera ?

REPONSE

Vous demandez beau-
coup, sans le savoir,
mais vous aurez, tout
de même, tout cela chez

J. Cusson

Artiste-Tailleur

Tél. des Marchands 340

149, Amherst

(près Dorchester)

➡ **Specialite :** Par-
dessus avec collet de
Fourrure.



VOUS AVEZ LE CATARRHE

Si vous souffrez du mal de tête, éternue-
ments, sensation de sécheresse dans le nez
et arrière-gorge. gêne pour avaler, odorat
diminué, sécrétions de mucosités abondan-
tes et fétides du nez et de la gorge, provo-
quant des râclements, etc.,

Guérissez-vous avec le

CATARRHOL

un onguent merveilleux qui soulage instan-
tanément et guérit toujours. N'oubliez pas
que 75 p.c. des cas de consommation pro-
viennent du catarrhe et que le catarrhe est
le résultat d'un simple rhume négligé

Si vous souffrez d'un rhume de cerveau
ou du catarrhe, employez de suite le

CATARRHOL

et il vous guérira sûrement. Il est en vente
partout et envoyé, port payé, au Canada et
aux Etats-Unis, sur réception du prix de
75 cts. ou 3 flacons pour \$2 00.

Cie Méd. PARIS-CANADA

Ch. 14, "La Presse", Montréal.

Plus ça va, plus en fait de Bijoux il est difficile,
même en y mettant le prix, d'avoir du

BEAU QUI SOIT BON

ET DU

BON QUI SOIT BEAU



Notre spécialité est d'offrir tout cela au public
connaisseur.

Notre maison fondée en 1832 est une
maison de confiance

NARCISSE BEAUDRY & FILS

Bijoutiers, Horlogers et Opticiens

287, RUE STE-CATHERINE EST, - MONTREAL

Les Portraits Célèbres

(Troisième d'une Série de 12 Portraits de Femmes)



PORTRAIT par le célèbre peintre Boucher. Il fait partie du musée du Louvre dont il est une des grandes valeurs, et il figure dans le précieux album artistique d'Armand Dayot : **L'Image de la Femme.**

La Revue Populaire

Paraît tous les mois

ABONNEMENT :

Canada, numero : - - - 10 cts
Un An : \$1.00, - Six Mois 50 cts

Montreal et Etranger :

Un An : \$1.50 - Six Mois : 75 cts
Par poste : Montreal et Etranger, le No 15 cts

Poirier, Bessette & Cie

Editeurs - Propriétaires,

198, Boulv. St-Laurent,

MONTREAL

Vol. I. No 3. Montreal, Fev. 1908

Carnet Mensuel.

ON PEUT, je crois, soutenir qu'il n'existe pas, en dehors des sciences abstraites, de questions compliquées; — il n'y a que des compicateurs, les uns intéressés à les rendre obscures, les autres incapables de les présenter clairement. Dans ce calepin, chaque mois nous étudierons ensemble une ou deux de ces questions qui paraissent un peu embrouillées, un peu savantes, et qui nous deviendront limpides et intéressantes, sous l'angle lumineux où elles seront placées. Ce travail de vulgarisation est une mission noble par ses motifs et son but. Des sociétés se la donnent depuis quelques années au Canada. Autour d'une table de banquet ou dans une salle confortable, des gens viennent entendre un orateur auquel on a assigné un sujet d'actualité; le discours ou la conférence est, le lendemain, répandu au loin par les auditeurs et par les journaux, avec ce résultat qu'une question de plus est mieux comprise, un parti-pris ébranlé, un préjugé peut-être détruit. Oeuvre louable, résultat fécond. "Quiconque, a dit Courier, quiconque a détruit un préjugé, un seul préjugé, est un bienfaiteur du genre humain." Ah! on n'est plus au temps où un prince osait dire, haussant les épaules, après une séance mémorable. "Il n'y a rien de changé! il n'y a qu'un discours de plus." On bouleverse bien des gens et bien des choses avec un discours ou un écrit... La famille de ce prince fut la première à s'apercevoir que si, tel jour, il n'y a qu'un discours de plus, le lendemain il peut y avoir un régime de moins.

* *

Par une étrange anomalie, en devenant domaine britannique, le Transvaal oublie plus vite que certaines gens du Canada les passions et les haines soulevées au cours de la guerre. Pendant que les Boers s'appliquent à triompher dans les arts de la paix et qu'ils ont déjà réussi à se donner et à faire agréer de la métropole un premier ministre qui combattit celle-ci, les armes à la main, des Canadiens, par calcul ou par un chauvinisme mal entendu, entretiennent, comme un feu sacré, certaines erreurs nées au plus fort de cette guerre. D'abord, leur dada fut le peu que le Canada fait pour la défense territoriale de l'Empire. Il leur fut prouvé que ce qui avait été fait et pouvait être encore fait, au besoin, était une quote-part fort appréciable, et que notre manière de la donner ne mettait en péril ni notre autonomie ni nos finances. L'Angleterre fut la première à le reconnaître. Nos extrémistes canadiens, surtout les pêcheurs en eaux troubles, mirent une sourdine à cette corde de leur trémolo impérialiste. Puis ils déplochèrent le peu que le Canada fait pour la défense navale de l'Empire, et ils furent assez habiles pour faire partager en Angleterre — même dans le monde officiel — leur prétention savamment et constamment exprimée. Mais, aujourd'hui, les Anglais de là-bas sont revenus de leur erreur; ils en ont fait la confession. Et c'est à la séance, fin d'année, de l'Empire Club de Toronto que cette nouvelle nous a été communiquée par le ministre de la marine et des pêcheries.

* * *

A la réunion de la Conférence Impériale de l'automne dernier, l'hon. M. Brodeur eut cette tâche de démontrer que le Canada n'a pas attendu qu'on l'y invite ou y pousse, pour contribuer à la défense navale de l'empire. A la légende, il a opposé des faits, des chiffres, des dates. En Angleterre on dit couramment: *Popular delusions die hard*. Mais il est non moins constant que les Anglais de la métropole ont encore ce *fair play* qui amène à dépouiller une opinion, s'il est prouvé qu'elle est erronée. Hélas! pourquoi tant d'Anglais, devenant coloniaux, nient-ils si obstinément l'évidence... L'hon. M. Brodeur parla devant les représentants du gouvernement impérial et des gouvernements coloniaux, posant, d'abord, ce principe: "En matière de défense navale, le Canada se réserve d'agir comme bon il l'entendra. Une contribution en argent serait contre l'essence même du gouvernement responsable, car qui contribue à une dépense doit contrôler le mode de cette dépense." (Après quelque atermoiement, cette prétention du Canada a été, on le sait, partagée par les autres

colonies.) Ensuite, l'hon. M. Brodeur rappela ce que le Canada a fait et fait encore pour la défense navale; il fournit les vaisseaux et les marins pour la surveillance et la protection des pêcheries canadiennes ouvertes aux Américains, depuis 1818, par un traité consenti par la Grande-Bretagne à une époque où le Canada n'avait pas voix au chapitre. Ce service nous a coûté jusqu'ici plus de 3 millions. Le Canada paye également pour la protection des pêcheries des Grands Lacs. Il a fait ériger des stations de télégraphe sans fil sur le littoral de l'Atlantique et s'apprête à en faire autant sur la côte du Pacifique. Les explorations hydrographiques sur nos côtes et nos rivières sont maintenant payées par le Canada. Le bassin de radoub d'Halifax, si indispensable à la flotte anglaise de l'Atlantique, est à la charge du Canada; celui d'Esquimaux, encore plus précieux pour la flotte du Pacifique, le sera bientôt. L'élargissement et le creusage du Saint-Laurent sont aussi des dépenses à mettre en ligne de compte; de même notre service de phares. Tout cela est en excellent état, maintenu à date pour le perfectionnement et la plus fidèle modernisation. L'énumération fournie par l'hon. M. Brodeur a plus que satisfait le gouvernement anglais; a-t-elle eu le même résultat auprès de l'Imperial Club de Toronto? Quoi qu'il en soit, s'il reste des gens qui tiennent encore à la légende, que pourront-ils opposer aux faits fournis par l'hon. M. Brodeur, admis par l'Amirauté anglaise et corroborés par sir Chs Tupper?

* * *

L'énumération établie par l'hon. M. Brodeur ne portait, naturellement, que sur nos apports directs à la défense navale. Il reste à d'autres de noter les services rendus, et surtout ceux qui le seront, par notre grande voie ferrée, le Pacifique Canadien, et bientôt par le Transcontinental. En temps de paix, le gouvernement impérial se trouve très bien d'avoir le P. C. pour le renouvellement des équipages et l'approvisionnement de ses flottes en Orient. Que serait-ce donc si un conflit, engageant l'action de la Grande-Bretagne, y éclatait? Lord Beresford a dit que les deux tiers de la force d'une escadre se trouveront dans le double fait que des réserves de charbon seront à portée et que cette escadre pourra avoir le concours d'une voie ferrée amie. Sans le chemin de fer construit au galop par un des nôtres—Girouard—dans l'Afrique Sud, toute la flotte mobilisée par l'Angleterre eût rendu des services bien problématiques. Les corps d'armée boers auraient eu le temps de

frapper quelque coup décisif avant l'arrivée des renforts. Sans les chemins de fer qui transporteront leurs troupes à Tampa, où les attendaient les navires, les Américains n'auraient pu mener tambour battant et avec une précision merveilleuse, sur terre et sur mer, leur campagne cubaine. La défense navale a plus besoin de la collaboration terrienne que la défense territoriale n'a besoin de la navale, et dans la collaboration terrienne le service des voies ferrées entre pour beaucoup. Nos chemins de fer canadiens sont établis et équipés de telle façon qu'ils peuvent alimenter d'hommes, de munitions et de vivres la bonne moitié des escadres de l'Amirauté anglaise. Et l'on sait ce que nous coûtent et nous coûteront nos chemins de fer. Bref, à quelque point de vue que l'on se mette, le Canada ne prête aucunement le flanc à une accusation de mesquinerie à l'endroit de la défense navale de l'Empire. Mais il fallait le dire bien haut et le prouver bien clairement. C'est ce qu'a fait l'hon. M. Brodeur.

D'ARGENSON.

NOTRE MAGAZINE

Ce troisième numéro de la REVUE POPULAIRE est moins en retard que les précédents, et, une fois nos nouvelles machines bien établies et bien comprises, il est certain que le public pourra être servi presque à date fixe. Les améliorations annoncées se font déjà voir. Que dites-vous de la couverture du présent numéro? Et la disposition des gravures, n'est-ce pas qu'elle marque un progrès? Le caractère du dernier numéro, surtout pour le feuillet, était trop petit. Celui-ci est mieux, mais nous en avons commandé un meilleur. Encore un peu de patience, et tout le monde sera satisfait. L'encouragement vraiment merveilleux, que nous recevons, nous engage à ne reculer devant aucun effort ni aucune dépense.

Ce numéro-ci est surtout remarquable par les beaux vers de M. G. Désaulniers, un poète véritable, celui-là, par le cœur et par l'art. Sa *Chevette* et *Annette et Lubin*, de Favart, également dans ce numéro, n'est-ce pas là, à deux siècles d'intervalle, deux exquises preuves des ressources admirables de la langue française, quand, avec des idées dans la tête et des sentiments dans l'âme, on sait se servir d'elle?

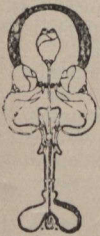
Le roman *Une lune de miel* fera les délices de tous. C'est un gros succès en France. De même le roman qui paraîtra dans le prochain numéro: un récit d'amour charmant et de frappante actualité. Vous verrez.





Résurrection du Diabolo

Par KISKISSING



N A DIT que pour avoir droit à l'adjectif *populaire*, un jeu doit être adopté par les vieux et les jeunes, donné en étrennes, employé dans la caricature et... avoir causé la mort de quelqu'un. Le diabolo est donc un jeu populaire par excellence, car il est joué par grands et petits—encore plus que le ping-pong; nos marchands de jouets en ont fait une vente considérable en décembre; la caricature française, allemande, anglaise et américaine (celle-ci surtout) en tire grand parti, et le télégraphe nous a appris que le diabolo avait causé une mort. La consécration est complète.

Le diabolo, vous le savez, n'est pas une invention récente, c'est une résurrection. Il fit son entrée dans le monde européen vers 1812, venant de Chine apporté par un missionnaire. Tout de même, au XIII^e siècle, le politique Bertin, grand amateur de curiosités chinoises, possédait dans ses collections des diables d'une grosseur énorme.

Un chroniqueur du commencement du siècle précédent, parlant du nouveau jeu, disait :

“La grande préoccupation du moment, ce n'est déjà plus la comète qui file, l'aéronome (ballon) qui ne vole pas; c'est à peine le bruit des préparatifs gigantesques que fait l'empire pour aller mourir en Russie. Ce qui, avant toute chose, est la pensée du moment, l'obsession de tous les esprits, c'est le *Diable* une sorte de toupie à deux têtes qu'il s'agit de faire tourner rapidement sur elle-même, en lui donnant l'élan au moyen d'une corde fixée à deux baguettes.

Aux Tuileries, dans les jardins, dans les salons, toutes les dames, tous les enfants sont occupés à faire ronfler le diable.”

L'emballement pour le diabolo était plus grand qu'aujourd'hui; on en jouait partout, en plein air, dans des salles spéciales, dans les parterres (comme l'indique la vieille gravure en tête de cet article) et dans les maisons.

Les trois amusements les plus aimés à cette époque, où Bonaparte était encore en pleine gloire, furent les Barres, les Grâces et le Diabolo. Le grand peintre Carle Vernet jugea ces jeux dignes de son pinceau et il en fit le sujet de quelques-unes de ses meilleures compositions.

Un journal de l'époque, *Le Goût du Jour*, fit paraître sur la manière de pratiquer ce qu'il appelait : le jeu du diable, une curieuse gravure que je reproduis à la fin de cet article.

“Ce fut peut-être, disait récemment le *Journal des demoiselles*, ce fut peut-être cette gravure qui donna, il y a deux ou trois ans, l'idée de ressusciter le “diable”. Cette résurrection ne se fit pas sans de nombreux tâtonnements; il fallut, paraît-il, des trésors de patience et d'ingéniosité pour construire cette toupie volante et retrouver les justes proportions des baguettes et du fil qui la mettent en mouvement. Puis un beau jour de printemps, alors qu'il y avait foule au Bois, on vit sur une des pelouses d'élégantes jeunes femmes lancer la toupie dans le ciel clair, la rattraper au vol avec de jolies attitudes, et c'était dans ce décor enchanteur de la promenade favorite des Parisiens le plus délicieux tableau qui se puisse imaginer.”

Lancer est bien le mot juste; en quelques

jours le "diabolo" devint le jeu à la mode et une grave revue affirmait ces temps derniers qu'on en fabriquait maintenant des centaines de mille par semaine.

Détail à noter : le jeu du diabolo fut, assure-t-on, apporté de Chine sur le même navire que les camélias, fleurs jusque-là inconnues en Europe et qui s'appelèrent d'abord : roses de Chine.

* * *

Le jeu du diabolo est hygiénique, surtout si on le pratique en plein air ou dans un intérieur vaste, à plafond très élevé, sans poussières en suspension et bien aéré. Il met tous les membres et tous les muscles en mouvement ; il fait travailler les poumons et en renouvelle l'air ; il active la circulation du sang et en élimine les déchets qui s'y étaient introduits.

Mais...

Oui, il y a un mais.

Je ne veux pas parler ici de la mort d'homme, des nez endommagés et des lèvres coupées ; mort peut-être unique ; blessures qui sont des incidents. Seulement il y a ceci : des médecins l'accusent d'occasionner une dangereuse maladie à laquelle ils ont donné le nom de *diabolite*. D'après eux, la tension de la tête en arrière, nécessitée pour suivre le "dia-



bolo" dans sa course aérienne et le rattraper avant qu'il ne touche terre, peut déterminer une grave inflammation des nerfs du cou, aboutissant dans certains cas à la méningite.

Comme en toutes autres matières concernant la santé, les médecins ne s'entendent pas. Pour les uns, disait dernièrement un chroniqueur, le diabolo est un divertissement très agréable en même temps qu'un sport des plus hygiéniques. Il a cet avantage de faire regarder le ciel et de forcer ainsi les enfants à lever les yeux vers le beau soleil, ce dispensateur généreux de la vie et de la santé. Un d'eux va même jusqu'à dire qu'il est de toute nécessité, après avoir joué au diabolo de tenir la tête inclinée sur la poitrine pendant quelques instants, pour remettre les nerfs du cou dans leur position normale.

L'hostilité unanime des médecins à un jeu n'ayant jamais nui à sa popularité (le contraire

arrivant plutôt), il va de soi que les opinions contradictoires dans la faculté lui gagneront d'autres partisans.

Il est en train de devenir l'amusement en titre à bord des paquebots océaniques, où tout ce qui peut aider à tuer le temps est accueilli avec enthousiasme.





A Londres, il fait fureur; à Paris, sa renaissance a été brillante; sa vogue se maintient, mais déjà la décadence est en vue. C'est du moins ce qu'assure un journal dont, cependant, l'autorité me paraîtrait plus ferme s'il n'avait pas l'air d'être préjugé. Il dit.

"L'univers, espérons-le, se dégoûtera tôt de son nouveau joujou au nom antipathique et infernal. L'heure de l'indigestion approche, car on signale un rival du diabolo: c'est le Bilboquet, ce jeu qui eut des fastes glorieux à la cour de Henri III et qui redevient à la mode. C'est une jeune Américaine, amie intime de la "princesse Alice" fille du président Roosevelt, qui, du Caire, où elle en avait admiré le jeu au cours d'un "match" très "exciting" entre les officiers de la garde du Khédive, l'a emporté à Washington et à New-York."

Je ne sais pas quel jeu on joue avec le bilboquet, mais je me rappelle parfaitement le jouet: il se composait d'une boule percée d'un trou et d'un bâton reliés par un cordon. Boule et cordon étaient élastiques, du moins dans les bilboquets dont tous les enfants de Québec furent possesseurs, il y a quelques années et qui coûtaient de deux à cinq sous.

Donc, le bilboquet va supplanter le diabolo, tout comme le diabolo avait détrôné le ping-pong. Un clou chasse l'autre.

Remarquez qu'il n'y a que l'enfance qui conserve ses jeux et qui y revient systématiquement à l'époque propice de l'année: les marbres, le moine, le traîneau, le patin, le cerf-volant soutiennent sans faiblir la concurrence de n'importe quel intrus. Pour les enfants, le "nouveau tout beau" est très court, et vite il revient à ses jeux favoris, à ses jeux traditionnels.

* * *

Comme tous les jouets susceptibles de devenir vraiment populaires, le diabolo se compose de choses simples et ne coûtant que l'argent qu'on veut bien y mettre: deux baguettes de bois ou de bambou reliées par une ficelle, une toupie métallique faite de deux cônes soudés à leurs pointes: Voilà les instruments du jeu. Les plus riches sont garnis de rondelles de caoutchouc et joliment peinturlurées. Les deux moitiés coniques sont exactement égales en poids, ce qui permet à la toupie de tenir en équilibre sur la corde.

C'est, comme presque toujours, un Français qui a trouvé l'amélioration désirable dans la confection du diabolo: M. Gustave Philipart. Il a employé le celluloid et le caoutchouc et réussi à assurer l'équilibre idéal.

Bien jouer le diabolo, avec science, endurance et élégance, c'est toute une affaire. Voilà que ce jeu a ses records, ses professionnels, ses amateurs de haute marque, ses classes, ses *pedigrees*.

En France, le record appartenait, en décembre, au jeune Alfred Nelatin, âgé de 13 ans, fils d'un employé des postes à Etampes. Il fit la prouesse de lancer et recevoir son diabolo 1416 fois consécutives, battant, et de beaucoup, son propre record.

Le *Journal d'Indre-et-Loire* (que m'a passé un ami français en voie de devenir canadien canadien) dit qu'Etampes est la ville de France, peut-être du monde du monde entier, où l'on joue du diabolo avec le plus de fureur, le plus de rage, de l'aube à la brume.

"Là, ajoute-t-il, personne n'échappe au Diabolo, aussi les habitants sont-ils de première



Nos Enfants Canadiens



ANITA B., Isle-Verte, Que.

Photo. S. BELL, Fraserville, Que.



Nos Enfants Canadiens

J'apparais. Soudain tout rayonne.
 Bonjour à tous; saluez-moi!
 Sans avoir sceptre ni couronne
 Je suis, pourtant, un petit roi.
 Plus que riche avec rien, je passe
 A la fois humble et triomphant.
 Les poètes chantent ma grâce:
 Je suis Sa Majesté l'Enfant.



EST-IL plus agréable vision que celle d'un enfant beau, sain et intelligent? Les charmes physiques éclatent dans toute la pureté de ligne et de fraîcheur; la santé y met ce cachet de vie exubérante qu'il est si bon de voir, et l'intelligen-

ce, développée et ornée à la mesure de l'âge, est le couronnement heureux.

La beauté sans la santé fait plutôt mal à contempler. On se sent triste devant ce beau fruit que l'on sait attaqué au cœur par un ver qui avance, avance toujours. Et un enfant beau mais inintelligent vous donne la sensation froide d'une jolie poupée, qu'on a assez vue quand on lui a accordé un regard.

Mais Dieu me garde de vous laisser entendre que, par enfant intelligent, je veux dire ces mioches terribles, déjà insolents au sortir de la couche, encombrants, si précoces qu'ils nous stupéfient, nous faisant rougir parfois.

J'ai horreur des enfants terribles. C'est une plaie, le produit d'un déplorable atavisme ou d'une éducation condamnable.

Il y a des parents qui aiment qu'un enfant de cinq ans ait du cynisme, de l'ef-

fronterie, le dégoût des gens et des choses. Ces enfants, à moins d'un miracle, deviennent des êtres insupportables, blasés à l'âge où tout est rose, verdure et soleil pour les autres. Ils sont condamnés, sans appel, à être et à rendre les autres malheureux.

Tous les physiologistes que j'ai pu consulter s'accordent à dire que l'enfant canadien-français naît, règle générale, beau et bien conformé. Le degré de robustesse tend cependant à diminuer depuis que les femmes sont devenues plus esclaves de certaines exigences de la mode; depuis surtout que, prenant moins d'exercice, c'est-à-dire s'occupant moins d'un travail actif, elles continuent à manger trop, à veiller trop, à surchauffer les maisons, à s'empoisonner par les émanations de parfums de pacotille.

L'enfant né beau et sain ne reste pas tel dans bien des cas, car il est le premier à souffrir de l'absence d'une bonne hygiène chez lui. On ne sait pas le nourrir ni l'habiller, assez souvent. On le tient dans des chambres où ne pénètrent pas l'air frais, ni la lumière du soleil.

Un médecin voué aux soins de l'enfance m'a assuré que loin de diminuer, l'ignorance de la puériculture, c'est-à-dire l'élevage des enfants, augmente terriblement. Préjugés et routine! a-t-il dit en conclusion.

Et pourtant, tous nos journaux publient, presque chaque jour, des articles rédigés en termes très clairs et remplis d'exemples, de formules, de recettes, dans le but d'aider les mères. Celles-ci lisent les nouvelles — meurtres, vols, incendies, accidents, collisions, enlèvements — et sautent par-dessus les écrits composés expressément pour elles.

Est-il spectacle plus triste que celui d'un enfant beau et intelligent que l'incurie ou l'ignorance maternelle mène droit au tombeau? Ou celui d'un enfant qui meurt de faim, parce que son



estomac ne peut accepter les liquides écœurants qu'on lui offre quand il pleure?

Le *N. Y. World*, dans un récent numéro, a publié contre certaines mères un cinglant article intitulé: *C'est un crime d'avoir des enfants quand on ne sait pas les élever!*

L'auteur va jusqu'à demander l'intervention de la loi pour, si c'est possible, défendre le mariage aux jeunes filles qui ne sauraient prouver leurs aptitudes pour bien élever des enfants. C'est une femme qui écrit cela, une spécialiste éminente, Mme Charles C. Crossman.

* * *

Je vous présente aujourd'hui les portraits de quatre enfants canadiens-français qui sont bien, n'est-ce pas, de très charmants types de beauté distinguée et de santé resplendissante. Le regard en reste charmé; il s'y repose avec délectation. Je ne connais pas ces enfants, je ne leur ai jamais parlé, mais j'ai la parfaite conviction qu'ils sont intelligents et de bonnes manières. Cela se sent; on en a l'intuition.

Je vous offre, jeunes mères et vous qui le serez un jour, je vous offre ces portraits comme incitation à bien entourer de soins intelligents les enfants venus ou à venir, car, sachez-le bien, il n'est pas beaucoup de plus grands trésors que la possession d'enfants beaux, sains et intelligents. La santé et l'intelligence constituent, à elles seules, un fort élément de beauté.

Rapelez-vous le mot de la mère des Gracques montrant ses enfants: "Voici ma richesse!"

* * *

Mères à qui Dieu a donné des enfants beaux, très beaux, évitez-leur l'écueil de la vanité. Qu'ils aient le souci de conserver et d'accroître cette beauté, c'est juste; c'est même un devoir de soigner ce que Dieu a donné. Mais la vanité est vilaine; elle enlaidit le moral et c'est une ombre à ce gracieux tableau qu'est une belle figure. Eloignez d'eux la vanité; par contre inspirez-leur la vertu qui va si bien avec la beauté, je veux dire la Charité. Ecoutez ces paroles d'une mère:



Pour mes enfants, ce que je veux,
C'est plus que l'éclat merveilleux

D'un beau visage,
La beauté ne règne qu'un jour,
Puis elle passe sans retour,
Comme un nuage.

Je demande plus que l'esprit
Qui nous captive, nous séduit
Et nous enchante.

Plus que richesses et talents,
Mais tes charmes si consolants,
Bonté touchante.

Ce que je demande au seigneur,
En le priant avec ardeur

Pour vous, mes filles,
C'est la divine charité,
Doux gage de félicité
Pour les familles.

Oui, je veux, pour vous,
[le trésor

D'une belle âme et d'un
[cœur d'or,

Richesse immense!

La bonté vaut mieux
[que l'esprit,

Elle console, elle guérit,
Chaque souffrance.

* * *

Quand il vous naît un enfant, préoccupez-vous de bien savoir ce que requiert sa santé si fragile à ce moment. N'écoutez pas la première voisine venue. Ne donnez ni ceci pour la soif, ni cela pour... débarrasser le tube digestif. Car le résultat, le plus souvent, est une indigestion, quelquefois

un ensemenement malsain, si l'eau n'a pas été bouillie. Soyez bien prudentes à ce moment: une erreur de début peut influer sur de longues années à venir. Nourrissez l'enfant vous-même, quand ce ne serait que les premiers jours — à moins d'empêchements réels. Mme Wall-Weiss dit:

"Pourquoi donc les hommes... et les femmes s'évertuent-ils toujours à corriger la nature? Que de jeunes mères, j'en parle par propre expérience, qui souffrent sous la poussée de leur lait, pendant que l'enfant, de son côté, abîme son tube digestif en le bourrant de mets qui ne lui conviennent pas, alors qu'il serait si simple et si facile de soulager la mère en donnant à l'enfant l'aliment qui lui convient réellement."



Nos Enfants Canadiens



Un Enfant de Montreal

Photo. LAPRÈS & LAVERGNE, Montréal.



La Chevrette

Par GONZALVE DESAULNIERS

Ce n'était pas le jour tout à fait, mais déjà,
Sur le mont chevelu qui de l'ombre émergea.
Flottaient des ondes d'or par l'aube charriées.
Un long frémissement courait dans les feuillées,
Prélude vague encor des concerts infinis
Qui vont monter bientôt des sources et des nids.
Les premiers rais, glissant sur des chênes énormes,
Sur les sapins, sur les mélèzes, sur les ormes,
Prelaient en fine pluie aux flancs des brouillards lourds.
L'air était caressant comme un doigt de velours ;
Et la forêt, encor bercée aux frais murmures
Que soulève, la nuit, la houle des ramures,
Tournait vers le soleil que tout fait pressentir,
Sa masse sombre où les rayons vont s'engloutir.

Tout s'éveillait ; l'oiseau venait mouiller sa plume
Aux cascades du roc qui se frange d'écume ;
L'écureuil sautillait sur le hêtre touffu ;
Et comme pour narguer les chasseurs à l'affût,
Les chevreuils, orgueilleux de leurs hautes statures,
Frappaient du pied le sol foulé des abattures.
Tous les bruits de la terre et tous les chants du ciel
Se confondaient en un rythme torrentiel.

Ce matin-là, j'avais, chassant sur les lisières
Qui bordent les vallons, les lacs et les rivières,
Accompagné d'un guide et d'un grand lévrier,
Forcé plus d'un renard au fond de son terrier ;
Et mon arme tonnant dans les feuilles verdies
Allumait sous le bois des lueurs d'incendies,
Quand tout à coup, dans un subit écartement
Des branches, j'aperçus en un recul charmant
Une chevrette, par les fraîcheurs attirée,
Qui d'un lac, en nageant, coupait l'onde moirée.
Elle venait, trop jeune encor pour redouter

Les embûches des bois où les siens vont brouter,
Déroulant sur le flot des courbes gracieuses
Où se brisait l'image éparse des yeuses.
Vivement j'épaulai mon fusil, tout joyeux
De ravir cette proie aux déserts giboyeux ;
Mais, au moment d'en faire éclater les amorces,
Je vis mon guide, un vieil Indien aux jambes torses,
A la face bronzée et dont les pas pesants
Cheminaient sans repos depuis quatre-vingts ans,
Du revers de la main s'essuyer la paupière.
Son geste avait la douce et muette prière
Des petits dont les yeux, mieux que la voix, souvent,
Traduisent les désirs de leur âme d'enfant.
Pourquoi ce pleur discret ? quelle ombre, de son aile,
Vint un instant voiler l'éclat de sa prunelle ?
Est-ce que, par un flot de jeunesse envahi,
L'instinct farouche en lui dormant s'était trahi,
Venu des profondeurs intimes de son être ?
Avait-il évoqué du fond des bois, peut-être,
Au galop furieux d'originaux emportés,
De ses chasses d'antan les âcres voluptés ?
Je le crus, car au lieu de lâcher la détente
Sur le beau lac voilé de lumière hésitante,
Je lui tendis mon arme et je lui dis, confus :

— Pardon, mon vieil ami, j'oubliais que tu fus,
Jadis, sous ces grands pins que le colon terrasse,
Le plus hardi parmi les chasseurs de ta race :
A toi le coup, mon brave, et frappe au bon endroit.

Mais lui, me repoussant, grave, le torse droit,
D'un accent où perçaient ses révoltes naïves :

— Frère, dit-il, as-tu, dans tes heures oisives,
Quand octobre met aux arbres des tons rougis,
Vu, au sommet des monts, les brouillards élargis
En une toile immense au-dessus des vallées ?
Les visions d'en bas par eux étaient troublées,
Et ton œil, à travers leur confuse blancheur,
Ne pouvait distinguer les toits du défricheur.
Mais sitôt que le jour, roulant des hautes cimes,
Dardait ses flèches d'or au penchant des abîmes,
Tous ses brouillards, soudain dans l'air évanouis,
Ouvraient des pans d'azur aux vallons éblouis.
Frère, mon âme ainsi, par mes instincts trompée,
D'une brume aussi dense était enveloppée,
La nuit sombre s'était faite en elle, et pourtant,
Il a suffi d'un jour, d'une heure, d'un instant
Pour l'éclairer, ainsi qu'on voit après la pluie,
Briller la feuille au bout d'un rayon qui l'essuie.
Lorsque j'ai vu, tantôt, surgir dans les embruns,
Et faisant miroiter sa fourrure aux poils bruns,
La chevrette trouant la lumière ravie,
Un souvenir venu des lointains de ma vie
S'est devant moi dressé tout à coup, étreignant
Mon vieux cœur bourrelé par un remords poignant.

Et le vieillard, prenant dans ses deux mains sa tête,
Courbé comme un roseau sous un vol de tempête,
Pleura ; puis, reprenant son langage imagé :
— Non, non, tu te méprends lorsque tu crois que j'ai,

Malgré mon front qui ploie et mon bras qui vacille,
 A l'âpre appel des bois toujours l'âme docile,
 Frère, bien des soleils sur les arbres penchés
 Ont bu l'eau des torrents par leurs feux desséchés ;
 Bien des feuilles, ces pleurs que la montagne verse,
 Quand un rayon pâli d'automne la traverse,
 Ont, dans le tourbillon des souffles déchainés,
 Jonché le sol boueux de leurs lobes fanés,
 Depuis le jour où j'ai, dans mes deux mains robustes,
 Comme la pince d'un chevreau rompt les arbustes,
 Brisé mon arc et fait, pour la dernière fois,
 Un trou sanglant aux flancs des bêtes aux abois.
 Tu veux savoir pourquoi tout mon être tressaille
 Au triste souvenir qui de si loin l'assaille ?



Ecoute : En ces temps-là j'étais le fier chasseur
 Pour qui toute forêt pleine d'ombre était sœur.
 Les horizons pour moi n'avaient jamais de borne,
 Que sur les monts le ciel fût souriant ou morne,
 Qu'il tombât des rayons d'aurore ou de midi,
 Que l'été, caressant le coteau reverdi,
 Jetât sa floraison mystérieuse aux branches,
 Ou que l'hiver, croulant en lourdes avalanches,
 Scalpât les pins au fond des gorges s'effondrant,
 Toujours j'allais par les sentiers, indifférent
 Aux durs combats que se livraient sur mon épaule
 Les haleines du sud et les bises du pôle.
 Or, un jour, au retour de mes chasses, du fond
 D'un ravin d'où l'écho des forêts nous répond,
 Je vis—comme tantôt, frère, nous aperçumes

Cette pauvre chevrette émergeant de ses brumes—
Je vis, dressant l'oreille aux chansons des ruisseaux
Qui glissent par les prés ou sous les verts arceaux,
Sur un lac qu'enlaçait la ceinture des herbes,
Un grand chevreuil aux bois ruisselants et superbes :
Son poitrail labourait les eaux ; à chaque bond
Que faisait ce farouche et fauve vagabond
Le lac élargissait derrière lui ses grèves.
Jamais, même aux plus fiers caprices de mes rêves,
Sous le soleil dans le crépuscule décré,
Plus splendide animal ne m'était apparu.
Il mariait dans ses allures souveraines
La souplesse des joncs à la force des chênes.
Ah ! frère, ayons pitié des bêtes de nos bois,
Sachons faire, dans nos hécatombes, le choix
Entre le loup féroce et le chevreuil agile,
Ayons la faim et non le plaisir pour mobile :
Vois-tu, les bons esprits nous trompent quelquefois.
Je revenais de loin, n'ayant dans mon carquois
Qu'une flèche peut-être à dessein oubliée ;
Je rentrais au wigwan fait d'écorce liée,
Courbé sous le fardeau de peaux d'ours et d'élans
Qui depuis le matin faisaient mes pas plus lents.
Ayant, pour la saison des frimas et des givres,
Ample provision de poil fauve et de vivres.
Hélas ! pourquoi l'instinct mauvais qui veille en moi,
Et dont j'ai peine encore à refouler l'émoi,
Se fit-il ce jour-là plus cruel ? Je l'ignore.
Mais quand le grand chevreuil au brame sonore
Se détacha du flot alangui du lac clair,
Ma flèche tout à coup partit comme l'éclair
Et courut s'enfoncer dans sa chair frémissante.
La bête se cabra sous l'atteinte cuisante
Du trait mortel, bondit hors du lac, en laissant
Sur la nappe d'eau bleue un long filet de sang,
Et, comme si la mort déjà l'eût aveuglée,
Revint, par les détours d'une course affolée,
A quelques pas de moi s'abattre lourdement.
La vie à chaque brusque et court halètement
Qui secouait sa forte et massive carrure
Coulait avec le sang de l'horrible blessure.
Alors, frère, une chose étrange se passa :
L'œil mourant du chevreuil sur le mien se fixa,
Si doux, dans l'ombre, hélas ! du cil qui se rapproche ;
Si triste et si rempli d'un douloureux reproche,
Qu'il me sembla l'ouïr me parler. Ce qu'il dit,
Mon âme mieux que mon oreille l'entendit.
C'étaient comme les voix qu'échangent, sur la grève,
Les roseaux frémissant sous l'orage qui crève :
Voix profondes, cachant des accents résignés.
Ils me disaient, ces yeux déjà d'ombre baignés :
"Quoi ! c'est toi qui lanças la flèche qui me tue ?
C'est par toi que la mort sur moi s'est abattue
Et déchire mes chairs de ses ongles hideux ?
Pourtant, ne sommes-nous pas frères tous les deux,
Frères par les forêts dont les sources bénies
Nous bercent chaque soir des mêmes harmonies ?
Frères par les chemins que nous avons foulés,
Dans ces bois où mes pas aux tiens se sont mêlés ?
Par les neiges qui, sous leurs épaisseurs si douces,

Nous gardent pour les froids des faïnes et des mousses?
Voyons, regarde-moi, ne suis-je pas celui
Qui donne, par moment, aux forêts d'aujourd'hui,
De celles d'autrefois l'illusion suprême?
Pourquoi me frappes-tu, moi qui, comme toi-même,
Dans ces bois que demain les blancs envahiront,
Prolonge vainement des races qui s'en vont?"

Et comme s'il eût vu déjà par la pensée
Le remords poindre au fond de mon âme blessée,
Le beau chevreuil tourna vers le Couchant ses yeux
Où se réfléchissait la grande paix des cieux,
Et, morne, s'en alla vers les pays du rêve.

Mon vieux guide se tut, sa voix grave fit trêve;
Mais son œil assombri, redevenu songeur,
Semblait suivre, dans l'air qu'emplit de sa rougeur
Le soleil dominant les collines dorées,
De quelque vision les formes éthérées.

—Allons, repris-je, ému malgré moi, remettons,
Mon brave, le fusil sur l'épaule, et partons.
Le jour monte, et bien long est le sentier qui rampe
A travers bois, jusqu'à la clairière où je campe.

Alors, il me saisit les mains et m'entraînant
Au bord du lac d'où la chevrete, maintenant,
Comme si quelque bruit eût frappé ses oreilles,
Légère, s'élançait sous les branches vermeilles,
Il me dit, le regard soudain illuminé:
Merci, frère, les bois m'ont enfin pardonné!

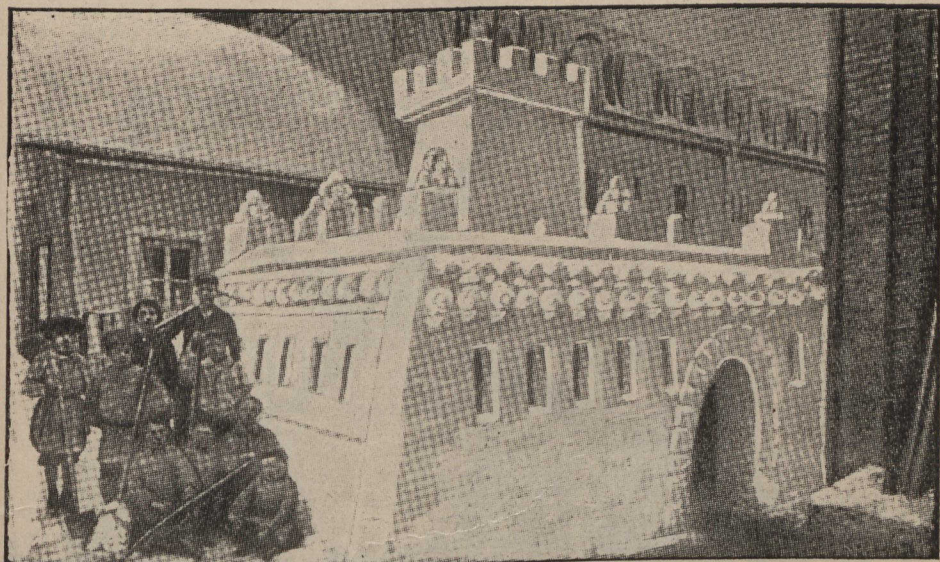


Grandes Glissades

(Aux Plaines d'Abraham, Quebec.)



- Aïe ! en avant... On vient de perdre un passager en arrière...
— On a le compte encore : on vient d'en prendre un sur le devant !



Variations sur l'Hiver

Par PIERRE VOYER

L'hiver est brutal, Dieu merci !
Il me plaît qu'il en soit ainsi
Et que rien ne reste de même :
Aujourd'hui blanc et demain vert,
Je le veux bien ! J'aime l'hiver,
Je l'aime !



INSI disait un poète aux temps où l'hiver venait s'installer parmi nous, avec son cortège de froid durable et de neige abondante, pendant de longs mois, arrivant à la Sainte-Catherine et nous quittant "aux sucres". Aujourd'hui, il ne nous fait plus qu'une demi-douzaine de courtes visites cérémonieuses, nous obligeant à des variations de toilette et de régime brusques et répétées, d'où est sortie la grippe. Où sont nos hivers de jadis ? où sont les neiges d'antan ?

J'ai rencontré mon vieil ami Lé-sime Gauquier, du Rang du Bord de l'Eau, grande autorité en matière de saisons, qui m'a dit :

—J'étais dur au froid, anciennement, mais depuis qu'on n'a plus que des imitations d'hiver, je suis toujours gelé. La mère aussi. Nos terres ne rapportent plus comme autrefois, malgré tout le fumier qu'on y met. Pourquoi ? Pas

assez de neige. Plus de bonnes bordées : rien que des lichettes ? Il ne s'est pas gelé un membre dans la paroisse depuis cinq ans, mais tout le monde a la gourme. Je vous le jure, si ça ne revient pas à l'ancien régime, on est flambé !"

Pendant que Lésime geignait, une orgue de Barbarie se mit à jouer comme en plein été ; une automobile passa, rapide et gaillarde, et un gamin demanda :

—Shine, sir ?

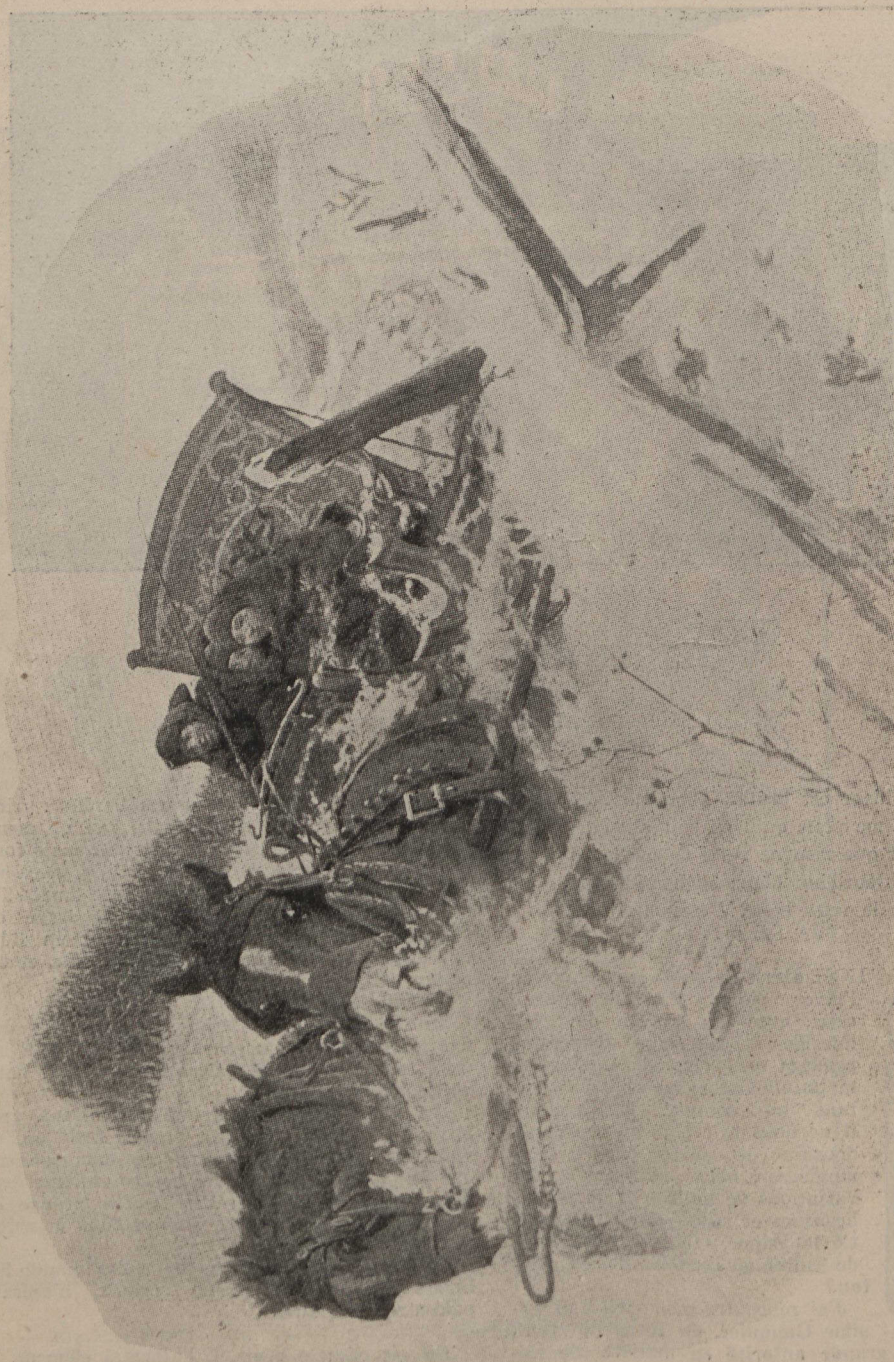
Mordi ! s'est écrié Lésime, c'est la fin des fins ! Si c'est pas un sacrilège... En plein hiver ! Je me sauve, car ça me met en fusil, sauf votre respect !

Et il est parti, recroquevillé, vacillant, grelottant, parce qu'il ne fait plus le froid sec et vivifiant d'autrefois, ce robuste campagnard que j'ai vu tant de fois, des heures entières, par un froid de loup, travailler entre grange et maison, exposé au grand vent et dans la neige jusqu'aux genoux.

Le poète, qui commença de rimer quand les hivers étaient déjà moins sérieux, n'oserait peut-être plus dire :

En ces climats bénis, à l'hiver si clément,
La neige est un sourire, un divertissement,
Une farce du ciel qui lutine la terre.

Car la neige n'est souvent plus qu'une boue glacée, et le divertissement se borne, sauf deux fois ou trois durant toute une saison, à des si-



Route d'hiver d'autrefois

mulâtres de sorties en raquette, à quelques glissades à la faveur du gel nocturne. Oh! comme les visages redevenaient gais, et les démarches élastiques, quand l'hiver—le véritable—fait mine de s'établir pour tout de bon, comme c'est arrivé dans la troisième semaine de janvier. La ville revêtait un air de fête. La neige (de la vraie neige!) sembla une tenture de gala. Manne d'abondance pour les sans-travail; occasion d'amusement en plein air pour les heureux et les oisifs; élément de fécondité, comme les limons du Nil, pour l'homme des campagnes; promesse d'eau au printemps pour le flottage des bois que cinq mille bûcherons abattent en ce moment, cette neige abondante, adhérente, uniforme mit à tout: gens, bêtes et choses, un reflet de bonheur inaccoutumé, comme un renouveau de vie.

La neige qui tombe en nos cœurs moroses
Y sème les lis du printemps doré!

Québec, brave et confiant, a organisé un carnaval de raquettage et de glissement, au moment où nos cochers montréalais s'apprétaient à graisser les essieux d'été; où l'on songeait à demander à la chimie notre glace de l'été prochain. A l'heure où j'écris, Québec a de la neige; puisse-t-il la conserver jusqu'à ses fêtes. Ce sera peut-être les dernières de ce genre qu'il pourra préparer en toute sécurité; car les saisons se déplacent. Que cela soit dû au déboisement, à une déviation du *gulf stream* ou à toute autre cause, il est certain que la perturbation dans l'ordre logique et traditionnel des saisons est constante, progressive, de plus en plus accentuée.

Le Nouveau-Mexique, la Floride, la Virginie et, plus près de nous, New-York, ont nos températures basses et nos tombées de la neige. Et voilà qu'ils ne sont plus des refuges sûrs contre les froids humides pour les poitrinaires, les asthmatiques, les vieillards que les orages de l'âge mûr ont laissés meurtris, ceux à qui pensait Tennyson quand il écrivait: "L'hiver de l'année est dur à l'hiver de la vie."

Ces régions ont hérité de nos neiges; et ils ont en commun avec nous les fréquentes humidités glaciales.

* * *

En 1848, M. Guillaume Levesque disait: "Le trait de caractère le plus important que le Canadien doit à l'hiver et à la rigueur du climat est cette force d'inertie, cette puissance de résistance qui lui permet de faire face aux influences contre lesquelles il a à lutter; ainsi les

puissances d'un autre ordre, celles qui appartiennent à la politique relativement à la nation, et celles qui dépendent de la morale relativement à l'individu; les dangers publics et les accidents et périls que chacun rencontre dans la vie le trouvent-ils toujours prêts à les affronter, soit qu'il entreprenne de les combattre, ou bien que, se sentant faible vis-à-vis d'eux, il leur présente un front impossible, les accepte sans plier, en se résignant à la nécessité de les supporter, et attendre qu'ils soient passés et que des circonstances meilleures se présentent, comme les beaux jours et le printemps après l'hiver... Ce sont les premières générations qui sont nées et se sont perpétrées en Canada qui se sont ainsi moulées à la nature. Celle-ci régnait toute puissante, en effet, lorsque les habitants étaient peu nombreux. Il leur a fallu se conformer aux exigences des lieux et du climat pour pouvoir y vivre; et leurs efforts étaient nuls contre des forces qui ne cèdent jamais, ou ne se modifient tout au plus que quand les peuples sont devenus tellement nombreux que les forces propres de l'intelligence et de la pensée

peuvent, jusqu'à un certain point, contrebalancer quelques-uns des effets de la puissance de la nature. Les Canadiens n'en sont pas encore rendus là, et le fond de leur caractère est aujourd'hui le même que celui des premières générations qui ont habité ce pays. Les autres populations venues ensuite partager notre sol sont encore trop nouvelles et ont conservé trop de relations avec leur pays d'origine pour s'y être identifiées aussi complètement, et les renforts qu'elles reçoivent continuellement de l'Europe les aident à se maintenir encore contre les influences locales qui pourtant les domineront à la longue et bientôt. Cependant elles sont également soumises, dès leur arrivée

dans ce pays, aux lois imposées aux premiers habitants; car la disposition du terrain et le climat ont exercé sur la distribution des établissements une influence qui persiste et domine notre état social et nos habitudes, à l'empire de laquelle les populations nouvelles établies parmi nous ne peuvent résister complètement."

J'ai tenu à ressusciter cette page, vraie philosophie de l'histoire, car elle renferme des observations d'une grande profondeur, d'une vérité qui n'a pas été atténuée par la marche du temps. Méditez-en les prémisses et les déductions, et dites si l'hiver n'a pas été un facteur important dans notre formation psychologique autant que physique comme race.

* * *

En 1859, l'hiver fut très rude au Canada,



Route d'aujourd'hui

surtout à Québec. Et je retrouve dans mes papiers cette traduction d'un article du *Quebec Mercury* de cette année-là :

"A l'observatoire (citadelle), le point le plus élevé du cap Diamant, les thermomètres exposés à l'extérieur ont marqué $29\frac{1}{2}$ degrés Fahrenheit au-dessous de zéro, d'après le relevé fait par un sergent de l'Artillerie Royale. Lundi, à 8 heures du matin, ils marquaient—35o; mardi, à 8 heures du matin,—32o. A 7 heures, dimanche matin, le 9 janvier, au département des Ingénieurs Royaux, endroit bien protégé qui

Rouge, nous sommes informés par le fils de feu l'hon. John Neilson, qu'un thermomètre dont ce digne homme s'était servi pendant près de 50 ans pour faire régulièrement des observations, a marqué—39o, lundi matin à 8 heures. Sur le chemin Sainte-Foye, le lieutenant Ashe, R. N., qui était en charge de l'observatoire durant l'été, nous informe que lundi, à 8 heures du matin, le mercure était descendu à 40o au-dessous de zéro, et, selon toutes les apparences, était gelé. Plus tard dans la journée, il a marqué—37o. On suppose que le meilleur temps de la journée



CHUTES DE MONTMORENCY: Le Pain de Sucre. (Gravure de 1873)

trouve au-dedans de la porte Saint-Louis, où cinq des meilleurs thermomètres de facture différente sont constamment exposés, on a constaté que le degré le plus bas enregistré par un instrument automatique avait été atteint dans la nuit du dimanche à lundi: l'instrument marquait $38\frac{1}{2}$ au-dessous de zéro. La nuit précédente et la nuit suivante, il a marqué—36o. Le point le plus bas qui ait été enregistré à venir jusqu'ici a été—36o en février 1844. Au Cap-

de 24 heures pour faire des observations est une demi-heure après le lever du soleil, lorsque le jour naissant a dissipé les vapeurs qui flottent dans l'atmosphère. Aux environs des plaines d'Abraham, il y a des thermomètres dont le mercure est descendu jusqu'à 43o au-dessous de zéro, mais à 40o au-dessous de zéro, le mercure n'est pas un guide sûr, car à ce degré du thermomètre Fahrenheit il devient solide et malléable, et s'il continue à descendre dans le tube en

verre, cela peut être attribué à une contraction considérable qui se produit au moment de la congélation. En consultant le *Mercury* de 1844, nous voyons que le mois de février fut si froid qu'on en parla comme d'une chose sans précédent au Canada et aux États-Unis. Le bas du fleuve Saint-Laurent gela jusqu'à une grande distance à l'est de l'Île-aux-Grues et les carioles purent y traverser de la côte sud, chose dont on n'avait jamais entendu parler avant, au dire des plus anciennes autorités de l'époque. A Sherbrooke, Cantons de l'Est, le thermomètre a marqué—32o, et dans le Vermont, 40o au-dessous de zéro. Aux Trois-Rivières, il a marqué 36o au-dessous de zéro. Durant toute une quinzaine, la température ne s'est pas élevée plus haut que—25o."

Mais en ces durs hivers, le mot *influenza* n'existait pas; encore moins la chose.

* * *

Maintenant, faisons un saut qui nous mène en 1898, alors que les hivers éléments sont à "l'ordre des saisons" et que la grippe est devenue un *va-de-mecum* déjà banal.

Un Français, que des affaires impérieuses appellent au Canada en hiver, se voit, en imagination, transformé en glaçon ambulante. Il a raït, je présume, son testament avant de partir, car il serait miraculeux que lui, méridional, pût revenir vivant d'un pays où l'hiver est, paraît-il, plus affreux qu'en Sibérie. Il le sait, il l'a lu, on le lui a dit. En partant, il promet qu'avant de... mourir, si le froid ne paralyse pas sa main droite, il enverra une lettre de voyage—il ne peut en promettre qu'une, hélas! devant avoir si peu de temps à vivre là-bas. Cette lettre doit être publiée dans une revue parisienne.

Notre homme arrive à Québec en janvier, par un temps gai, clair, baigné de rayons de soleil bien blancs. Le froid est agréable, sain, sec. Les rues ont une couche de neige fort praticable; les équipages et les voitures de travail, aux tintinnabulations des grelots, font des chassés-croisés de la plus vive ordonnance; les gens sont gais, roses, pleins de vie et de pétulance. Notre homme se sent comme transporté dans un monde idéal. Il doute de ses yeux, il doute de ses oreilles, il doute de son épiderme déjà gourmand, le coquin! de cet air si vivifiant, si pur, si lumineux.

Rentré à son hôtel, après une première promenade, il écrit:

"Nous sommes en plein hiver, mais c'est un

hiver pour rire, un hiver pour enfant qui nous donne tout juste ce qu'il faut de neige pour faire de superbes chemins. Nous avons même le tramway qui grimpe les côtes, les descend et circule à travers les méandres des rues étroites."

C'était un converti de plus. De fait, nos hivers, durs ou éléments, n'ont été calomniés que par ceux qui ne les connaissaient pas. Ils en ont parlé à distance, comme des *simouns* du Sahara. Voltaire ayant formulé son dédain sur nos arpents de neige, les autres se sont crus dispensés de se renseigner davantage. Ce fut la punition de Kipling de constater, en décembre dernier, que la *Lady of the Snow* en avait moins que certains États américains du centre et même du sud; que dis-je: n'en avait pas assez pour les affaires et le plaisir.

On raconte que, dans une lettre écrite quelques mois après nous avoir quittés, lord Dufferin disait:

"Je ne me ferai jamais à la pensée que je n'habiterai plus la citadelle de Québec, que je ne reverrai plus les beaux hivers canadiens!"

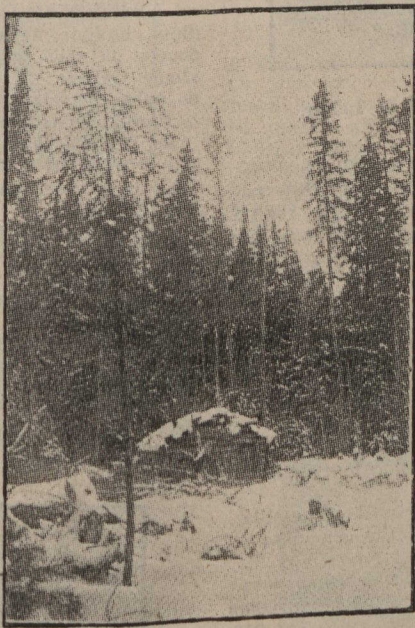
Ah! c'est que les hivers que le plus populaire de nos gouverneurs connus, étaient les longs et vrais hivers. Il me semble le voir encore, se mêlant à nous, pensionnaires du petit séminaire de Québec, ou causant avec ses savants amis du grand séminaire, habillé à la Canadienne, rien n'y manquant, pas même, je crois (quelquefois, au moins), une belle ceinture fléchée.

Lord Dufferin adorait se rendre au "Pain de Sucre" des Chutes Montmorency auquel, disait l'*Opinion Publique* de 1873, le québécois tient autant qu'à son parlement; il aimait les grandes tournées par le Belvédère en semilant équipage d'hiver; on le voyait parcourir lestement

la rue Saint-Jean qui, en cette saison, était le boulevard le plus gai, le plus attrayant, le plus mouvementé qu'on puisse imaginer.

A cette époque, il y avait tellement de neige, à Québec, que bien des rues de deuxième et troisième importance étaient fermées aux voitures. La masse s'élevait à la hauteur du deuxième plancher des maisons. Je me rappelle fort bien que pour faire des visites du jour de l'An, je dus franchir des ponts-levis improvisés entre la chaussée et le salon des visités, les pièces du bas étant condamnées pour plusieurs mois et protégées par les traditionnels contrevents québécois contre la pression de la neige.

Quand, après m'être reporté à ces temps qui me semblent d'hier, je jette un coup d'œil sur



Dernier refuge de l'hiver



AUTREFOIS. Composition de Leloir.

l'enduit qu'a laissé la dernière tombée—pour-
tant la plus forte depuis assez longtemps,— je
me rappelle ces vers du poète parisien, voyant
neiger à Menton :

Oh ! rien, rien, moins que rien !... Une très
[mince couche,
Un soupçon, un semis léger de sucre blanc,
Que cette nuit, du fond d'un nuage, en volant
Fût tomber quelque dieu malin et peu farouche.

De la neige, pourtant. On s'étonne, on la touche
D'une main curieuse, avec un geste lent,
Comme une chose rare, au grain étincelant,
Et des enfants naïfs en portent à leur bouche.

Et ceux de cet autre rimeur, de Marseilles,
celui-là, et peu habitué aux petits cristaux :

La neige est drôle. Vlan ! un bouchon blanc
[vous entre
Dans l'œil. En même temps, sur votre nez car-
[min
S'aplatit un flocon large comme une main.
Quelle gifle ! L'hiver tout entier s'y concentre.

Paf ! l'un est sur le dos. Pouf ! l'autre est sur
[le ventre !
Carambolage, bon ! Le passant inhumain
Tout près d'en faire autant, s'esclaffe, et le ga-
[min
Vous blague en criant : " Pile ou face pour le
[pantre ! "

On se fâcherait bien. Mais quoi ? soi-même on
[rit.
Car tout est si bouffon ! La neige a de l'esprit
Et rend cocasses les objets qu'elle déforme.

" Il fait froid comme en Sibérie ! " Voilà une affirmation qui me crispe toujours, j'y ai double raison. D'abord, le froid de la Sibérie n'est pas ce que l'on croit. Dans un numéro du *Samedi* de l'an dernier, Mistigris analysant une étude du comte de Saint-Maurice, intitulée *La Russie Inconnue*, en profita pour attaquer cette légende du froid sibérien mortel pour tous ceux qui sont nés sous une autre latitude. Rien que de 1892 à 1907, plus de un million de gens des pays les plus divers ont sollicité et obtenu du gouvernement russe la permission d'aller s'établir en Sibérie. D'après la légende, n'y allaient que les condamnés. La vérité est celle-ci : l'hiver sibérien est très long, et le froid est rigoureux, mais sain. Beaucoup d'entreprises payantes ne peuvent être menées à bonne fin que quand la période du gel a commencé. Mais l'hiver russe ou sibérien aurait-il été ce que l'ont représenté les légendes, lui assimiler le nôtre serait une fausseté, maintenant que ce dernier est en état d'infériorité, parce qu'il est spasmodique, humide, ne protégeant pas la terre d'une couche de neige suffisante. Vous connaissez l'axiome agricole : " Lorsque la terre est dépouillée de neige, les grains courent des dangers quand le thermomètre s'abaisse. "

En résumé, autrefois, la comparaison entre l'hiver sibérien et l'hiver canadien était injuste pour ce dernier parce qu'on l'assimilait à un état de choses terrifiant ; aujourd'hui, elle est injuste pour la Sibérie, car son hiver, pour être long, est sain, sec, agréable aux gens venus des climats les plus divers. La saison sibérienne est restée ce qu'elle était : la nôtre n'est plus qu'un automne aggravé.

Parlant de nos anciens hivers canadiens, Max O'Rell faisait autrefois cette remarque, répétée ces jours derniers par le *Star* de Montréal : " *In Russia, they say: It is too cold to go out; but in Canada they say: It is very cold, let us go out.* " C'est-à-dire : En Russie, on dit : " Il fait



AUJOURD'HUI. Composition de Marold.



Le sport national

trop froid, nous ne sortirons pas"; mais au Canada, ils disent: "Il fait très froid, sortons." Max O'Rell fit sa première tournée de conférences, ici, au cours d'un hiver très rigoureux. Quand il vint à Québec, il gelait à pierre fendre; le pont de glace était bien pris assez bas dans le fleuve; le spectacle entre la capitale et Lévis était des plus captivants, surtout pour un fin observateur curieux comme lui. Partout ce n'était que patinoirs en plein air, pêches de petites morues, processions de gais traîneaux, défilés de raquetteurs, évolutions vertigineuses de chaloupes à voile et à patin, entre croisement de routes balisées ou de pistes à piétons.

Aujourd'hui, et depuis plusieurs années, la navigation n'est plus interrompue devant Québec. Des Américains fuient leur climat pour venir hiverner dans les hôtels de la vieille capitale: le Frontenac est comme un caravansérail virginien. Le *N. Y. Herald*, l'hiver dernier, dans une série d'articles illustrés sur les endroits où la saison des neiges et des froids se passent le plus agréablement, s'étendait avec complaisance sur Québec. Un riche ministre bostonnais, le reverend M. Blagdon, envoyait du Frontenac aux journaux des Etats-Unis d'enthousiastes descriptions de Québec *as winter resort*. S'ils avaient connu les hivers d'autrefois, que serait-ce alors?

Lord Middleton qui vient de passer ici juste au moment où l'on avait un peu de l'hiver de jadis, et qui y était déjà venu, il y a 24 ans, a tenu, dans l'exorde de sa conférence devant le Canadian Club, à tracer un éloge très expressif de notre climat. Il a confessé avoir beaucoup d'affection pour l'Inde, mais, a-t-il ajouté, avec

amertume: "India has no winter!" Et dire que nous sommes à la veille de n'en plus avoir; que nous tremblons déjà d'être visités par d'importants personnages quand nous n'avons à leur montrer qu'une neige mêlée de sable; que des rues où l'asphalte sale apparaît comme une peau de vilain à travers une culotte percée; que des ruelles dont un manteau d'hermine ne cache plus les horreurs variées et nauséabondes; que des gens qui toussent, mouchent, coulent comme des érables, ne parlent que de grippe, ne s'intéressent qu'aux *cough drops* et ont perdu ce teint chaud que seul pouvait donner l'oxygène tamisé par le froid sec.

* * *

Chauffe-t-on moins depuis que les hivers sont moins rigoureux? La statistique démontre que non. Et pourtant nos maisons sont mieux pourvues qu'autrefois. Dans un récent article du *Samedi*, Mistigris disait:

"Autrefois, les maisons étaient en bois et la bise s'infiltrait aisément à l'intérieur; aujourd'hui elles sont lambrissées en briques, en pierre, en ciment, de sorte que l'air froid pénètre plus difficilement. Autrefois, le chauffage se faisait au bois et la chaleur était intermittente: on passait alternativement et une dizaine de fois par jour, d'une température de 90 degrés à une température de 50 degrés, suivant l'attention qu'on portait au bon poêle à trois ponts. Aujourd'hui, le chauffage se fait au charbon avec des fournaies perfectionnées qui donnent une température agréable et constante comme celle d'une belle journée d'été."



Les boules de neige

Alors pourquoi dépense-t-on autant qu'autrefois pour le chauffage? Parce que le froid n'est plus le même: il est humide, et il n'y a pas de murailles qui ne s'imprègnent de l'humidité. Parce que cette humidité a produit dans la masse des gens une dépression de vitalité, des germes de faiblesse, d'affaissement inconnus naguère. Il faut plus de calorique à un vieillard; or la température humide et glacée nous met à l'état de vieillard.

On peut combattre avec cent fois plus de facilité le froid sec et le tourner à notre avantage. Le feu, la marche, une alimentation et un vêtement rationnels changeront le froid sec en bienfait; jamais le froid humide.

Le froid sec chasse la maladie; l'autre la produit, la propage, la maintient.

Autrefois, la fourrure était une nécessité et un confort; aujourd'hui, c'est un ornement et un danger. Le matin vous vous en trouvez bien; à midi vous êtes tout en nage et affaîssé sous le poids du vêtement fourré; puis vous êtes exposé à un refroidissement quand le soleil décline et que l'humidité, non plus combattue par

les rayons solaires, surgit du sol mal gelé, mal enneigé, et reprend son empire.

Un hygiéniste a dit que le surchauffage des maisons canadiennes a plus déprimé la race que les excès de la table. Or, le surchauffage provoqué par le froid humide a ceci de plus inquiétant, qu'il rend plus inévitables et plus fatales les transitions brusques du chaud extrême au froid déprimant; que le corps est d'une moiteur qui offre un champ de culture admirable pour tous les microbes ambiants.

Mistigris dit: "Aujourd'hui, le chauffage se fait au charbon avec des fournaies perfectionnées, etc." Parfait, c'est le progrès, mais le progrès a presque toujours un cortège de grosses ou de petites inconvénients. Le charbon donne une chaleur égale, un feu d'un entretien



ART D'HIVER.—Sculpture sur neige

"Parmi les phénomènes naturels, celui qui, disait Theuriet, agit sur l'imagination enfantine de la façon la plus subtile, la plus mystérieusement poétique et qui cause le plus d'émerveillement, c'est certainement le feu. Je parle surtout du feu de bois. Jadis, il réjouissait et illuminait les plus pauvres logis; actuellement, avec le régime des calorifères, du chauffage au gaz et des salamandres, les petits bourgeois n'en connaîtront plus bientôt les délices que par ouï-dire. Le feu, couleur d'or en fusion, est, en hiver, le remplaçant du soleil, et l'on comprend très bien que, dans les âges primitifs, les peuples enfants en aient fait un dieu... Aujourd'hui, en tisonnant mélancoliquement mes bûches de hêtre qui noircissent, je me souviens

tout attendri, de la vaste cheminée de cuisine où, en compagnie de gamins de mon âge, je passais une bonne partie de mes journées hivernales. Cet être spacieux, où la famille se réunissait le soir, était garni de tout un mobilier maintenant disparu... Dans l'encoignure à côté de la pelle et du tisonnier, se dressait un long tube de fer creux, qu'on appelait le "fusil", et dans lequel on soufflait à perte d'haleine pour faire clavier les brins de fagot jetés autour des souches. Sous le manteau de cette hospitalière cheminée, tout devenait, pour nous, un spectacle plein de surprises et d'amusements sans cesse renouvelés: les brusques jets de gaz bleus, à travers les flancs de la bûche avec un clair sifflement, où la cuisinière voyait un présage de nouvelles; les soudains écou-



Le ski-ing norvégien

moins fatigant; mais le charbon est saïssant; il dégage des odeurs et des gaz dangereux. N'avez-vous pas un regret pour les gaies et saines flambées de bois dans les larges flancs du poêle à deux ou trois ponts, et surtout dans les vastes cheminées sans lesquelles il semble que les mots foyer et famille ont un peu perdu de leur sens? Ecoutez ceci:

lements des souches consumées, sur la braise desquelles de petites flammes violettes dansaient comme des feux follets; et les tisons encore embrasés que l'un de nous agitant en cercle, de façon à décrire de rouges traînées que nous nommions des "rubans"; et le soir, quand le feu s'assoupissait sous les cendres, le cri grêle et grelottant d'un grillon, toujours invisible, qui berçait de sa familière chanson nos têtes déjà ensommeillées.—Au matin, dès que les bûches flambaient et que la braise commençait à rougeoier, le grand-père arrivait avec un *michon* sortant du four; il le coupait dans sa longueur, beurrant copieusement les deux tranches ouvertes et les exposait à la braise, sur un large gril de fer. La croûte rissolait doucement, le beurre fondant et grésillant imprégnait la mie, une friande odeur se répandait sous la cheminée, et le grand-père, après avoir parsemé de grains de sel les tartines imbibées à point, les partageait, toutes bouillantes, entre le petit monde aux mines alléchées et aux mains tendues... Aux approches du dîner, la mise en scène changeait.

Le tournebroche, fixé à l'un des angles de la cheminée, déroulait son mécanisme de chaînons, de poids et d'engrenages. La cuisinière passait, dans la broche, tantôt un gigot à l'ail, tantôt un poulet galamment troussé, et devant le brasier ardent, l'appareil, avec un tic tac d'horloge, tournait lentement; le rôti se colorait peu à peu à la flamme, le jus tombait en gouttes onctueuses dans la lèchefrite, d'où nous étions chargés de le puiser avec une cuiller pour arroser dextrement la chair fumante et dorée... Et c'est ainsi que je suis devenu gourmand."

Et maintenant, un poète:

Pauvres riches qui, dans leurs grands palais
[modernes,

Ont chaud sans jamais voir le feu,
Sans jamais, par les soirs d'hiver transis et
[ternes,

Tisonner, en rêvant un peu!
Voir le feu, le feu clair, le feu flambant de
[bûches

Qui danse et chante dans le noir,
Rouge ou pâle, ou tout blond comme le miel des
[ruches,

—Toujours joyeux comme l'espoir!...
Mais n'aurait-on au monde ami, fille ni femme,

Ni chat, ni chien, ni livre aimé,
Que l'on serait moins malheureux à voir la
[flamme

Sourire dans l'âtre enfumé.

Le feu!—Qu'il naisse et cherche en crépitant sa
[voie,

Qu'il grandisse et s'élance enfin,
Enveloppant de ses langues roses sa proie.

Genêt, broussaille, chêne ou pin;
Qu'il gronde en dévorant le cœur après l'écorce,

Et qu'il flotte comme un drapeau,
Triomphant, orgueilleux, enivré de sa force,

Qu'il est vivant et qu'il est beau!
Et lorsqu'il tombe ensuite et lentement s'apaise,

Et qu'il laisse à peine courir
Quelques légers frissons violets sur sa braise,

—Sourire de qui va mourir.
Comme il nous charme encore et comme il hyp-
[notise

Nos yeux et notre âme à la fois,
Et nous replonge au rêve où nous plongeait la
[brise

Qui le berçait jadis lui-même, arbre des bois!

Tout cela est beau, touchant, vrai comme la
vérité. Mais le bois a vu ses plus beaux jours.

Chassé de la construction par les métaux et les ciments, il l'est des fournaises et des fournaux par des matières moins chères, moins encombrantes. Le charbon pénètre dans nos campagnes: c'est le commencement de la fin.

Pendant la courte période de neige et de froid bien sec de ces temps derniers,

Vive le bobsleigh!

tous nos sports d'hiver sont sortis des oubliettes. Les raquetteurs, toujours à l'affût, ont contourné la montagne et battu les champs, avec l'appât des gens qui ne sont pas assurés d'être de sitôt à pareille fête. Le *sleighbing*, comme ils disent à Paris, a été à l'ordre du jour; et le cheval, délaissé quelque peu en ces temps d'automobilisme, a pris une noble revanche. La plus brillante auto ne valut jamais un bel équipage d'hiver, bien garni de gens et de fourrures, traîné par de caracolantes bêtes qui, aux sons argentins de dix clochettes, abolissent l'espace, mais sans vous empêcher de distinguer une maison d'un tas de fumier. Les attelages en tandem ont poussé des pointes vers tous les horizons. Tous ceux qui ont des trotteurs, ou des imitations de trotteurs, ont senti se réveiller le vieux ferment d'hippisme ou de maquignonage assoupi dans leur tréfonds.

Nos patineurs ont cessé de jouer *Hamlet without Hamlet*, de patiner sur du frimas, sur de la pseudo-glace, mais le patinage en plein air n'existe presque plus à Montréal. Il faut aller aux patinoirs; c'est mieux que rien, mais le



patinage "en chambre" est au patinage sous le grand ciel ce que la tisane de champagne est au champagne. Nos patineurs canadiens, maintenant que nos hivers sont doux, devraient devenir des artistes consommés, car Emile Blavet nous dit. "On va crier au paradoxe; mais cet art—car c'en est un—compte beaucoup plus de virtuoses dans les pays à climat relativement tempéré que dans les pays où le froid est rude et persistant. Cette anomalie s'explique par ce fait que, sous le ciel boréal, le patin est un entraînement indispensable, et non pas, comme chez nous le fleuret ou la paume, un instrument de plaisir et de sport; un objet de première nécessité, d'usage habituel, et non pas un objet d'exception et de luxe. Aussi, les Russes, les Suédois et les Norvégiens ne sont-ils que de pauvres patineurs auprès de nous, auprès des Anglais, des Flamands, des Viennois et des Espagnols. Le Parisien, la Parisienne surtout, depuis la création du Palais de Glace, excellent dans ces exercices où, en outre des qualités qui leur sont communes avec leurs émules ou leurs rivaux, ils apportent deux qualités qui leur sont personnelles, deux dons de nature : l'élégance et la grâce."

Et ces autres lignes qu'on supposerait écrites pour notre pays. "Sous nos latitudes flasques et molles, où le bonhomme Hiver n'est qu'un vieillard caduc, quinteux, larmoyant et dépourvu de biceps, la température a de malicieux retours et de décevantes ironies. Elle fait la glace et la défait en quelques heures, et détruit en une matinée clémentine, l'œuvre de plusieurs nuits rigoureuses..."

Puis, pendant quelques jours, nos glissoires à péage ou libres ont été animées de cette vie, de cette gaieté bruyante dont il n'allait bientôt plus nous rester que le souvenir. Quel charmant, quel profitable sport, quand on s'y livre avec prudence et savoir-faire! Un poète l'a chanté en prose: "Se sentir emporté avec la rapidité de la flèche et avec des gracieuses ondulations de l'oiseau dans l'air, sur une surface à pic, brillante, sonore et perfide; s'imprimer à soi-même, par un simple mouvement du pied, et, pour ainsi dire, par le seul gouvernail de la volonté, toutes les courbes, toutes les inflexions de la barque sur la mer, ou de l'aigle planant dans le bleu du ciel, c'était, pour moi, et ce serait encore, si je ne respectais pas mes années,

une telle ivresse des sens et un si voluptueux étourdissement de la pensée, que je ne puis y penser sans émotion. Les chevaux mêmes, que j'ai tant aimés, ne donnent pas au cavalier ce délire mélancolique que les grands plans glacés donnent aux glisseurs. Combien de fois n'ai-je pas fait des vœux pour que l'hiver, avec son brillant soleil froid, étincelant sur les glaces bleues des prairies sans bornes de la Saône, fût éternel comme nos plaisirs!"

Il n'y a guère plus que les collégiens qui font servir neige ou glace à la sculpture ou à la construction de palais ou de forteresses; deux arts qui se perdent et qui firent nos délices. Il n'y a à peu près que les collégiens, aussi, qui patinent au grand air. Mais une chose qui se perd moins, c'est l'ardeur des gamins à lancer des boules de neige et leur habileté à trouver de la neige, même quand la corporation municipale en achèterait à la livre, si elle pouvait en trouver.

Les boules de neige ont eu leur poète à une époque où la langue française sortait à peine de ses langes. Lisez ces vieux vers de Jehan de Moyauje: ils ont un parfum de relique:

Boules de neige où l'enfance ravie
Treuve des jeux pour soy divertir, font
Qu'en elles voys ymaiges de la vie.
On s'en amuse et puis la neige fond,
Ne vous laissant après joyeuses bourdes
Qu'un peu d'eau sale en le creux des mains
[gourdes.

Des efforts sont faits depuis quelques années pour acclimater ici le *ski* norvégien, ces raquettes-trainaux dont on a dit "qu'ils permettent d'effleurer la neige immaculée sans qu'elle plie sous son gracieux fardeau". J'ai vu des Norvégiens se livrer à ce sport: c'est beau, mais c'est vertigineux quelquefois. Dans l'Ouest canadien où les Scandinaviens sont nombreux, le *ski* se popularise vite. Comme il faut peu de neige pour s'en servir, sera-ce le sport favori dans un prochain avenir?

* * *

A quoi rime tout ce qui précède? A ceci: puisqu'il faut se contenter d'automne allongés, parons le danger en adoptant les sous-vêtements nouveaux; baignons-nous en hiver comme en été, mangeons rationnellement, puis, vogue la galère!





UNE LUNE DE MIEL

— PAR —

ADRIENNE CAMBRY

ROMAN COMPLET

I

ONC, ma chère Hélène, me voici mariée. Tu as su en son temps la grande nouvelle; mais, retenue dans ta province par ton dernier-né, tu n'as pu me voir dans cette blanche parure, sous laquelle j'ai reçu tant de compliments. Le temps m'a manqué pour t'écrire longuement; tu ne sais rien encore de mon mariage; mais, sois tranquille, tu n'y perdras rien, et nous allons reprendre notre bonne habitude: une lettre très détaillée tous les huit jours. Tu te souviens du serment que nous en avons fait en ce jour solennel où toi-même m'apparus, il y a trois ans, si fraîche et si belle dans ta première robe "à queue". Quel chagrin, pourtant, j'éprouvais à penser que le lendemain je ne te verrais plus! Ton mari t'emmenait bien vite, le despote, dans ce pays où je ne peux t'aller voir qu'en restant douze heures en chemin de fer.

Maintenant, j'arrive au fait: car voici quinze jours que je suis mariée. Nous sommes rentrés d'un tout petit saut jusqu'à Florence (je t'en reparlerai) et je ne puis tarder à t'expliquer en détail ma nouvelle position sociale.

Quand on est demandée-en mariage au moins une fois par semaine, on s'y habitue très vite.

Chaque soir où nous dînions en famille, mon père, ma mère et moi, je leur demandais en riant:

— Eh bien! quel nouveau prétendant, aujourd'hui?

Oh! bien simplement, sans vanité. Car je sais que, sans être déplaisante à voir, je ne suis pas une de ces beautés qui rendent immédiatement tous les hommes idiots. Mais mon père a fait fortune dans une industrie florissante, et la très belle dot qu'on me supposait était surtout, j'en suis convaincue, l'attrait de ma personne. Et puis, quelles "espérances" dans la fortune que me laisseraient mes parents, dont je suis l'unique héritière!

Or, les premières demandes m'intéressèrent: j'avais à peine quinze ans, et je fus flattée, je

dois l'avouer, prenant ces démarches pour des hommages personnels. Tout le monde m'encensait; je ne recueillis partout que des éloges; tu as vu de tes yeux tout cela et nous en avons bien jase ensemble. Puis, je m'amusai franchement des prétendants, je me moquai d'eux en bloc. Chacun avait un défaut physique, un travers qui le rendait ridicule. Tu connais la chanson: "L'un parle trop, l'autre se tait". J'avais toujours quelque chose à leur reprocher. Jusqu'à mes vingt ans, mes parents n'insistèrent pas. Puis, un brillant parti s'étant présenté, et ma sévérité ne l'ayant pas épargné, ils se fâchèrent un peu. Je leur fis alors cette déclaration franche et nette:

— Je me marierai quand je voudrai et avec qui me plaira!

Je t'accorde que ce n'était peut-être pas d'une soumission irréprochable; mais tu sais que j'ai été gâtée et qu'on m'a toujours laissée très libre.

J'atteignis vingt-trois ans, et les solliciteurs, sans cesser de soupirer pour mes rentes, se firent plus timides. C'est que je devenais quelqu'un. J'avais fait de bonnes études, je professais publiquement des idées libérales sur toute chose; je causais volontiers sérieusement; je ne m'amusais pas outre mesure dans la société des évaporées ou des jeunes "professionnels du cotillon".

Mes vingt-trois ans révolus me donnaient de l'importance; on sentait qu'il ne suffisait pas de plaire à mes parents et qu'on ne parviendrait pas à ma dot en venant causer chez ma mère tous les jeudis. De plus, étant donné mon âge, il me fallait un mari d'une situation plus imposante. Les jeunes gens qui n'avaient pour eux que leur avenir n'osaient plus me demander.

Mes parents gémissaient de mon entêtement, et moi, j'étais la plus heureuse fille du monde.

Quand je rencontrai chez Mme Massy le peintre Landry Vernier, je pensai en mon particulier: "J'aimerais un homme comme celui-ci!"

Deux jours après, parlant de lui avec une dame, celle-ci me dit:

—M. Vernier cherche, parait-il, à se marier. C'est un artiste de talent auquel il manque la fortune pour devenir célèbre. Il a eu tort de ne pas se marier plus tôt.

Puis je le revis chez nos amis, et je provoquai de leur part des détails sur sa personne.

—Vous savez, me dit-on, que les arts et surtout la peinture deviennent des fonctions de gens riches. En vivre est très difficile. Notre ami Vernier, que nous connaissons depuis l'enfance, a pu jusqu'alors y parvenir. Mais il est à bout de forces, et pendant qu'il en est temps encore il veut se marier pour avoir, au moins, le nécessaire assuré.

—C'est une ambition légitime, répliquai-je, et, étant données nos idées sur le mariage, elle n'a rien que de très naturel. Pourquoi ce monsieur n'y a-t-il pas songé plus tôt?

Tu le vois, je commençais à devenir curieuse.

—Ah! voilà, reprit en souriant Mme Massy, M. Vernier—je puis bien vous dire cela à vous, une grande personne—est très indépendant et très difficile. Il a été gâté par tout, si ce n'est par la fortune... La vie a été longtemps pour lui une fête.

—Bref, il s'est, comme on dit, beaucoup amusé?

—Que non! Il a toujours gardé les meilleures apparences.

Je ne fus pas satisfaite de ce que j'avais appris. Pourquoi? me diras-tu. Aimais-tu déjà cet artiste?... Que sais-je?... Peut-être bien! Certainement, d'ailleurs, puisque, après deux jours de profondes réflexions, j'allais retrouver notre amie et je lui disais sans préambule:

—Arrangez-vous: vous êtes si intelligente!—mais il faut que M. Vernier me demande en mariage, à moins que je ne lui déplaie...

—Je dois vous dire, ma chère petite, interrompit-elle, qu'il a quarante ans, en dépit de sa moustache blonde et de sa sveltesse.

—Qu'est-ce que cela me fait? chère madame... Nous aurons encore le temps d'être heureux!

—Il n'a pas de fortune, ni présente, ni expectative.

—J'en aurai pour deux!

—Il a peut-être même quelques dettes...

—Nous les paierons ensemble!...

—Enfin, vos parents refuseront.

—Il faudra bien qu'ils consentent!

Bref, je la priai tellement qu'elle me promit son concours.

Oh! je ne m'embarquais pas à l'aventure; tu le sais, ma bonne Hélène, je suis une personne réfléchie. J'avais songé à tout. Cet homme était plus que mûrissant. Certes, je regrettais de ne pouvoir lui ôter dix ans tout d'un coup. Mais n'avais-je pas encore ce longues années de bonheur à espérer? Il n'était pas beau, au sens propre du mot, c'est-à-dire qu'il n'eût pas posé pour la tête, car son visage est très irrégulier. Mais il a de l'allure. Il se tient parfaitement; il est élégant sous des vêtements quelconques, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Tu le verras d'ailleurs bientôt, j'espère, et tu me diras si tu connais deux yeux plus intelligents que ceux de mon mari. J'avais vu de sa peinture chez nos amis; je vis son exposi-

tion au Salon et je m'y connais assez pour trouvé en lui l'étincelle de l'artiste; ce je ne sais quoi qui distingue un homme du commun, parce qu'il lui ôte un peu de son humanité.

Alors pourquoi ne pas l'arracher à cette lutte terrible avec la nécessité? Pourquoi ne pas faire sortir de ce cerveau tout ce qu'il pouvait contenir de beau et que les basses et dures occupations devaient tant gêner? Quel plus bel emploi de ma fortune? Contribuer, peut-être, à l'éclosion d'un chef-d'œuvre immortel, que l'humanité future admirerait!

Tu le vois, mon amour était d'ordre noble et élevé.

Je te fais grâce des observations que m'adressèrent mes parents. Les artistes, tu sais, les gens riches veulent bien les donner à leur fille quand ils ont déjà une belle fortune et qu'ils peuvent garantir un chiffre d'affaires sérieux; sinon, ils sont peu cotés. On les reçoit avec grand plaisir. C'est même un élément intéressant, distingué... Chez Mme Massy, les jours de dîner, il y a au moins deux peintres (un vieux style, un impressionniste), un sculpteur, un musicien, et un poète ou un romancier.

Cela donne une distinction à vos réceptions!

—Eh bien! cher maître, que comptez-vous exposer cette année?

—Monsieur un tel, chantez-nous donc votre dernier *lied*? Un rêve!

—Ah! cher ami! que ce troisième acte est donc vécu. Nous en étions malades! Quelle tranche de vie! etc., etc.

Mais quand l'un de ces grands hommes, encouragé par les compliments, se croit en droit de demander la fille de la maison, on ne le prend pas au sérieux.

Donc, stylé sournoisement par Mme Massy, M. Vernier, après s'être trouvé pendant trois mois presque partout où nous étions, vint demander ma main. Avant de faire cette démarche aussi solennelle que désagréable, il avait eu avec moi, dans un bal, la conversation suivante:

—Mme Massy a bien voulu vous dire, mademoiselle, que j'aspirais à l'honneur de votre main?

(Cela, tu en conviendras, était délicat, puisque c'était moi qui avais fait ses ouvertures.)

—Mais avant de parler à vos parents, mademoiselle, je voudrais m'adresser à vous. Un refus, vous le comprenez me serait fort désagréable...

Je l'interrompis.

—Soyons francs, déclarai-je. Mme Massy a dû vous dire que vous me plaisiez. Vous êtes certainement trop galant homme pour vous flatter de cette déclaration en n'importe quel cas. Ce soir même, mes parents seront prévenus, et vous pourrez venir après-main soir: on vous accordera ma main.

Il se mit à rire.

—Votre façon de mener les choses est très amusante, répliquai-je... et très commode. Mais je vous dois quelques explications.

Nous étions dans un petit salon de repos, à l'ombre d'un calladium de belle envergure...

—J'écoute, dis-je, intéressée.

—La franchise m'a toujours réussi, reprit-il. Je l'emploierai donc devant vous qui avez été vous-même si simple et si franche... Vous me faites l'honneur de me dire que je vous plais; certes, vous me plaisez aussi... mais à votre âge, cela suffit-il?... Je ne voudrais pas vous laisser croire que j'éprouve pour vous une de ces passions...

J'éclatai de rire :

—Une passion! Mais vous rêvez, monsieur! je sais très bien que vous ne m'aimez pas du tout!

—Oh!

—Mais non... Vous m'aviez vue et vous ne m'accordiez qu'une attention mesurée. Evidemment, vous ne songiez pas à moi. C'est très naturel, et je ne vous en veux pas le moins du monde...

—C'est que je suis déjà vieux...

—Quarante ans, mais vous ne les paraissez pas! Et puis, à soixante ans, vous serez encore très bien! Cela fait vingt ans à être heureux. Et dans vingt ans, j'en aurai quarante-trois, une vieille femme!... Allez, monsieur, je saurai vous rattraper!

—Vous êtes charmante de générosité, me dit-il...

Il se tut et c'est moi qui repris :

—Permettez-moi une question : ce sera la seule! Je ne vous demande pas l'histoire de votre vie; mais, puisque vous êtes loyal, vous me répondrez sincèrement. Votre cœur n'est-il à personne?

Il s'écria :

—Je vous jure que je suis libre!

Et, en l'entendant, je n'eus aucun doute, tant son accent était sincère.

Alors je fus rassurée, et je me mis à plaisanter.

—On m'a dit que vous étiez fort recherché... On a dû vous aimer beaucoup, et vous vous êtes laissé faire... Oh! que les femmes sont donc...

—Bêtes, conclut-il... Mais non... Vous me calomniez, Mademoiselle. Je vaudrais mieux que d'être aimé bêtement.

Enfin, nous nous mariâmes. Oh! ce fut un beau mariage! Quel dommage que tu ne sois pas venue! Des fleurs, des verdure, des flammes de cierges, des parfums mêlés à celui de l'encens... Les orgues ronflant, une foule distraite, bavarde, élégante, bourdonnante, à la fois curieuse et indifférente. Et près du brasier de l'autel, un nuage blanc, vaporeux, froufroutant...

J'étais tout en satin blanc.

Souvenez-vous-en...

...A mes côtés une forme longue, noire, droite, aux lignes arrêtées dans la rigidité de l'habit.

Derrière nous, des cascades de satin, des chutes de traînes, des couleurs vibrantes, violentes et chatoyantes. Et des chapeaux de fleurs, des panaches menaçants, des scintillements de pierres fines.

Un évêque nous donna la bénédiction. Sa

robe et sa pèlerine violettes sont beaucoup plus élégantes que les vêtements noirs d'un simple prêtre. Entre sa crosse et sa mitre gemmée, que tenaient deux servants, il nous distilla le miel de délicates louanges en phrases savantes et en style fleuri. Il nous affirma que nous étions, mon mari et moi, deux êtres remarquables et nous démontra que notre ménage ferait l'édification de tout Paris.

J'en accepte l'augure.

A la sacristie, défilé général... Une demi-heure au moins de poignées de mains; une avalanche de vœux, de souhaits, de compliments. Quelques dames veulent absolument m'embrasser à l'ancienne mode et dérangent quelque peu mon voile. Des sourires, encore des sourires, toutes les bouches montrent leurs dents.

Nous sortons au pas de l'hymne qui éclate dans les orgues :

Par nous conduit, couple charmant

Dans cet asile l'amour vous attend.

Ca, c'est beaucoup plus nouveau que l'air de Mendelssohn...

Je sors au bras de mon mari, qui a belle allure, et qui paraît à peine trente-cinq ans. Sur mon passage, je laisse un parfum de fleurs d'oranger...

Je termine ma description. Voici déjà une longue lettre, ma bonne chérie; auras-tu le temps de la lire? Moi, j'écrirais bien encore, car je suis très peu occupée... mon mari est à un rendez-vous d'amis, et doit rentrer dans une heure seulement.

Allons, à bientôt, et tous mes baisers.

II

Tu es heureuse de lire mes longues lettres, dis-tu, ma chère Hélène; alors, je ne me gênerai pas du tout, et tu vas recevoir de vrais petits cahiers...

Je t'ai dit que nous avions fait un court voyage à Florence et à Venise. C'est Landry (mon Dieu que c'est drôle d'écrire ce nom) qui avait ainsi choisi. Il regretait de ne pas connaître l'Italie, et ses moyens ne lui permettaient pas cette fantaisie. Nous devons y retourner plus longuement, mais il a tenu d'abord à voir ces deux villes. Il voulait rentrer vite à Paris pour terminer son *Salon*.

Je ne te décrirai pas ce que j'ai vu; tu as toi-même visité l'Italie et je sais que je ne puis te faire un plus grand plaisir que de te parler de moi-même, simplement.

Un peu avant notre mariage ma mère et moi nous avons cherché l'appartement que nous devions habiter. Mon fiancé, qui nous accompagnait, nous surprit quelque peu... Il parlait toujours de sa chambre et de ma chambre...

Enfin, ma mère, le plus discrètement possible, lui dit :

—Vous aurez donc chacun votre chambre?...

—N'est-ce pas ravi de mademoiselle Odette? demanda-t-il en me regardant.

J'étais fort embarrassée. J'étais habituée, dès l'enfance, à voir mes parents dormir paisiblement l'un près de l'autre. Je n'ignorais pas que tous les époux ne font pas ainsi; tu ne me croirais pas si je t'affirmais qu'à vingt-trois ans je n'avais jamais pensé à tout ceci... Mais enfin, on subit toujours plus ou moins l'éducation: j'avais, en mon père et ma mère, l'exemple d'une union parfaite, et je ne pouvais espérer rien de mieux que leur ressembler...

Je murmurai donc un: "Comme vous voudrez" un peu faible... et ma mère me dit à la dérobée:

—Laissons-le faire... vous vous arrangerez toujours après.

Quand il s'agit d'acheter les meubles, autres surprises. Nos goûts n'étaient pas les siens. Je dois reconnaître qu'il y mit des formes; mais il résultait visiblement de nos stations chez les marchands que nous étions deux ignorantes ma mère et moi. Bientôt nous en ressentîmes une gêne, et sans nous être concertées nous laissâmes Landry choisir à son goût. Il prit notre avis, toutefois; mais nous répondions toujours: "Oui, très bien, c'est cela..." et autres formules approbatives.

Notre appartement est fort beau, suffisamment vaste pour ne pas penser à le quitter de sitôt.

En voyage, mon mari fut charmant. Il est vraiment plein d'entrain, spirituel et intéressant. Je n'eus pas de désillusion. Il se montra plein d'attentions, et dans les villes et dans les musées, fut un cicérone parfait. Son tour d'esprit est original, quelquefois un peu décevant par une façon paradoxale de voir les choses. Je crois qu'il devait être plus naturel, moins compliqué, il y a une dizaine d'années.

Quoique sa physionomie soit ouverte et qu'il ait même parfois des franchises un peu vives, je lui trouve, par instants, quelque chose de fermé, d'impénétrable... mon impression est que cet homme, qui est mon mari, ne vivra jamais avec moi dans cette intimité que j'ai vue entre mon père et ma mère. Cette intimité, évidemment, doit commencer, plus tôt, alors qu'on a encore le cœur duveté d'illusions...

Rassure-toi, ma bonne amie. Je ne me plains pas... Je referais ce que j'ai fait; c'est te dire que je ne regrette rien. Je suis très heureuse. J'aime beaucoup mon mari; je sais qu'il ne m'a pas épousée par amour, et que si je n'avais pas eu ma fortune, je ne l'aurais pas séduit. Mais je sais aussi qu'il ne se serait pas marié avec n'importe qui, pour la dot seulement, je sais qu'il avait la délicatesse de se trouver trop âgé pour moi; je sais, enfin, que, sans qu'il m'aimât, je lui plaisais...

Tout est très bien, je t'assure.

A notre retour, nous nous sommes installés. C'est vrai qu'il a du goût, car notre appartement ne ressemble à aucun autre et je m'y plais déjà beaucoup. Il y a un atelier superbe, dans lequel Landry a commencé mon portrait.

Nous voilà donc en pleine lune de miel. Combien dure l'évolution de cet astre? Tu dois le savoir, toi, et tu me le diras... En tout cas, il y a sans doute quatre quartiers, ainsi qu'à notre Phœbé, et comme nous n'entrons que

dans la nouvelle lune, j'ai encore du temps. Et puis, n'est-ce pas, on la fait durer sans doute ce que l'on veut?...

III

A quoi je passe mon temps me demandes-tu? Mais... je ne sais... il passe tout seul, très vite. Nous sortons beaucoup... mon mari m'a présentée à tous ses amis et nous dinons presque chaque soir hors de chez nous. C'est étonnant comme il a de belles relations. Des artistes, des hommes de lettres connus, des médecins en renom, des avocats célèbres, de hauts fonctionnaires, de grands industriels... que sais-je? même de la noblesse! Et il faut voir avec quel empressement on le reçoit, quel accueil on lui fait! C'est l'enfant gâté; on sent qu'il a été l'âme des réceptions de ces gens-là; son esprit, sa gaieté lui ont donné partout la première place... On me fête aussi beaucoup; je suis toute fier d'entrer dans un salon au bras de mon mari...

De mon côté, je le mène chez mes amis où on le reçoit pareillement bien. Personne ne semble trouver que j'ai eu tort d'épouser un homme sans fortune et plus âgé que moi de dix-sept ans.

Eh bien oui! j'ai un peu d'orgueil d'être sa femme, là, c'est vrai; tu as raison! J'étais trop intelligente et trop sérieuse pour épouser monsieur n'importe qui, simplement parce qu'il aurait eu ce qu'on appelle une jolie situation! La belle avance! et comme cela m'eût rendue heureuse! Vivre auprès d'un homme qui gagne beaucoup, et qui n'a d'autre raison d'être que de fournir de l'argent! Une machine à thésauriser! Aucune conversation; l'esprit fermé à tout ce qui n'est pas les affaires; nulle ambition noble; du luxe, et c'est tout. Beaucoup de mes amies s'en contentent; moi, il me fallait autre chose; et c'est pour cela que j'ai refusé les autres partis et que j'ai tout de suite jeté mon dévolu sur cet homme qui sort vraiment de l'ordinaire... Je n'ai plus trouvé que la différence d'âge dût être un obstacle à mon bonheur; je voudrais pouvoir lui ôter quelques années pour le garder plus longtemps tel qu'il est; mais enfin cela devait-il être une raison pour m'éloigner, pour laisser passer ma destinée... celle qui ne passe jamais deux fois?

J'insiste là-dessus parce que mes parents font encore des restrictions sur mon bonheur futur; au fond, ils n'y croient pas, et cela, à cause de cette grande différence de nos âges. Mon père n'a que trois ans de plus que ma mère; ils veulent bien qu'on aille jusqu'à cinq ans, et c'est tout. Ils prétendent que ce qui n'est rien maintenant va s'affirmer beaucoup d'ici dix ans. Pour l'instant, ils reconnaissent que cela va bien, et que Monsieur et Madame Vernier font très bonne figure au bras l'un de l'autre.

On dit que les célibataires sont maniaques, comme si le mariage vous rendait invulnérable à la manie. Eh bien! jusqu'à présent, je ne vois pas que mon mari ait autre chose que des habitudes... comme tout le monde.

J'ai remarqué l'accueil particulièrement empressé que lui font les dames... Oh! les vieil-

les et les jeunes ! Je m'en doutais bien à ses bonnes manières ; c'est un homme qui se plaît dans la compagnie des femmes. Cela se sent tout de suite. Jamis un homme qui a passé toutes ses soirées dans les cafés, à se gorger de bière et à s'imprégner de fumée, n'aurait cette allure, ce bon ton, ces façons aisées et délicates, si je puis dire. Ainsi, Landry ne s'est jamais commis dans les sociétés de bohèmes, rapins, etc.

— C'est bon à vingt ans, me disait-il l'autre jour... Cela peut mener quelque part, à condition d'en sortir au plus vite.

Il a donc su se faire des relations, et seul, sans famille, sans parents, se créer toute une série d'amis dont les maisons lui sont grandes ouvertes. Cela ne prouve-t-il pas en sa faveur ?

Ce qui montre encore qu'il n'était point fait pour la vie de bohème, c'est la façon dont il vivait avant notre mariage. Etant avant tout, comme il dit lui-même, un animal sociable, il a horreur de la solitude et n'a jamais voulu demeurer seul, tristement, dans une chambre meublée, soigné par la concierge d'en bas, comme font tant de garçons.

Il a un ami, Pierre Decamp, qu'il a connu à l'Ecole des beaux-arts. Pierre a bifurqué. Ne se croyant pas de talent, il est entré dans le journalisme. Il s'est fait un nom dans la critique d'art, et depuis deux ans, il est conservateur de musée : une bonne place qui laisse des loisirs. Landry habitait avec lui depuis l'Ecole... Leurs amis sont les mêmes et on les voyait toujours ensemble. Pierre a gagné bien plus d'argent que mon mari, aussi l'aidait-il de tout son cœur, qui est vaste, et Landry l'a-t-il en adoration.

— Mais, vraiment, me disait-il l'autre jour, je finissais par abuser. Je gagnais rarement une forte somme, et ce pauvre Pierre m'avait sur les bras... Il soutient déjà sa sœur et les deux enfants de celle-ci. Je cherchais sérieusement le moyen de payer ma part.

Aujourd'hui, nous avons Pierre à dîner chaque fois qu'il veut. Il y met de la discrétion, mais nous finirons bien par le persuader qu'il n'est pas de trop chez nous. Il est charmant, sans ressembler à Landry. Il est plus correct et moins amusant, d'aspect plus sérieux, plus froid... L'air des musées, sans doute...

La situation matérielle de Landry n'est pas aussi mauvaise que je me l'imaginai. Il est entré en ménage avec bien peu de chose, c'est vrai, et son trousseau, comme sa garde-robe, étaient bien sommaires. Les pauvres artistes ! comme il faut vraiment que les belles choses soient en eux ! Que la vie leur est cruelle !

Comme je sens de la joie à cette pensée que celui-ci sera sauvé par moi de toutes ces basses misères !

Mais, pourtant, il vend presque tous les ans un tableau à l'Etat ; ses toiles se trouvent dans des musées, ma chère, et il espère prochainement en vendre une pour le Luxembourg. Il a la spécialité des portraits ; j'en ai vu de très réussis chez ses amis...

Je vais lui faire faire ceux des miens, et maintenant qu'il a un bel atelier il va augmenter ses prix.

Te voilà renseignée sur nos petites affaires. Je m'arrête pour aujourd'hui, car je dois m'habiller pour sortir avec mon mari.

IV

Moque-toi de moi, ma bonne amie ; j'ai eu ce matin un chagrin, un gros, un vrai chagrin. Et tantôt encore j'en ai le cœur lourd, avec un besoin de pleurer qui me tourmente. Mais te voilà triste ; il me faut te rassurer. Ce n'est rien, va, rien de sérieux.

Une déception que j'ai grossie avec ma sottise sensibilité. Sois donc tranquille, et lis patiemment mon récit ; il n'y a rien de tragique à la fin.

T'avais-je parlé de l'atelier que Landry occupait avant notre mariage, entre Batignolles et Montmartre, et où j'ai été deux fois, très curieuse, avec mes parents ?

Au fond d'une impasse retirée, c'est un petit pavillon précédé d'un terrain long de six mètres et large de quatre, que Landry appelait audacieusement son jardin. Une vigne rampait à terre et donnait, paraît-il, malgré l'absence totale de soins, un petit raisin clair semé, assez agréable. Une clématite roulait son chignon emmêlé sur un bout du mur, et retombait, laissant traîner ses branches grêles. Un lierre couvrait le côté de la rue et bondissait au dehors, par-dessus la petite porte, en une masse lourde et sombre. Un chèvrefeuille s'accrochait à l'atelier ; un rosier grimpait à l'assaut d'un érable sycomore, et luttait avec une vigne vierge qu'il rencontrait à mi-chemin. Tu n'imagines pas ce qu'il y avait dans ce tout petit jardin. Et de l'herbe, des mauvaises herbes ; et des fleurs, paraît-il, chaque printemps.

A l'intérieur... mais tu t'impatientes, et tu me demandes avec anxiété pourquoi tant de détails. Attends, ma chérie, lis-moi surtout sans rien passer, car tout s'enchaîne.

Donc, il paraît que le rêve de mon mari était d'avoir un atelier dans un quartier plus aristocratique, où il pût recevoir des visites distinguées. "Car, disait-il, je ne puis faire venir ici que des gens de bonne volonté. Il faut traverser des quartiers populeux, boueux l'hiver, en tout temps empoisonnés d'odeurs de fritures : au coin de ma rue il y a un bar, et en face un tripiier... bref, les belles dames qui me sourient dans le monde ne me regarderaient plus si elles étaient venues chez moi. Je n'invite pas beaucoup de gens pour ne pas me faire de tort. C'est bête, mais c'est ainsi. Pourtant, j'y suis très bien ; le jour y est à souhait, et mon petit jardin est très utile pour faire du plein air. J'y suis tranquille, loin du bruit. Quand nous avons loué ici, il a fait meubler, avec un soin spécial, l'atelier, qui est vaste... Mais il n'y a mis que deux chevalets élégants et un petit meuble contenant les quelques objets nécessaires et les couleurs.

— J'ai encore deux mois à garder l'autre atelier, m'a-t-il dit. A ce moment nous aviserons.

Or—et j'arrive au fait—ce matin, il m'a borda :

— Ma chère Odette, tantôt, je travaille là—

bas... A propos, vous savez, je suis décidé à garder mon ancien atelier.

La surprise m'ôta tout d'abord la parole ; puis je ressentis un vrai serrement de cœur.

—Mais, répliquai-je, voilà du nouveau. Vous ne m'aviez jamais laissé supposer cela...

—C'était sous-entendu. Vous comprenez bien que cet atelier m'est indispensable pour travailler...

—Et celui-ci, à quoi servira-t-il ? demandai-je, m'efforçant au calme.

—D'abord, celui-ci servira d'annexe au salon. C'est très utile quand on reçoit. Puis, je ferai ici les portraits, surtout ceux des femmes du monde.

—Alors, vous n'y pouvez travailler à vos tableaux ? Vous m'étonnez beaucoup, car vous avez déclaré vous-même que le jour est très bon ici.

—C'est possible, mais encore est-il bien inférieur à celui de là-bas.

Je pris un air navré, sans doute, car il se planta devant moi, et du ton très décidé de quelqu'un qui veut en finir tout de suite :

—Voyons, me dit-il, nia chère amie, vous êtes intelligente, vous me comprendrez tout de suite : vous ne pensez pas que je vais faire venir ici mes modèles?... les femmes qui posent ne sont pas du meilleur monde... Vous ne voudriez pas les rencontrer dans l'antichambre?...

—Oh ! mon Dieu ! interrompis-je, moi, vous savez, Landry, je n'ai pas de préjugés ! On coudoie dans la rue tant de vilain monde ! Je puis bien, par hasard, croiser chez moi une de ces pauvres filles, qui, certainement, ne m'y parlerait pas.

—Sans doute, mais c'est moi qui m'y oppose.

Le ton qu'il prenait me froissa. J'étais assise sur un siège peu élevé ; lui, debout devant moi, me dominait de sa haute taille. De plus, il me regardait comme on dit, de haut en bas, avec un relèvement des sourcils et un clignotement des paupières que je ne lui avais jamais vus... Oh ! cela m'agaga, ma chère !...

J'eus une mauvaise inspiration, mais c'était là faute de son attitude :

—Soyez franc, lui dis-je, vous voulez avoir plus de liberté !...

Je me tus, et ce qui se passa en moi ressemblait assez à ce qu'on éprouve quand on est dans le douchoir et qu'on va tirer le cordon.

... Lui, garda son calme, et très froid, mais d'un ton quelque peu sec, il me fit ce petit sermon :

—Ma chère Odette, il ne faut pas me parler ainsi. Vous m'avez semblé jusqu'à présent une femme d'esprit et de bon sens ; je vous en prie, ne vous diminuez pas à plaisir par ces petites tracasseries. Sachez respecter cette vie d'artiste que vous apprendrez à connaître. J'ai longtemps désiré avoir un bel atelier ; mais mon rêve idéal était d'en avoir deux : un pour moi, un pour le monde. Or celui que je garde me suffit ; il n'est pas éloigné d'ici et ne nous entraîne pas à une grosse dépense, car il est loré très bon marché. Vous saurez qu'un artiste a besoin d'une certaine liberté de faits et de

gestes ; gêné, observé, trop entouré, il ne réfléchit plus et son travail s'en ressent. Les petites originalités de son existence lui sont aussi nécessaires que les griffes au chat. A quoi bon, disait un jour une jeune fille que je connais, à quoi bon les griffes de mon chat ? Il n'en a nul besoin, n'étant pas sauvage. Et elle les lui coupa. Le chat devint triste et bête... Nous sommes ainsi, nous...

Tu vois que, pour n'être pas de Massillon, son sermon n'était pas trop mal tourné.

En continuant de riposter je n'aurais fait qu'envenimer cette conversation, car Landry ne semblait pas disposé à céder.

—Je serais très désolée, fis-je en me levant, de vous rendre triste et bête.

Il s'est mis à rire et m'a embrassée, comme pour clore la discussion. J'ai fait un effort pour paraître gaie et il est partie en me demandant très gentiment :

—Vous n'êtes point fâchée, n'est-ce pas ?

—Mais non... pas du tout.

Je semblais attendre encore quelque chose. Il devina ma pensée, ce qui prouve en faveur de sa perspicacité.

—Je ne vous propose pas de m'accompagner, me dit-il... J'ai modèle pour ce tableau commencé... Il y a là-dedans un homme et une femme...

—Oh ! je ne voudrais pas vous déranger !...

Il rit encore et sortit...

C'est égal, je ne suis pas contente. Est-ce qu'il va s'en aller là-bas tous les jours, comme d'autres vont à leur bureau ?...

Tu vois, ma bonne amie, que c'est peu de chose. Je suis tout consolée de te l'avoir écrit : je pense que ce petit nuage ne sera qu'une promesse de beau temps.

V

J'ai eu tort, declares-tu, dans ta haute sagesse et ta vieille expérience, ma chère Hélène. Mon mari me l'avait démontré ; tu me l'affirmes : il est certain que je suis battue.

Seulement, ce que j'avais prévu arrive un peu. Landry peint, peint et peint encore avec frénésie. Il part là-bas le matin ; il y retourne l'après-midi... Nous déjeunons vite et je ne le revois que le soir. Alors, si nous ne sortons pas, ou si nous n'avons personne, il me déclare :

—J'ai travaillé à force... quatre heures de bout !... Je suis abruti... Je vais me coucher !...

Je ne lui dis rien, parce que je suppose que son *Salon* fini, il en prendra plus à son aise.

Son ami Pierre est venu me voir, hier, à mon jour...

—Je sors de chez Landry, m'a-t-il dit. Il travaille ! Ah madame ! vous pouvez vous vanter d'avoir rendu un homme heureux !

—En quoi faisant ?

—En lui permettant de travailler, tout simplement. Vous n'avez aucune idée du supplice d'un artiste qui ne peut rien faire ou presque rien, stupidement empêché par cette raison aussi bête que majeure : le manque d'argent ! Landry va devenir célèbre ! Avant deux ans, il sera décoré !

Je jetai sur son ruban rouge un regard et un léger sourire.

—Oui, dit-il avec rondeur, moi je suis décoré, depuis trois ans... comme critique d'art... Comme peintre, j'attendrais longtemps encore. Ce qu'il fait est très beau, vous verrez... Ce chevalier tout brillant sous sa cuirasse, et les bras nus de cette femme autour de lui...

—Vous êtes plus renseigné que moi, interrompia-je; Landry ne me parle jamais de ce qu'il fait.

—Ne vous en formalisez pas, reprit vivement Pierre. Il est comme cela avec tout le monde, et beaucoup d'artistes sont ainsi.

Tout à coup, il me dit, sur un ton très affectueux :

—Me permettez-vous, madame, d'user du droit que me donne mon amitié pour Landry et de vous parler de lui de temps en temps?

—Mais avec plaisir...

—Je vous apprendrai à le connaître, fit-il avec chaleur... Vous ne savez que peu de choses de lui; vous pourriez même mal interpréter quelquefois ses paroles... Un ami en sait plus long... un ami comme moi, bien entendu... Oh! ce n'est pas qu'il soit très porté aux confidences, ce cher Landry! Il pousse la discrétion jusqu'à ses dernières limites... Ainsi ne croyez pas qu'il me parlera jamais de vous, des conversations que vous pourriez tenir ensemble.

—Je vous dis cela pour que vous ne soyez pas gênée vis-à-vis de moi. Si jamais vous aviez quelque difficulté avec Landry, soyez persuadée que je ne le saurais que si vous vouliez bien me le dire.

—Je vous remercie, monsieur, fis-je, touchée de cette franchise et du ton sincère de Pierre Decamp; j'accepte de grand cœur votre amitié qu'il pourra m'être précieuse...

En effet, je trouve que la fréquentation de Pierre pourra m'être très utile.

D'abord, c'est un ami charmant, dans la société de qui l'on ne peut que gagner. Sa conversation est à la fois instructive et amusante. Je reconnais, en l'entendant, les côtés par lesquels il a sympathisé avec Landry, sans lui ressembler en rien. Cette largeur d'idées, ces vues élevées, cette façon de voir les choses à un point de vue philosophique et indulgent, de tout comprendre à demi-mot et entre les mots; cette ironie charmante qui veut cacher les bons sentiments et qui ne sert qu'à les faire éclater davantage, et surtout ce tour d'esprit enjoué, qui sait trouver le côté comique et fait jaillir le franc rire: tout cela, c'est de mon mari; c'est lui... comme c'est son ami.

Mais Pierre est plus calme, moins nerveux... Je crois qu'il doit être plus commode... Tu vas encore te récrier et trouver que je m'emets à découvrir les défauts de mon mari. Eh bien! quand cela serait? Pourquoi veut-on l'amour aveugle? N'est-ce pas plus beau d'aimer en connaissance de cause, de savoir les travers, les défauts d'un être et de le chérir quand même? Le beau mérite, vraiment, d'aimer les yeux fermés, pour ne rien voir de laid! Un aveugle, dit-on, avait épousé une jeune fille et la chérissait pour le doux timbre de sa voix, pour le soyeux contact de ses cheveux... Il recouvra

la vue, trouva sa femme laide et ne l'aima plus... S'il avait vu clair, il eût pu l'aimer, dès l'abord, n'ayant pas d'illusions; et cet amour-là dure bien plus que celui qui s'entretient par l'ignorance et la cécité. As-tu compris?

Ne t'effraie donc pas si je découvre des défauts à mon mari; je veux le connaître... D'ailleurs, il verra les miens aussi, n'est-ce pas?

Je compte beaucoup sur Pierre Decamp; mais je présume qu'il me fera plutôt l'énoncé très complet des qualités cachées de Landry... Pour le reste, je ne m'en rapporterai qu'à moi.

v 1

A propos de "mon jour", j'ai eu une petite explication demi-amicale demi-agressive avec mon mari... Je pensais qu'il resterait avec moi le jeudi, jour où je reçois.

—Il n'y faut pas compter, ma chère petite, m'a-t-il dit très carrément. Vous allez recevoir vos amies, des jeunes dames très bien, mais dont la conversation ne me charmerait pas... Je les gênerais, d'ailleurs...

—Pourtant, repris-je, je recevrai aussi vos amis, et vous pourriez vous occuper d'eux.

Il ne me répondit pas tout de suite, et après un silence, il répliqua :

—J'ai une idée. Vous recevrez, vous, le jeudi, en petit comité... Eh bien! nous prendrons l'après-midi du dimanche, pendant les mois d'hiver, et nous donnerons un thé... Le dimanche, vous comprenez, c'est un jour perdu. Les modèles ne veulent pas toujours poser; les portraits chément... Et puis les gens sortent en famille, les hommes étant libres. On passe dans les salons boire quelques tasses d'eau chaude, qui entretiennent les relations; c'est amusant et ça ne ruine pas ceux qui les offrent.

—Mes parents, insinuai-je, comptaient nous avoir le dimanche.

—Eh bien! ils viendront ici, s'ils veulent. D'ailleurs il nous sera facile d'y aller déjeuner ou dîner. Et pendant la semaine, vous pourrez les voir à votre aise.

Nous n'avons plus rien dit sur ce sujet...

Puis, hier, nouveau petit ennui.

Mon mari m'avait présenté comme étant un de ses meilleurs amis, le célèbre critique dramatique Georges Vibert. Ce monsieur est très bien, d'une distinction parfaite.

Hier, Landry me déclare :

—Vibert m'emmène au théâtre, ce soir, à la première du Gymnase. Vous ai-je dit, Odette, qu'il m'emmène à toutes les premières?

—Vous ne me l'avez pas dit, mon ami; mais si vous allez à toutes les premières, vous n'aurez jamais envie de retourner voir ces pièces pour me les montrer...

—Pourquoi pas? Et puis il y a l'Opéra, l'Opéra-Comique et le Français où Vibert n'a généralement qu'un fauteuil... Idem le Vaudeville et les Variétés... Vous voyez qu'il en reste...

—Et vous y tenez beaucoup à ces premières?

—Dame! D'abord Vibert est un homme trop remarquable pour que je le dédaigne. Pensez

donc qu'il connaît toute l'Académie dont il sera un jour ! Il déjeune avec des princes et dîne chez des duchesses. Eh bien ! il ne se plaît nulle part plus qu'en ma société, et depuis trois ans qu'il fait de la critique dramatique, il m'emmène avec lui chaque fois qu'il a deux places.

— Alors vous allez souvent me laisser seule ?

— Oh ! il y a des périodes !... Ces soirs-là vous irez chez votre mère.

— Et je rentrerai comme cela, toute seule le soir ?

— En fiacre ?... Vous auriez peur ?... Eh bien ! c'est votre mère qui viendra !... Enfin, arrangez-vous, ma chère. Moi je ne puis sacrifier Vibert.

— Très bien, cher ami, ai-je dit avec calme. Je m'arrangerai.

Il m'a emorassée.

— Que c'est agréable, une femme intelligente ; elle comprend tout, elle admet tout !

Où, pensais-je, elle comprend surtout, monsieur mon mari, que vous n'avez rien aliéné de vos libertés en vous mariant, et que cette femme que vous trouvez si agréable ne le sera qu'autant qu'elle vous passera toutes vos fantaisies. Enfin, il paraît que tous les hommes ont des défauts ! Jusqu'à présent, ceux de mon mari n'ont rien de bien effrayant. Seulement nous ne sommes guère ensemble, et j'avais rêvé de longues heures de causeries avec cet homme qui parle si bien quand il veut... Mais j'espère l'amener peu à peu à changer ses habitudes.

Dis-moi ton opinion, ma chère Hélène. Si tu habitais Paris, pourtant, de quel secours tu me serais ! Je te verrais tous les jours, et là, bien vrai, je ne m'apercevrais pas que mon mari me néglige quelque peu... Oh ! je sais que c'est pour la peinture ! Je ne suis pas trop jalouse de cette rivale, mais je m'ennuie parfois dans ce cadre que j'avais préparé pour une vie très remplie, et où je n'ai vraiment pas grand'chose à mettre.

VII

C'était hier le vernissage, ma chère Hélène, et nous étions sur pied, Landry et moi, de bonne heure. Je ne te ferai pas le récit de cette solennité à laquelle tu as assisté plusieurs fois. D'ailleurs, tu préfères que je te parle de moi. Et puis, c'est toujours à peu près la même chose, la même bousculade, surtout les mêmes figures et quelquefois, il semble, les mêmes tableaux... Il n'y a que les toilettes des femmes qui changent, au caprice de la mode.

D'abord, le matin, nous avons été faire un tour, et nous avons trouvé Pierre Decamp. Mon mari m'a offert le bras de son ami, et nous a laissés un peu pour courir, rapide, dans les groupes d'artistes. Nous avons longuement regardé l'exposition de Landry.

Au Champ-de-Mars, les tableaux d'un même artiste sont réunis, ce qui est très commode.

Mon mari m'avait montré, dans son atelier, une grande toile dont il était très content, et qui, maintenant, brillait sur la cimaise. C'est un chevalier, étincelant sous sa cuirasse, le casque enlevé, et devant lui, abattue sur sa poitrine, une femme au torse, aux bras nus, qui

pleure, je crois, et nous montre une nuque surmontée d'un beau chignon doré : *Les Adieux* !...

— Voilà, me dit Pierre, un morceau étonnant. Jamais Landry n'a pu encore produire une chose de cette valeur. Ce que c'est que d'avoir l'esprit libre ! Voyez donc ce bras nu, mollement courbé, quelle grâce, quelle ligne ferme et moelleuse à la fois ! Vous savez, cela, c'est d'un peintre qui sait dessiner !

Ce bras est bien un bras, sous lequel on sent une ossature.

Et le bon Pierre continue, enthousiaste, me faisant un vrai cours à propos du tableau de Landry. Mon portrait était aussi là, en bonne place, le buste drapé dans un morceau de velours couleur vert-de-gris, mes cheveux blonds roux éclairant mon visage d'une auréole lumineuse.

Il n'y a pas à dire le contraire, ma bonne chérie, mon mari a vraiment l'étincelle !...

J'avais tout de suite remarqué une tête de jeune fille que non seulement je n'avais jamais vue à l'atelier, mais que j'ignorais complètement qu'il dût être exposée.

— Voyez, dis-je à Pierre, votre ami est tout de même bizarre : voici le portrait de la petite Massier ; je la reconnais, quoique je ne l'aie vue encore que deux fois... Eh bien ! Landry ne m'en avait jamais parlé. Elle aurait pu, aussi, je crois, venir poser à la maison.

Pierre a semblé contrarié et m'a dit avec empressement :

— Ne lui en veuillez pas : il a craint, sans doute, vos observations.

— Ai-je donc l'habitude de lui en faire ?

— Je ne le crois pas ; il ne me l'a point dit, mais je sais qu'il vous considère comme une femme très intelligente, par conséquent, comme ayant des opinions bien à vous. Il craint que ses idées ne soient pas toujours les vôtres ; il déteste la discussion ; il ne veut pas vous faire de peine.

— Et alors, il agit à sa guise, en cachette. Et je n'ai qu'à accepter le fait accompli et à me taire. Eh bien ! mon ami, je vous le dis sans aigreur, mais je veux que vous le sachiez : cela ne me plaît point. Et j'ai le ferme dessein d'en parler à Landry.

— Je vous en prie, n'en faites rien !

Et Pierre avait l'air inquiet.

— Je suis fâchée de vous déplaire, cher monsieur, repris-je, mais je parlerai. Si je ne lui dis rien, mon mari continuera, sans doute, à me trouver fort intelligente, mais il gardera cette détestable habitude de vivre en dehors de moi. Par crainte d'une observation, il se cachera : mais il n'aura jamais l'idée meilleure de ne pas faire ce qu'il sait devoir me déplaire. Et moi, je me tairai encore, toujours, toute ma vie. Et il s'habituerait, ainsi, à agir seul, à vivre une vie très indépendante, tandis que moi je suis prête à lui tout sacrifier !

J'étais très montée et je faisais de grands efforts pour parler sans jeu de physionomie, car, autour de nous, la foule roulait, furieuse...

— Calmez-vous, je vous en supplie, me dit Pierre. N'attaquez pas de front votre mari ; si vous devez lui parler, attendez d'être tout à fait de sang-froid.

—Oh! ne craignez pas! Je sais me contenir. C'est d'ailleurs pour son bien que je lui parlerai... S'il veut la paix chez lui, il faut qu'il me traite comme une amie... comme vous... Ainsi, vous, monsieur Pierre, vous saviez que Landry exposait ce portrait?

Si tu avais vu la mine attristée du bon Pierre, ma chère Hélène, ton cœur sensible en eût été affligé.

—Mon Dieu, Madame, moi, c'est différent! Depuis que vous m'avez enlevé Landry, que j'aime trop pour vous en vouloir, je m'ennuie après lui, et il se passe rarement un jour sans que j'aille à l'atelier, dans ce réduit si calme où j'ai rêvé avec lui tant de rêves, presque tous déçus, hélas!... Ces murs ont entendu nos belles conversations enthousiasmées de jeunes gens... Nous y avons, ensemble, souffert des mêmes désespoirs!... Bref, Landry ne peut guère me cacher un tableau.

Pendant ce petit discours, je consultais le catalogue que je n'avais pas encore ouvert, et je lisais:

VERNIER (Landry... etc.)... *Les Adieux, Portrait de Madame V..., Tendre Printemps.*

—Tiens! remarquai-je, ce n'est donc pas le portrait de Sophie Massier?... C'est bien elle pourtant!

—Oui, fit Pierre, la tête basse, l'air visiblement ennuyé.

—Pourquoi ne l'appelle-t-il pas aussi portrait?

—Mais parce que cette fine tête de jeune fille blonde est bien évocatrice du printemps. Voyez, l'idée est charmante: au lieu de l'attitude classique du portrait, il semble que la jeune fille passe, en marchant... Ce buste, tout enveloppé de tulle, ce bras fin, cette main qui tient trois fleurs des champs... C'est délicieux, cela; je crois qu'il le vendra facilement.

—Le vendre! m'écriai-je! Mais, j'imagine que ce portrait est destiné à Mme Massier?

Pierre sembla regretter ce qu'il avait dit.

—Non, reprit-il résolument, j'aime mieux vous l'apprendre moi-même: Sophie a posé cela pour être utile à Landry... C'était avant votre mariage. Vous savez que les modèles coûtent cher. Mme Massier et sa fille ont souvent obligé votre mari de cette façon. Ne vous en formalisez pas.

J'allais demander à Pierre des détails sur Mme Massier, qui est veuve et que je connais peu. Mais Landry revenait, l'air si vivant et si heureux, que je sentis tomber mon mécontentement. D'ailleurs, et Pierre eût dû commencer par me dire cela, si cette toile a été peinte avant notre mariage je n'ai plus les mêmes motifs de me fâcher. Il reste la cachotterie, pourtant, qui me déplaît.

L'après-midi, nous retournions au Salon, dans la cohue, cette fois... Landry m'a présentée à de grands artistes qui lui parlent très amicalement, et j'ai été fort complimentée sur mon portrait.

En rentrant tous deux chez nous, j'ai dit à mon mari:

—Il faut que je vienne au Salon pour savoir ce que vous exposez. Pourquoi m'avoir caché que vous envoyiez le portrait de Sophie Massier?

—Oh! cela n'a aucune importance! répliqua mon mari l'air un peu gêné. Je ne voulais tout d'abord pas l'y mettre; puis des amis m'ont conseillé d'exposer cette tête qui est une jolie chose, et bien de vente.

—Enfin, admettons... Mais je vous en prie, mon cher Landry, ne soyez pas cachottier, cela m'affligerait, et bien inutilement.

Il m'a regardée, paraissant surpris, et n'a rien répondu.

—Pour ce qui est de la vente, ai-je continué, c'était bon quand vous en aviez besoin... Mais j'espère que, maintenant, vous allez offrir ce portrait à Mme Massier.

—Ah! jamais de la vie, par exemple! Que voulez-vous qu'elle en fasse?

—Ce qu'on fait d'un portrait.

—Mais, ma pauvre amie, vous n'êtes jamais allée chez Mme Massier, n'est-ce pas? Eh bien! autant mettre un tableau dans une cave que l'accrocher dans son appartement. C'est petit, mal éclairé... Ah! non... Je ne le vendrai peut-être pas, mais alors je le garderai.

—Vous semblez tout à fait intime avec les dames Massier, repris-je, et je les connais à peine. Parlez-moi donc d'elles.

—Oh! mais ce ne sera pas du tout amusant, ma chère! Mme Massier est une brave femme, veuve d'un de mes camarades... Elle et sa fille font des dessins de mode pour gagner leur vie.

—Mais elles vous plaisent, et elles vous chérissent beaucoup, sans doute, pour perdre ainsi leur temps à votre profit?

Ici, Landry s'est mis à rire, et comme nous passions devant un marchand de tableaux, il m'a fait arrêter et s'est mis à parler de ce qu'il voyait.

J'ai compris que je ne réussirais qu'à le fâcher en insistant. Je saurai par Pierre ce que je veux, car j'ai cela sur le cœur. Mais que c'est désagréable, ma bonne Hélène, de sentir autour de soi tous ces petits secrets, qui ne seraient rien si on voulait vous en parler!

VIII

Hier, jeudi, ma bonne amie, j'ai été quelque peu surprise en voyant entrer dans mon salon Mme Massier et sa fille. J'ai compris que mon mari les avait vues depuis notre dernière conversation et qu'il leur avait dit de me venir faire visite. La jolie malice dont les grands points se voient à dix pas!

Elles sont bien, ces femmes, mais vraiment un peu bizarres, d'un genre que je ne connaissais pas du tout.

La mère semble avoir quarante ans; la fille en a dix-huit.

La première est une grande femme très brune à la chevelure abondante, et qui a dû être très belle quand elle était moins épaisse.

La fille est grande aussi, très forte déjà pour son âge, le buste développé.

Elle est blonde avec des yeux clairs et le teint frais, plaisante plus que jolie. Elle s'habille artistement, esthétiquement, que sais-je? Mais il n'y a pas pour vingt francs d'étoffe dans sa robe, seulement, comme on dit, ça a du *chic*...

Elle m'a déplu, tout en me semblant très

agréable... Tu comprends pourquoi... Et puis, elle est hardie, sans être effrontée, mais enfin, j'ai été entourée, moi, de jeunes filles élevées autrement. Ces dames irréquentent évidemment tout spécialement le monde artiste, et, sans en comprendre le côté élevé, elles en ont pris tout bonnement le goût pour les arrangements excentriques et bizarres.

Tout en étant à la mode, la jeune fille doit faire retourner les passants dans la rue. Sa taille est serrée dans un haut ruban très clair, qui monte jusqu'au dessous de la poitrine. Je ne sais vraiment si elle met un corset... Sur ses cheveux ondulés, elle pose un toquet de velours noir, qui semble avoir été jeté là n'importe comment... Je voudrais que tu pusses voir la drôle de jeune fille... Très jeune, tout de même, en somme, et fort gracieuse pour moi.

—Ce n'est pas bien beau chez nous, me dit la mère en partant... mais si vous voulez venir tout de même, vous nous ferez plaisir.

J'irai certainement.

Le soir, j'ai parlé de cette visite à Landry.

—Vous leur avez fait bon accueil, n'est-ce pas? m'a-t-il demandé avec une sorte d'inquiétude.

—Oh! ne craignez rien, mon ami!

Et je me suis sentie froissée de cette question. Aussi, j'ai tout de suite répliqué:

—Mais comme vous tenez à ces femmes-là! Vous auriez dû m'en parler dès notre installation; je vois qu'elles ont rang parmi vos meilleurs amis.

—Mais oui, j'aimais beaucoup ce bon Massier, un paysagiste de talent, qui n'a jamais fait d'affaires... Sophie est jolie, n'est-ce pas?... c'est une belle fille!

J'ai été agacée de son ton convaincu. J'ai seulement fait un mouvement des lèvres...

—Vous ne trouvez pas? reprit Landry. Est-ce drôle comme une femme a toujours de la peine à reconnaître qu'une autre est jolie!

—Oh! par exemple! mon cher, vous vous trompez à mon endroit! Je sais très bien qu'il y a des femmes très jolies et que je ne suis pas de celles-là!...

—Mais je vous trouve charmante, moi; vous avez des yeux superbes, une fort jolie bouche... des cheveux d'un ton très rare et une peau blanche... Vous avez vu le succès de votre portrait.

—Enfin, repris-je, je ne trouve pas Sophie Massier aussi jolie que vous le dites et que sa mère le pense. Elle sera trop grasse dans trois ou quatre ans; elle a des yeux trop petits, un nez trop fort, un cou trop haut...

—Allez! allez!

Et mon mari faisait le geste de lancer des pierres...

—Oh! ne prenez pas cela pour un parti pris.

Il m'a regardée, comme il en a coutume dans la discussion, avec une raideur que je trouve impertinente, et il m'a dit:

—Eh bien! si, ma chère, j'en suis fâché, mais c'est du parti pris... Vous avez été mécontente de voir ce portrait et maintenant vous vous en prenez à cette enfant...

—Vous vous trompez, mais vous auriez évité cela en m'en parlant à l'avance.

Je me suis tue, mécontente de Landry et de moi-même. Je ne dis ces choses-là qu'à toi, ma chérie, car toi seule peux lire en moi.

Ne t'inquiète pas, car tout ceci, en somme, n'est pas grave.

IX

Alors, tu n'es pas contente de moi, ma bonne amie? Tu trouves que quand on s'est mariée à sa tête, comme je l'ai fait, et en âge de raison, on a dû savoir d'avance ce qu'on voulait, et qu'alors tout doit marcher bien.

Heureusement tu t'empresses d'ajouter que je n'ai pourtant pas tout à fait tort et que mon mari a besoin de changer un peu son caractère.

Oh! c'est très simple!

Tant que nous causons de choses quelconques, Landry et moi, cela va fort bien. Alors il est charmant et même affectueux. Il est plein de prévenances, d'égards; il a vraiment l'air de me tenir en haute considération. Mais voilà: il faut généralement dire comme lui. Ce matin encore, je le lui faisais remarquer amicalement.

—Quand on n'est pas de votre avis, cela ne va plus. Etes-vous ainsi avec tout le monde?

—Oh! c'est que, ma chère, vous avez une façon si catégorique de dire les choses!

—Vous me trouvez ennuyeuse, Landry, je le vois; vous n'aimez pas à discuter avec moi.

J'étais tout attristée.

—Je n'ai pas dit cela, reprit-il, mais quand vous avez une idée, vous voudriez la voir partager par tout le monde. Vous n'admettez pas qu'on ne pense pas comme vous.

Il allait et venait par l'atelier, touchant toute sorte de choses, l'air nerveux, agacé.

J'étais profondément triste de voir comme il me comprend peu.

Il continua:

—Et cela est bien logique: vous êtes intelligente, vous avez des idées à vous, et vous vous dites que ces idées sont justes et bonnes. Alors, chaque fois qu'on en émet d'autres devant vous, cela vous déplaît.

—Il me semble, interrompis-je, que je ressemble, en cela, à bien d'autres. On croit toujours ses idées les meilleures.

—Peut-être, mais tout le monde ne les défend pas avec cette âpreté..., cette intolérance...

Et Landry faisait, avec sa main droite, le geste de tourner une clef dans une serrure, d'enfermer quelque chose ou quelqu'un.

—Quand vous avez parlé, dit-il, on est bouclé...

J'aurais pleuré, ma chérie, si je n'avais fait appel à toutes mes forces.

Qu'ai-je dit ou fait, je te le demande, ma pauvre Hélène, pour donner à mon mari cette opinion? Voilà un peu plus de deux mois que nous sommes mariés; nous avons eu, il est vrai, de petites discussions; mais j'y ai toujours, au contraire, apporté la plus grande modération. Eh bien! non seulement il ne s'en est pas aperçu, mais encore il me trouve intolérante, sévère, dure... Que sais-je? Ainsi, tous les

efforts que je fais ne comptent pas. C'est lui qui est entier dans ses opinions et qui prend tout de suite un ton aigu dans la discussion, et il m'accuse des défauts qu'il est seul à avoir. Car enfin, tu me connais, et depuis longtemps. Tu sais que nous n'avons jamais eu de difficultés à vivre en termes affectueux et que, pourtant, nous n'étions pas toujours du même avis. Nous discussions souvent, mais cela ne tournait jamais à l'aigreur et nous avions chacune très bonne opinion du caractère de l'autre. Chez mes parents, je n'ai jamais passé pour difficile à vivre, comme le sont certaines jeunes filles. On ne m'a jamais dit que j'avais mauvaise tête. Je fréquente beaucoup de monde et je ne me suis jamais fâchée avec personne. Je sais même qu'on me trouve aimable.

Si cela continue, je croirai que je suis devenue hargneuse... Mais non... C'est plutôt mon mari qui a un mauvais caractère, j'en suis persuadée.

Tantôt, j'ai vu Pierre Decamp, et, très franchement, je lui ai répété les paroles de Landry.

Il a souri, avec une nuance de gêne, et s'est mis à dire :

—Que je reconnais là cette mauvaise tête de Landry ! Il faut le connaître, Madame... Je vous en prie, ne l'attaquez pas en face, et enfin, pour tout dire en un mot, cédez un peu, dans votre intérêt.

—Alors, fis-je, c'est cela, voilà mon rôle désormais : céder. Sachant que j'ai parfois raison, céder quand même. Et encore, si je cédaï devant la douceur, l'entêtement aimable, affectueux... mais mon mari a des paroles blessantes, des appréciations malveillantes et erronées sur mon caractère.

—Démentez-le par votre attitude, et montrez-lui par votre douceur qu'il se trompe.

—C'est merveilleux, m'écriai-je, comme les hommes arrangent les choses ! Je dois représenter toutes les vertus à moi toute seule, n'est-ce pas, faire seule toutes les concessions ?

—N'est-ce pas le plus beau rôle de la femme ? interrogea Pierre avec conviction.

—Ecoutez, Monsieur Pierre, dis-je, très calme, mais très ferme, vous pouvez répéter à votre ami ce que je vais vous dire : je veux être bien bonne je serai aussi dévouée aussi affectueuse que possible ; mais j'ai des principes très arrêtés sur le mariage et je ne changerai pas d'opinion. Je suis pour l'égalité des devoirs et des droits et je considère que le rôle d'abnégation que vous donnez à la femme est tout à fait antique et suranné. Nous n'avons plus de ces idées-là et, sans être révolutionnaires, sans revendiquer le droit de voter ou de plaider, nous réclamons non plus les ménagements dus à la faiblesse, mais les égards dus à un égal... Je reconnais qu'on est souvent obligé de céder, dans la vie ; je demande seulement que ce ne soit pas toujours au même à le faire ; je céderai à l'occasion, surtout si je vois qu'on me rend parfois la réciprocité. Je n'admets la concession à outrance que dans un seul cas : les enfants vis-à-vis de leurs parents. Hormis mon père et ma mère, je ne reconnais à personne le droit d'exiger de moi de perpétuelles concessions.

Et j'ajoutai résolument :

—Je vous serais obligée, à la première occasion, de répéter cela à Landry.

—Je vous ai laissée parler, reprit Pierre, maintenant je vous demande à mon tour la parole. Vous avez raison ; je suis absolument de votre avis. Si je m'étais marié, j'aurais traité ma femme, non en enfant gâtée, en esclave non plus, mais en égale, en compagne de ma vie, non pas relevant de moi, mais ayant les mêmes droits. Seulement, quand nous vivons en société, nous demandons bien toujours un peu d'indulgence. Si nos amis ne nous passent rien, nous ne pourrions vivre en paix avec eux. Il y a des gens plus ou moins parfaits, comme il y en a de plus ou moins bien portants. Les défauts sont des maladies morales ; on ne les guérit que par la patience et les bons procédés. Et c'est aux gens forts et bien portants de soigner ceux qui ne le sont pas.

—Mais vous oubliez qu'il y a des gens qui s'entêtent dans leurs défauts, qui y tiennent et qui vous disent carrément : " Il faut me prendre comme je suis ! " Je pense que Landry ne me permettrait pas de l'améliorer.

—Cela dépend. Il ne s'agit pas de lui faire de la morale ; il faut prêcher d'exemple. Cultivez en vous les qualités que vous voudriez lui trouver. Il est juste, très bon, et reconnaît lui-même qu'il n'est pas commode. Mais il ne tardera pas à vous admirer, et de là à faire des efforts pour vous imiter, il n'y aura plus qu'un pas. Traitez-le un peu comme un grand enfant très mal élevé, mais qu'on n'ose guère gronder ni punir... Allez, il y a en tout homme un éternel enfant gâté qui sommeille.

J'ai remercié Pierre de sa morale, mais j'ai gardé mon opinion. Je serai bonne, j'éviterai les occasions de tracasseries et de discussions ; mais quand Landry commencera, je ne céderai pas systématiquement. C'est mon mari, n'est-ce pas ? et je n'entends pas que toute ma vie soit un sacrifice.

X

Voilà, je m'en doutais. Ma dernière lettre t'a fort affligée et alarmée, ma chère petite Hélène ; tu me vois déjà faisant mauvais ménage. Oh ! nous n'en sommes pas là. Tout ces jours-ci, Landry a été charmant. Peut-être Pierre, qui sait lui parler sans se fâcher, l'a-t-il quelque peu conseillé ?

Mais ce matin, nouvelle contrariété. Il était allé à son atelier comme il fait tous les jours. Rarement il m'y invite, car il y a toujours des modèles.

Il travaille à une grande toile qu'il l'enthousiasme beaucoup.

J'avais été faire des courses, et je passais précisément sur le boulevard des Batignolles. Il était onze heures ; j'eus l'idée d'aller surprendre mon mari.

La petite porte du jardin était fermée à clef : je n'eus pas la pensée de frapper tant j'étais convaincue que Landry était déjà parti.

Sur une porte, en face, une femme me regardait, et je ne sais trop pourquoi elle m'interpella :

—C'est fermé, demanda-t-elle. Pourtant, ... Vernier y est... Il y a même une demoiselle.

Cette femme savait-elle qui j'tais, et s'amusement-elle à me dire une chose mauvaise? Je me sentis fort troublée; et je répondis vaguement:

—Merci.

Mais quelques pas plus loin, l'impasse faisant un coude brusque et la femme ne pouvant plus me voir, je m'arrêtai.

Une jeune fille?... Un modèle, certainement, c'était tout simple. Pourquoi Landry ferme-t-il sa porte à clef? Je croyais que, selon son expression, on entraînait chez lui comme dans un moulin. Mais sans doute, travaillant très sérieusement, ne veut-il pas risquer d'être dérangé par quelque bavard?

Tout de même, la curiosité me retint. Je m'amusai à la pensée de voir passer devant moi le modèle, de le regarder de près, de détailler sa toilette. Elle ne pouvait tarder à sortir, car Landry rentrait toujours avant midi.

Oh! je reçus un grand, grand choc au cœur quand, ayant entendu la porte se refermer avec bruit, je vis arriver vers moi Sophie Massier, toute pimpante dans une robe presque blanche, de forme mil huit cent trente, avec un fichu de dentelle noué naïvement à la taille et montrant son long cou flexible.

Nullement gênée, elle m'aborda gaiement et crut que j'allais seulement vers l'atelier.

—Je me dépêche, dit-elle, maman m'aime pas déjeuner en retard. Allez donc, madame, jeter un coup d'œil sur ce que je pose... Vous l'avez déjà vu, sans doute? C'est bien joli, et c'est très avancé depuis trois jours.

Et elle disparut, sous son chapeau de bergère, souple, légère et ondoyante.

En deux pas je fus dans l'atelier, dont la porte, cette fois, n'était plus fermée. Stupeur de Landry qui, malgré son aplomb, rougit visiblement. On sentait, dès l'entrée, un violent parfum dont devait être imprégnée Sophie. Sur un chevalet, le tableau en question était posé. C'était elle, dans sa blanche robe mil huit cent trente, nonchalamment étendue dans un fauteuil et lisant.

—Tiens! fit mon mari, recouvrant son calme et flairant un orage, tiens! c'est vous? Quelle surprise!

—Je passais dans le quartier, déclarai-je, et je voulais venir vous chercher. J'ai trouvé la porte fermée, et peu après j'ai vu sortir Sophie Massier, qui m'a parlé... Comment se fait-il que vous vous enfermiez quand elle est là, et pourquoi ne savais-je pas qu'elle posait actuellement?

Mon cœur battait à coups pressés, et ma voix altérée, dont je modérais à grand-peine le ton, trahissait mon émotion.

Le visage de mon mari se durcit, comme je l'ai déjà remarqué dans les discussions, et d'un accent très sec il répliqua:

—C'est une scène que vous me faites?

Cela me mit tout à fait hors de moi et je me sentis en colère pour de bon:

—Une scène! m'écriai-je... A quelles femmes avez-vous donc l'habitude de parler? Sachez que je suis trop bien élevée pour faire des scènes, et que j'ignore même complètement

comment elles se font. Seulement, je voudrais savoir pourquoi vous vous cachez toujours de moi... Et maintenant que vous pouvez vous payer des modèles pourquoi faites-vous encore poser cette jeune fille?

—Parce que sa tête me plaît et qu'une tête qui plaît est très difficile à trouver.

—Oh! elle est vraiment extraordinaire, avec sa petite tête sur son long cou!

—Je sais que vous ne l'aimez pas...

—Et plus vous vous en occupez, plus vous me la rendrez insupportable! Elle a des allures que je déteste; mais si vous ne faisiez pas tant de mystères avec elle et avec sa mère, je n'y penserais pas... En vérité, je me demande parfois ce que sont vos relations avec ces femmes-là.

Lui, gardait tout son calme, et cela achevait de me faire perdre le mien.

—Avouez donc, éclatai-je, perdant toute prudence, avouez donc que cette Madame Massier a été avec vous dans de très bons termes... Avec la tête qu'elle a... Un vrai type de marchande à la toilette!

Très digne, Landry me répliqua:

—Ma chère amie, quand vous m'avez fait l'honneur de m'épouser, vous m'aviez promis de ne jamais m'interroger sur mon passé... Vous oubliez votre promesse... Je veux bien, pour une fois seulement, vous répondre: Mme Massier n'a jamais été pour moi ce que vous pensez; c'est une brave femme que j'aime bien et si elle est en termes familiers avec moi, c'est qu'elle a toujours vécu dans ce milieu artiste, dès l'enfance... Elle est fille de peintre, elle a été modèle avant d'épouser mon camarade. Cela doit vous expliquer facilement ses allures. Elle est très complaisante et m'envoie sa fille pour m'être utile... Encore une fois, on ne trouve pas si facilement un modèle tourné comme Sophie. Quelle que soit votre appréciation sur sa personne, je crois m'y connaître mieux que vous.

—Vous trouvez aussi, sans doute, demandai-je, qu'elle s'habille avec goût?

—Laissons cela, dit-il entre ses dents, vous n'y entendez rien!

Oh! ma chère, je ne sais ce que j'aurais dit! Je crois que je serais partie, comme cela, si je m'étais écoutée... Enfin, je me contins un peu.

—J'étais déjà intolérante, repris-je, maintenant je manque de goût... Allons, je finirai bien par connaître mes défauts!

Landry avait rangé un peu quelques objets. Il attrapa son chapeau et me dit froidement:

—Enfin, sortons-nous? J'ai très faim, moi!

Nous sommes rentrés parlant peu. Pour la première fois, nous n'avons pas fait la paix et nous sommes restés sur ce froid. Il est presque dissipé ce soir, mais pour me punir, sans doute, Landry est sorti après dîner, pour rejoindre son ami Georges Vibert.

—Il y a donc une première, ai-je demandé?

—Non, mais il a des billets pour le nouveau spectacle des Folies-Bergère. Il m'attend.

Mon opinion, c'est que Landry ne se serait pas absenté sans cette malheureuse dispute... Il ne tient pas à passer la soirée avec moi.

Alors, seule dans ma chambre, car, prévenue

au dernier moment de sa sortie, je n'avais pas projeté d'aller chez mes parents, je pris un livre; mais au lieu de lire, je pleurai...

Oui, ma chérie, je ne te dis pas que je suis malheureuse, mais enfin j'ai bien du chagrin. J'avais rêvé autre chose; j'avais cru que mon mari ne serait pas cela. Oh! je sais! les concessions! Céder toujours, le laisser dire et faire, et, à ce prix, acheter la paix et sa bonne humeur, ce serait sage, sans doute; mais je suis plus vivante que ces êtres faits de mollesse et d'inconsistance, qu'on appelle des gens doux, et qui sont simplement des gens faibles.

J'ai rêvé une vie que je crois bonne, et dans laquelle je veux bien avoir un rôle de bonté et de dévouement, mais non d'abnégation. Si ce n'est pas possible, nous verrons bien. Mais j'essaierai de l'édifier, même au prix de longues luttes. Peut-être enfin, mon mari comprendra-t-il que sur certains points je ne céderai pas, et, comme il a évidemment tort, comme je n'agis ni par caprice ni par méchanceté, il se rendra compte que j'ai raison, et il changera tout doucement. Ce jour-là seulement, je commencerai d'être heureuse.

XI

Toute cette semaine, ma bonne Hélène, mon mari m'a visiblement boudé. Il attend mes excuses, me trouvant dans mon tort. Je suis naturelle, calme, aimable même, mais sans affectation, pour ne pas lui laisser croire que je tourne autour d'une réconciliation.

Hier, en causant avec Pierre Decamp, je lui ai demandé :

—Comprenez-vous pourquoi Landry ferme sa porte à clef quand il fait poser Sophie Massier? N'est-ce pas ridicule? Il pourrait la compromettre.

—Oh! s'est écrié Pierre, toujours accommodant, ceux qui connaissent Landry sont au courant de ses relations avec la famille Massier. Personne ne croirait rien de mal. Il ferme sa porte pour ne pas être dérangé. Voilà tout. Cela lui arrive chaque fois qu'il veut faire une bonne séance sans risque...

Enfin, on peut toujours tout expliquer.

Hier aussi, la maman Massier est venue me voir sans sa fille. Au courant de la conversation, elle me raconta qu'elle ne laissait sortir Sophie seule que depuis six mois.

—Vous comprenez, me dit-elle, moi, je ne peux plus la suivre; elle marche trop vite, et je ne veux pas non plus la bloquer, la priver d'air. Heureusement qu'elle est très sérieuse; elle ne fera jamais rien qu'elle ne doive faire...

—Allons, tant mieux, pensai-je.

Puis je hasardai :

—Croyez-vous, Madame, que Mademoiselle Sophie ne s'habille pas un peu... tapageusement?

—Oh! non... Quoi? elle est jeune!... Mais surtout elle est jolie, je puis bien le dire.

Je n'osai contester et je me contentai de ne rien dire : le silence est une opinion.

Ce matin, j'ai eu avec mon mari une conversation particulièrement pénible, car il s'agissait d'argent, et c'est un sujet toujours bien délicat.

Je t'ai déjà dit, n'est-ce pas? que je ne me mêle jamais de ce que dépense mon mari. Seulement, comme je suis très ordonnée et que j'ai toujours vu l'ordre régner autour de moi, j'avais dit à Landry, peu de temps après notre mariage :

—J'écirai mes dépenses de mon côté; vous devriez en faire autant, car il est indispensable de savoir dans quelle proportion et de quelle façon on sort l'argent de la caisse.

—Ce sera bien ennuyeux, m'avait riposté Landry et bien difficile à moi, qui n'ayant jamais eu grand'chose, n'avais guère besoin de tenir de comptes.

Je vis que cela le tracasserait et n'aboutirait pas, et je lui fis cette concession dont il ne s'aperçut sans doute point.

J'aisons mieux, lui proposai-je : nous avons telle somme à manger par mois; partageons-la en deux, une moitié pour vous, l'autre pour moi... Je tiendrai seule les comptes et j'inscrirai pour le reste : "donné à Landry".

—C'est parfait, dit-il, cela me plaît beaucoup mieux.

—Seulement, objectai-je, le plus gentiment que je pus, que paieriez-vous?

Il n'eut pas l'air de comprendre.

—Oui, expliquai-je... Vous pensez bien qu'avec la moitié de nos revenus je ne puis pas tenir la maison, payer le loyer, subvenir à tant de frais...

—Evidemment! s'écria Landry; eh bien! fixons une somme pour moi, si vous voulez. Cela me dispensera de m'occuper de rien, ce qui est mon rêve. Le gouvernement de la maison restera votre domaine. Vous vous en tirerez beaucoup mieux que moi.

Jusque-là, tu le vois, cela marchait bien.

—Voyez-vous une autre combinaison? demandai-je.

—Mon Dieu non! reprit Landry. Il faut évidemment faire face à bien des choses, et nous ne pouvons pas puiser ainsi dans le coffre-fort sans compter...

Après une conversation toute amicale, nous fixâmes une somme assez ronde, je l'avoue, sur laquelle Landry devait payer l'entretien de sa garde-robe, le loyer de son atelier des Batignolles et les frais divers de sa profession.

—Il me faudra beaucoup de modèles, dit-il, et les louis filent vite, dans ce métier.

—Moi, repris-je, je compte encore faire des économies. J'ai été élevée dans cette idée qu'on ne doit jamais dépenser tout ce qu'on a.

—C'est d'une haute sagesse! approuva Landry en m'embrassant.

Je t'avoue que cet arrangement m'agréait fort. J'avais peu de confiance dans les qualités pratiques de mon mari. Je craignais qu'il ne se laissât entraîner à des frais inutiles, à trop de luxe, surtout à le grandes dépenses pour sa peinture. Je suis économe, c'est vrai, mais cela empêche-t-il d'être bon, généreux même? Parce que j'aurai quelques toilettes inutiles de moins parce que je ne renouvellerai pas sans cesse mes meubles au goût de la mode, en vaudrai-je moins, je te le demande? Et puis, j'ai toujours vu faire du bien autour de moi; je souffrirais trop de vivre sans pouvoir soulager une infor-

tune, adoucir une misère... Donc, cette somme étant sacrifiée à Landry, je voyais clair dans mes affaires. Je t'explique tout cela pour que tu comprennes ce qui va suivre.

Or, ce matin, au premier déjeuner, Landry me dit brusquement, comme quelqu'un qui a hâte d'en finir et qui préfère ne pas chercher de détours :

— Je n'ai plus le sou !

Je dois te dire, ma bonne amie, que cette phrase me sembla tout à fait baroque, car je ne l'ai jamais entendue prononcer. Je ris d'abord, et lui, voyant cela, en fit autant, rassuré, et pensant que les choses allaient marcher toutes seules.

Puis, après avoir fait : "Ah !" je réfléchis rapidement que nous étions fixées au quinze du mois et que la somme fixée devait suffire amplement à Landry.

Naïvement, je demandai :

— Que vous est-il donc arrivé ?

— Que voulez-vous qu'il m'arrive ? reprit-il. Je n'ai plus le sou, voilà ce qui se passe.

— Mais encore ?... Votre argent ?... N'aviez-vous pas trouvé que la somme qui vous est destinée était très suffisante ?...

— Enfin, j'ai eu de grands frais imprévus...

Il avait l'air très gêné et cela me fit peine. Je crus être bonne en disant :

— Si vous avez quelques dettes anciennes, Landry, n'ayez pas crainte de me le dire. Je m'en doutais, allez. Mais il ne serait pas juste de vous les faire payer sur votre argent de poche.

Ce bon mouvement, loin de le toucher, sembla l'humilier. Sa figure se durcit dans un mauvais sentiment d'orgueil blessé.

— Je n'ai pas de dettes, dit-il sèchement. J'ai eu des frais, voilà tout.

Puisqu'il le prenait ainsi, je ne me gênai plus.

— De si grands frais que cela en quinze jours ! m'criai-je, que peuvent-ils bien être ?

— Ah ! voilà, riposta Landry avec aigreur ; des explications, des comptes à rendre... Je n'aime pas cela, moi !

Je m'efforçai de rester calme.

— Mon cher ami, repris-je, vous avez grand tort de me parler ainsi. Je ne vous demande aucun compte... Mais les choses étant arrangées comme nous l'avons fait, c'est moi qui ai toute la responsabilité. J'ai à faire face à de grosses dépenses ; il me serait très difficile d'en supporter d'autres... Ou bien, alors, je ne réponds de rien. Pourtant, je ne veux pas prolonger cet entretien pénible. Combien vous faut-il ?

— Mille francs.

— Il m'est absolument impossible de prendre cette somme.

— Puisque vous prétendiez faire des économies ?...

— J'espère en faire ; mais jusqu'à présent nous avons eu tant de frais que je n'ai aucune avance.

— Enfin, donnez-moi cinq cents francs...

— C'est encore trop, repris-je avec fermeté. Deux cent cinquante, c'est tout ce que je puis.

Landry fit le mouvement, qu'il réprima, de

frapper du pied.

— Oh ! c'est insupportable ! Je suis soi-disant riche et je ne puis disposer de cinq cents francs !

— Si au moins je savais !...

— Naturellement ! Rendre compte ! toujours ? n'avoir pas le droit de rien faire sans le dire !

— Il me semble que vous le prenez souvent, ce droit.

— En vérité, ma chère, vous êtes un caissier modèle, digne d'être encadré dans un guichet !

Très blessée de ce ton, je répliquai :

— Je sais, mon cher ami, que vous pouvez faire appel à vos droits d'époux pour gérer vous-même notre fortune. Si vous le voulez, vous n'avez qu'à le dire. Je vous préviens seulement que cela prend une bonne heure chaque jour et que c'est une besogne sérieuse.

— Eh ! qui est-ce qui vous dit cela ? s'écria Landry absolument en colère. Je ne m'entends pas aux affaires, moi ; je n'ai pas une âme de banquier !

Je le pris sur le même ton et je ripostai :

— Moi non plus, je pense ! car je n'ai jamais fait d'affaires, même en vous épousant !

Landry eut l'air quelque peu suffoqué de cette réflexion.

— Je savais, dit-il, qu'un jour viendrait où vous me reprocheriez de vous avoir épousée. Ah ! pauvreté ! pauvreté !...

Cette fois, il semblait chagrin, et son large front s'embrumait pour de bon.

Je voulus être bonne tout à fait.

— Je ne veux pas vous faire de peine, dis-je en m'approchant de lui. C'est vous qui me parlez durement. Enfin, n'y pensons plus... Excusons-nous réciproquement. Moi je n'ai jamais de mauvaise intention, croyez-le... Je vais vous chercher cet argent.

Je rentrai un instant après avec les cinq cents francs... Je les lui remis sans rien dire, songeant intérieurement à toutes les petites combinaisons auxquelles cette somme manquante me va forcer.

A midi, Landry a été très aimable, pour réparer sans doute, et craignant d'avoir été un peu trop vif.

Ah ! ma chérie ! quelle triste chose que de ne pas se comprendre ! Moi, je ne demande qu'à me montrer comme je suis. Je ne suis pas du tout compliquée. Mais lui ! Quel tombeau ! Quel mur derrière lequel on soupçonne qu'il se passe tant de choses !

XII

C'était écrit, mon Hélène : tout ce sur quoi j'avais fondé quelque espérance s'écroule au fur et à mesure. J'avais bâti un beau palais d'illusions toutes roses (à vingt-trois ans ! c'est impardonnable, diras-tu ; mais j'avais toujours été si heureuse !) Eh bien ! un vent continu souffle sans relâche sur ce superbe édifice ; chaque illusion tombe, comme chaque pierre sous la pioche dure et infaillible du démolisseur. Ah ! il n'en restera pas, et cela va vite, si vite !

On m'avait beaucoup parlé du goût de Landry pour la musique ; il s'est acquis une renom-

mée de chanteur, et dans les salons, il paraît qu'il ne se faisait pas prier pour chanter une ou deux mélodies.

La vérité est qu'il aurait eu une belle voix de baryton, mais qu'il ne l'a pas, n'ayant jamais travaillé. Il a de l'oreille, beaucoup de mémoire pour retenir un chant, et du goût en ce sens que les belles choses lui plaisent.

Mais, avec ces qualités, on n'est pas chanteur.

Pourtant, voici comment il procède : il achète des partitions, des morceaux détachés, les déchiffre lui-même, se les apprend ainsi et les chante sans accompagnement, bien entendu, car il n'est pas du tout pianiste.

Je lui ai offert mes services et il a appris quelques chants bien en mesure et accompagné par moi. Mais il les chante comme il veut, sans tenir compte d'aucune indication et refusant tout conseil sur le mouvement ou sur l'expression. Généralement, il chante trop lent, et nous avons plusieurs fois discuté là-dessus.

Moi, tu le sais, je passais pour bonne pianiste et pour chanteuse agréable. Je n'ai aucune prétention, tu le sais aussi ; pourtant, j'ai pris de sérieuses leçons pendant longtemps ; j'étudiais consciencieusement. Je pourrais donc risquer quelques conseils.

Mais surtout, j'avais espéré que mon mari aimerait à m'entendre, et je me proposais, pour lui plaire, de continuer à étudier afin de me perfectionner.

Eh bien ! ma chère, je me trompais ! Il n'y tient pas du tout. Il me demande quelquefois, et de plus en plus rarement, de jouer ; mais quand j'ai fini, il critique soit mon jeu, soit l'œuvre jouée. Ou alors, il garde un silence glacial, ce qui est pire, car à la critique que je sens cachée s'ajoute cette idée qu'il ne me dit rien pour ne pas "avoir d'histoires".

Quant au chant, je n'ai pas à me le dissimuler, ma voix doit lui déplaire franchement. Je n'ai aucunement l'idée que je chante comme une actrice, mais je faisais jadis les délices de mes parents, et je sais que mes professeurs trouvaient ma voix souple et très douce.

Un jour, Sophie Massier étant chez nous, il la pria de chanter. Cela me froissa, car il ne m'en a jamais demandé autant ; mais je dissimulai mon mécontentement. Elle a une voix un peu grave, qui reste plantée sur l'octave du milieu et qui ne prend guère d'inflexions ni de nuances. Elle chante de vieilles chansons, des mélodies étrangères ou provinciales, toutes choses apprises d'artistes qui fréquentent les petits cénacles de Montmartre, Landry en raffole. Après son départ, il s'écria :

— C'est délicieux, ces vieilles "machines" !

— Vous trouvez qu'elle chante bien, Sophie ? Elle a de la chance !

— Oh ! mon Dieu, sa voix me plaît, voilà tout !

— Elle est plus heureuse que moi !

— Mais aussi, chère amie, vous n'écoutez jamais mes conseils !

— J'ai pris des années de leçons, mon cher, et si c'est pour finir par prendre des leçons de chant d'un peintre...

— Et pourquoi pas ? Qu'est-ce que ça signifie,

les leçons et les professeurs ? Je vous dirais des choses bien plus intéressantes qu'eux !

Je t'assure qu'il avait l'air assez vaniteux en parlant ainsi.

— Pourtant, repris-je, il y a les principes. Je ne sais si vous les connaissez, mais vous ne les appliquez pas, et quand un amateur chante dans le monde, c'est d'après les règles établies. La personnalité, c'est bien, mais il faut d'abord avoir les éléments.

— Tout ça n'est pas le charme ! s'écria Landry.

Et le ton dont il dit cela me confirma dans cette idée que ma voix n'a précisément pour lui aucun charme. Pourquoi ce parti pris ? D'ailleurs, quand j'ai chanté, il ne souffle mot et dès que j'ai quitté le piano, vite, il s'y installe et chante tout seul et tout haut sans se gêner... Il s'est ainsi emparé de mon répertoire, et devant nos amis il me demande souvent de l'accompagner dans une de ces mélodies que je sais très bien et qu'il ne sait pas du tout. Il faut lui faire les notes, ce qui ôte au chant la moitié de son intérêt. Si je lui représente qu'il devrait au moins étudier un peu, il le prend mal :

— Oh ! ces gens qui ont étudié avec principes, sont-ils intolérants !

Et moi, je pense que j'aurais très bien chanté telle ou telle chose, comme elle doit l'être, et que je suis obligée de les entendre abîmer.

Il en résulte encore un malentendu. Il ne me demande plus de l'accompagner au piano ; il refuse de chanter dans le monde, et les dames lui disent avec compassion :

— Oh ! Monsieur Vernier ! comme le mariage vous a rendu sérieux !

Donc, tu comprends, n'est-ce pas ? Je t'ai conté cela un peu en détail, parce que c'est plus important que cela n'en a l'air. Je croyais apporter par la musique un élément d'intimité entre mon mari et moi. Il aime la musique à sa façon, celle qu'il fait surtout, chaque jour, durant de longs instants, sans jamais se demander s'il m'énervé ou s'il blesse mon oreille.

— La musique, dit-il, on la fait pour soi...

C'est précisément le contraire de ce que disaient mes parents quand je me faisais prier pour jouer :

— Voyons, Odette, on n'apprend pas la musique pour soi.

Comme c'est heureux de se croire très supérieur en tout ! Je vois que d'ailleurs la musique aura creusé un peu plus le fossé qui nous sépare. Après quelques discussions, il a pris le parti de n'en plus parler. Il déchiffre et chante de son côté ; j'étudie quand il est absent, et il ne me parle jamais de ce que j'apprends...

Ainsi, tout ce qui doit faire le vrai charme de la vie commune m'est à peu près retiré. J'ai cru, je crois encore que l'on peut, en dehors de l'amour, édifier une sorte de bonheur, à condition de posséder cette sympathie morale qui fait que l'on goûte ensemble les mêmes choses. Me serais-je trompée ? Je commence à le craindre et, si j'ai fait erreur, comme, d'autre part, je n'ai pas mis l'amour dans mon jeu, que me restera-t-il, je te le demande ?

Tiens ! tout à l'heure encore, nous avons eu

une escarmouche à propos de politique; c'est assez inattendu, n'est-ce pas?

En déjeunant, mon mari me conte, entre autres choses, que le député de notre arrondissement vient de mourir.

—Alors, observai-je, vous allez avoir à voter?

—Moi? fait Landry d'un air détaché; jamais de la vie, par exemple!

—Vous aurez tort, répliquai-je gravement; un bon citoyen doit remplir son devoir!

Il a éclaté de rire:

—Ah! c'est superbe!... les devoirs du citoyen, les droits de l'homme, les immortels principes! Vieilles lunes que tout cela, ma chère! Ces principes sacrés n'ont jamais mis un peu de beurre sur mon pain!

Persuadée que j'avais raison, je continuai:

—Il faut s'élever au-dessus de l'intérêt personnel; cette indifférence des gens instruits permet aux autres de devenir les plus forts. Voyez, ceux qui représentent les minorités exaltées votent toujours, eux, et votre abstention leur est un appoint.

Landry a baillé en déclarant d'un ton dégagé:

—Bah! ça durera bien autant que nous! A quoi bon se tracasser? Un député ou un autre, ils se valent! D'ailleurs, je ne vois pas de candidat à mon goût!

—Qu'importe? répliquai-je; on vote plus souvent *contre* quelqu'un que *pour* quelqu'un. Empêcher le pire d'arriver, c'est l'essentiel!

Alors, Landry s'est écrié:

—Non! mais là, vraiment, de quoi vous occupez-vous? Contentez-vous donc d'être charmante! Oh! ces femmes intelligentes! c'est terrible!

Moi, tu le sais, je suis brave, et peu m'importe de me faire mal venir en parlant, si je sens que je dois parler. J'ai donc répliqué:

—Je ne veux pas vous importuner, mais je tiens à vous dire cela: la femme a une mission qu'on néglige trop souvent: c'est de rappeler son devoir à l'homme, quand il l'oublie. Il me serait douloureux de constater que mon mari n'aime pas son pays...

Alors, il s'est rebiffé:

—De quoi vous mêlez-vous? Vous ergotez en parlant de ces choses dont vous faites une affaire sentimentale, assimilable seulement à toutes vos idées romanesques... En quoi vous y connaissez-vous?

—Tout autant que vous-même, ripostai-je, piquée au vif. Les femmes, vous avez beau dire, ont sur les hommes une grande influence. Le cœur féminin vibre souvent plus que celui de l'homme...

—Parbleu! vous vous emballez si facilement! a dit mon mari d'un ton quelque peu méprisant.

—Remerciez donc le ciel, quand c'est pour des causes aussi recommandables que celles qui nous fait discuter! ai-je opiné avec fierté. La religion, la patrie, la famille... Plaise à Dieu que les femmes s'en occupent beaucoup!

Landry semblait vexé, sentant son tort et ne voulant pas l'avouer. Il cherchait évidemment quelque chose de désagréable à me décocher et trouva ceci:

—Oh! je sais que chez vous, on est très *co-cardier*!

—Certes! m'écriai-je avec élan: dans ma famille, le patriotisme est une religion qui marche avec l'autre, d'ailleurs... Cela n'empêche pas d'aimer à rire, ni de goûter l'esprit; mais, nous nous défions du dilettantisme, qui n'est, le plus souvent, qu'une manière élégante de se soustraire à ses devoirs!

Emue, je me levai, ne voulant pas éterniser cette querelle, qui m'a fort affligée. Landry a fait: ouf! et m'a quittée en donnant des signes évidents d'impatience.

Tu le vois, la communion des idées nous manque, et c'est un grand malheur. On peut être très différents et s'entendre à merveille lorsque, sur certains points essentiels, on pense à l'unisson...

Je ne puis te dire à quel degré cette discussion m'a désolée.

Rassure-toi. Landry ne voit jamais tes lettres. Il a refusé de les lire dès les premiers jours.

—A quoi bon? m'a-t-il dit; si cette amie sait que je la lis, elle ne vous dira plus rien d'intéressant.

Parle-moi donc comme je fais, ma bonne amie, à cœur ouvert.

XIII

Il me semble, ma pauvre Hélène, que si mes lettres tombaient entre les mains d'un inconnu, il penserait:

—Je vois cela! cette petite dame est une simple pécore! elle est exigeante, susceptible et autoritaire, et, par-dessus tout, incapable de comprendre une nature supérieure comme celle de son mari.

Eh bien non! mille fois non! Je sais que je suis bonne, très bonne. Je le sens à ma sensibilité, à la faculté que j'ai de vibrer, de ressentir profondément et vite, et de compatir aux douleurs des autres au point d'en souffrir moi-même.

Et, tiens, je t'écris ceci encore toute émue de ce qui s'est passé ces jours derniers.

Tu connais Henriette, ma cousine germaine. Tu sais qu'elle a un petit garçon de six ans et un autre de deux ans. Eh bien! ce pauvre petit, le bébé, vient de mourir. Il était souffrant depuis quelques jours; j'avais encore été la veille prendre de ses nouvelles, quand je reçus une dépêche m'annonçant sa mort. Une ménagère l'avait enlevé en quelques heures.

Mon mari était parti, comme de coutume, pour l'atelier, ayant un tableau du matin et un tableau de l'après-midi.

Immédiatement, je cours chez Henriette. Je trouve des parents fous de douleur, et dans son berceau, tout blanc, tout calme, le petit mort, dont le visage a pris une gravité extraordinaire en exhalant sa petite âme toute neuve.

Très bouleversée, je rentre à la maison pour le déjeuner. J'apprends la nouvelle à mon mari. Il me répond:

—Ah!

Surprise, j'attends sans mot dire qu'il manifeste quelque sentiment.

Il ôte son pardessus et demande simplement :

—Le déjeuner est prêt?

Oh! je fus révoltée.

—C'est ainsi, m'écriai-je, que vous apprenez ce malheur? Vous n'êtes pas plus touché que cela?

—Mais, ma chère, répondit-il avec calme, je m'incline devant la fatalité; qu'y puis-je faire?

—Oh! bien, il faudrait donc ne jamais s'affliger, car rien n'est superflu comme les craintes, les larmes ou les regrets.

—En effet, fit Landry, mais déjeunons-nous enfin?

Très outrée de son attitude, je passai cependant à table.

—Vous pensez, lui dis-je, une fois assise, que je n'ai pas faim. J'ai vu ce pauvre petit, et j'ai assisté au désespoir des parents... cela n'est pas pour me mettre en appétit.

—Aussi, reprocha Landry, en mangeant de bon cœur, vous vous impressionnez si facilement! Dans la rue, un cheval qui tombe et vous voilà malade!

—Il me semble qu'aujourd'hui mon émotion est motivée.

—Je ne trouve pas, moi, contredit Landry d'un ton déterminé.

—Quel malheur faut-il donc pour vous émouvoir?

—Comment! quel malheur? mais il y en a d'autres, vraiment. Un petit enfant, quelle importance cela a-t-il?

D'indignation, je bondis sur ma chaise.

—Certainement, poursuivit Landry avec calme, il faut un peu mesurer les douleurs. Vous perdriez votre père, votre mère... ce serait autre chose.

—Certes! aussi j'avoue que je n'éprouve pas le même chagrin... Mais j'ai vu la douleur des parents; c'est ce qui est navrant. Et cela ne vous touche pas?

—Ma chère amie, moi je suis obligé de me restreindre et de mettre un frein à mon bon cœur. Il vous plaît, à vous, d'empoisonner votre vie par la compassion générale que vous éprouvez pour l'humanité souffrante et même pour tout ce qui vit. Moi, je deviendrais fou à ce métier-là. J'ai besoin de gaieté comme le poisson a besoin d'eau... J'ai eu de grandes peines autrefois, et c'est en m'efforçant de n'y pas trop penser que j'ai pu conserver ma santé et mon intelligence.

—Cela, repris-je, est une théorie de commandement, mais pour l'appliquer il faut être absolument dénué de sensibilité.

—Admettons, je ne suis pas sensible comme vous, et je m'en réjouis. J'ai travaillé depuis que j'ai l'âge de raison à m'endurcir pour jouir en paix de la vie...

Je dois te dire que nous avons déjà eu, à propos d'animaux, de petites discussions sur ce sujet. Il ne ferait pas exprès de mal aux bêtes; il adore les chats et les chiens, mais, d'autre part, il est plein d'inconscience et ferme volontairement les yeux sur les peines des animaux. Il aime la chasse; il se régale de certains gibiers et ne souffra jamais de cette pensée qu'il mange une de ces jolies bêtes si

déliçables, vrais petits chefs-d'œuvre de douceur, de charme et de beauté.

Il refuse de me comprendre, même de m'entendre là-dessus, et se borne à me répéter toujours :

—Oui, je sais, vous avez le monopole de la bonté! Moi, j'ai le cœur dur, c'est convenu!

Au fond, ce n'est pas vrai, car Pierre Decamp, qui est très sensible et qui me comprend bien mieux, assure que Landry est très bon.

Très bon pour ceux qu'il aime, capable de dévouement, de grands sacrifices, n'ayant jamais épargné ses peines pour secourir un ami malade ou malheureux... Mais là, je crois, s'arrête sa bonté, et cela me navre. J'aurais tant aimé qu'il fût sensible, qu'il compatît à toutes les souffrances!

Il prétend qu'il faut se restreindre! Bien sûr, mon Dieu! qu'on n'a pas pour la mort d'un oiseau le même chagrin que pour la mort d'un être cher! Mais quand on a un cœur—pour de bon—on ne lui commande pas de s'arrêter tout à coup, de se fermer. Quand on raisonne là-dessus, c'est qu'on n'éprouve rien.

Cela, c'est bien sa nature! Il est personnel, et c'est par personnalité qu'il aime beaucoup ses amis et qu'il leur est dévoué. Mais il n'a pas une âme de saint Vincent-de-Paul: l'humanité qu'il plaint en bloc ne trouve pas en lui un écho douloureux.

Enfin, là-dessus encore, il me faudra me taire. Cette délicatesse de sentiment lui est lettre morte et a même le don de l'irriter. Il accentue alors la note et se fait tout à fait dur pour me déplaire davantage. Quand je lui parle d'une personne malade, au lieu de la plaindre, il s'écrie :

—Ne prenez donc pas cet air bouleversé! vous êtes verte pour me raconter cela!

Tu penses si cela me contente. Cette douche glacée tombe en plein au milieu de mon expansion; je me sens toute gênée, d'abord, puis en fin de compte, révoltée.

À l'enterrement du bébé, où Landry dut aller par convenance, la pauvre Henriette eut une épouvantable crise de larmes près de ce trou où l'on déposa le petit cercueil, pas plus long qu'une grande boîte à joujoux.

Comme nous sortions du cimetière, mon mari me dit :

—Il y a des douleurs bien encombrantes...

—Tout le monde na pas votre force, répondis-je en essayant une dernière larme...

—Je connais pourtant des gens bien affligés, qui accompagnent leurs morts sans un geste, sans une larme...

—Oh! vous savez! m'exclamai-je impatientée, c'est très beau, la force de caractère; mais il faut pourtant montrer quelquefois ses sentiments, si l'on ne veut pas risquer que tout le monde en doute. Il y a des gens qui se tiennent si correctement dans la douleur qu'on se demande au fond de soi s'ils en éprouvent vraiment.

Tu le vois, ma bonne chérie, la vie se passe sans trop de gaieté. Je ne veux pas t'affliger; mais enfin, il faut bien l'avouer: je ne suis pas heureuse... heureuse...

XIV

Tu me demandes, ma bonne amie, si nous avons des projets pour cet été, si nous allons bientôt aller vers toi, comme c'était convenu. Hum! je ne sais que te répondre, et je crains que tu ne voies encore que mon écriture, d'ici à quelque temps. Je sais bien que je n'aurais qu'à dire à Landry: "Je vais chez Hélène". Il ne m'en empêcherait pas et me laisserait chez toi aussi longtemps qu'il me plairait; mais, tu comprends, et tu ne m'en voudras point, dans ces conditions, je n'y tiens pas. Nous ne sommes pas trop unis, je trouve. Mon mari est demeuré assez indépendant et assez libre; je ne veux pas qu'il goûte de nouveau à la vie de garçon: elle lui semblerait certainement délicieuse, maintenant qu'il a des rentes, et il verrait mon retour avec ennui.

J'avais cru qu'aussitôt passés les premiers jours du Salon, nous quitterions Paris... Mes parents sont installés à Versailles, comme tous les ans; j'avais timidement demandé si nous n'irions pas près d'eux. La maison est grande; et ils auraient été si heureux! Je n'ai jamais pu avoir de réponse nette; car c'est encore un trait caractéristique de mon mari, qu'on a toutes les peines du monde à lui faire prendre une décision, et dire clairement: "Faisons cela, allons ici". On se heurte toujours à des: "Je ne sais pas, nous verrons, que sais-je?" Et si on insiste, on l'agace, et c'est tout.

Je m'imaginai pourtant qu'un peintre serait enchanté d'être à la campagne, de voir un peu la nature, le grand soleil d'été, autrement que dans Paris... J'avais la naïveté de croire qu'il en profiterait pour travailler en plein air, faire du paysage, étudier ou simplement observer, en les admirant, les ciels infinis, aperçus autrement qu'entre deux rangées de murailles.

Enfin, hier, après une très chaude journée où j'avais eu la nostalgie de la campagne, je lui dis:

—J'espère que nous allons bientôt quitter cette fournaise. J'étouffe ici, car je n'ai jamais passé les étés à Paris.

—Que n'allez-vous tous les jours à Versailles? me demanda Landry.

—Venez avec moi, mon ami... ou si vous préférez, allons ailleurs... à la mer, à la montagne, où vous voudrez, mais partons... ou je tomberai malade...

Il a semblé réfléchir et, enfin, m'a déclaré que son intention était de visiter la Belgique et la Hollande, mais que ce voyage serait très fatigant... que d'ailleurs, il avait l'intention d'emmener Pierre Decamp. Enfin, il m'invitait à rester, c'était évident. Saas lui montrer aucun mécontentement, je consentis à son projet, et je lui dis seulement:

—Ecoutez, Landry, faites-moi plaisir, remettez ce voyage à la fin d'août, et dici là, allons ensemble quelque part.

Il a accepté, mais les discussions ont commencé sur le choix d'une villégiature. J'étais pour un endroit calme, retiré, où mon mari serait avec moi, m'apprécierait peut-être mieux et m'aimerait un peu enfin, car jusqu'à présent,

il faut bien me l'avouer, il m'a subie comme la rançon de sa fortune. C'est dur, c'est douloureux à constater, mais il faut avoir le courage de le reconnaître.

—La campagne! s'est-il écrié, mais j'y deviendrais enragé! Nouvelle discussion. Il adore la nature, prétend-il; il la comprend et la sent mieux que personne; mais le calme lui fait mal; la grande solitude l'accable, l'écrase, l'abrutit, que sais-je? Il lui faut la voir à travers la civilisation, les distractions mondaines... Donc, nous irons à Biarritz, qu'il ne connaît pas d'ailleurs, mais que je connais, moi, et que je déteste autant qu'Ostende ou Trouville.

—Je n'en admirerai pas moins l'Océan, m'a déclaré Landry. Quand l'humanité m'ennuiera, je tournerai le dos à la terre et je regarderai le large... Croyez-vous que tous ces gens empêcheront le soleil de se coucher glorieusement au-dessus des flots? Je ne vois que ce que je veux voir!

Rien à répondre à cela, n'est-ce pas?

Alors, ce matin, au déjeuner, mon mari m'interpelle:

—A propos, Odette, avant notre départ, il me faut des vêtements de plage... des choses chic... J'aurai besoin d'argent...

—Encore! m'écriai-je, mais, mon cher, si je vous donne toujours ainsi, il me faudra restreindre sur le reste, sérieusement.

Il a essayé de rire, m'appelant avare; mais j'ai dit que ce n'était pas une plaisanterie, qu'il fallait absolument aviser.

Je n'étais pas contente, cela se voyait et, je le reconnais, je fis même une allusion malveillante à l'emploi de cet argent que Landry avait dépensé.

Je crus qu'il allait bondir: il n'en fut rien et il me répondit très calme:

—Ecoutez, j'aime mieux vous le dire, si j'ai dépensé aussi vite, ce n'était pas pour moi... Cette pauvre Madame Massier, je ne puis la laisser dans la gêne. Elle a eu de terribles embarras. Deux termes en retard, une ancienne dette devenue criarde... vous comprenez.

—Que ne travaillent-elles, elle et sa fille? ripostai-je, au lieu de s'habiller en esthètes et de parler "artiste"!

Landry a tâché de me calmer; il m'a rappelé son amitié pour le défunt époux de Mme Massier, la complaisance de celle-ci et de sa fille.

Enfin, il me faut encore subir cela, mais c'est tout de même un peu fort que cette femme vive à nos dépens. L'autre jour, certainement, les cinq cents francs étaient déjà pour elles. Si cela doit se répéter souvent, ce sera une source de fâcherie. Je veux bien être bonne, mais ne trouves-tu pas qu'ici c'est plutôt une mauvaise action, puisque nous encourageons cette jeune fille à être oisive, inutile et coquette et que nous la pousserons peut-être ainsi vers l'inconduite?

Que ne vivent-elles autrement! Qu'elles sont donc peu fières, mon Dieu! d'accepter ainsi des autres!

Et Landry ne veut rien entendre là-dessus. Si j'insiste, il me trouve dure, me reproche de ne pas compatir à la misère... Non, vois-tu, je perds mon calme, je le sens, et mon système nerveux deviendra malade dans cette vie de

perpétuels énervements! Je t'écirai de Biarritz la prochaine fois.

XV

Ce qui me console d'être à Biarritz, ma bonne amie, c'est que cet excellent Pierre Decamp y est pour quinze jours; mais après son départ je m'ennuierai bien. Il a près de lui sa sœur avec ses enfants. Ce sont des gens simples, affectueux, dont le plus grand bonheur ici est de s'asseoir où personne ne va et de jouir du calme. Nous allons donc ensemble sur cette merveilleuse côte des Basques; nous nous éloignons de la foule, du papotage, si amusant pour mon mari, de toutes ces poupées, qu'on appelle des élégantes. Nous laissons Landry au tourbillon "qui lui est nécessaire comme l'eau aux poissons". Il est vrai qu'il y évolue merveilleusement. Il a retrouvé beaucoup de connaissances; les uns l'ont présenté aux autres et voici que bientôt, tout ce qui compte ici le connaîtra. Il en est enchanté et m'a annoncé, ce matin, qu'il avait déjà quatre commandes de portraits pour cet hiver. Son humeur est charmante, et, à condition que je ne lui parle que de banalité, tout va pour le mieux.

Nous causons beaucoup, Pierre, sa sœur et moi.

Ce bon Pierre! Quelle ironie, tout de même dans l'enchaînement des choses! Lui me comprend, ressent les mêmes impressions que moi, ne trouve jamais matière à discuter dans ce que je dis; près de lui, je me sens bonne, calme... Près de mon mari, je me demande parfois si je ne deviens pas méchante. Enfin, espérons, n'est-ce pas?

Pourtant, et j'en parlais encore ces jours-ci avec Pierre, je ne suis pas du tout disposée à me résigner placidement à tout supporter. C'est une idée bien arrêtée, fruit de réflexions sérieuses, faites dans le calme et le plus grand sang-froid. Je ferai tous mes efforts pour être conciliante, mais je ne veux pas que Landry soit acerbe, autoritaire ou emporté. Je ne commencerai jamais les hostilités; je n'ai, d'ailleurs, jamais lancé la première le mot qui blesse, ou pris l'air agressif. C'est lui, quand il me parle, qui s'aigrit tout de suite. Si j'émetts, très doucement, une opinion contraire à la sienne, si je le contredis, toujours avec modération, et sur le simple ton de la conversation, ce qui m'arrive avec tout le monde, il me réplique tout de suite qu'on ne peut jamais causer avec moi, que mes opinions sont arrêtées, et que j'ai une façon impérieuse de les soutenir. Alors, je l'avoue, je me fâche. Je le sais, c'est à cet instant qu'il faudrait me taire... Mais je ne le veux pas.

J'ai apporté à mon mari un bien-être qu'il souhaitait, je ne lui reproche jamais ma fortune; mais enfin, je puis bien prétendre à des égards en échange de ce que je lui ai donné. Je ne parle pas de mon affection, qui serait devenue, s'il l'eût voulu, un attachement très profond; quand j'y fais une allusion, il ne semble pas y accorder une importance autre que celle d'une satisfaction d'amour-propre. Les femmes l'ont beaucoup gâté; je ne sais ce qu'il a pu être dans ses affections, mais je crois que, très

personnel et pénétré de sa supériorité, il s'est surtout laissé aimer.

—Enfin, me disait Pierre tout attristé, vous n'imaginez pas, chère madame, quelle peine vous me faites! Je vous trouve digne d'être heureuse et je vois que vous ne l'êtes point. Et cela à cause de mon pauvre Landry que j'aime tant et qui ne sait pas se faire comprendre de vous. Mais moi, je vois très bien ce qui se passe; vous vous choquez tous deux perpétuellement; lui, n'a rien abdiqué de ses habitudes; il a trop longtemps agi à sa tête sans recevoir aucune observation. La vérité, c'est qu'il aurait dû se marier il y a quinze ans... Alors peut-être eût-il fait plus facilement des concessions...

—Et de tout cela, observai-je, il ressort que c'est ma faute et que je suis exigeante!

—Non... vous êtes mariée, vous avez certains droits; vous êtes intelligente, vous en avez deux fois plus qu'une autre femme... Enfin, Landry vous doit beaucoup... ce qui vous donne tous les droits. Il l'oublie trop... Pardonnez ma franchise... mais quand il m'a appris son mariage, je lui ai dit: "Mon cher, avec ton mauvais caractère et ton orgueil, tu fais une sottise. Tu es né pour le célibat ou pour l'union avec une femme sans un sou, et douée d'un cerveau rudimentaire. Une bonne femme qui t'admire, voilà tout... Tu épouses une femme distinguée, une femme d'esprit qui t'apporte des rentes: tu en souffriras, et elle aussi."

—Quoi! dis-je, tout triste, c'est ainsi que vous aviez pronostiqué? Vous nous avez porté malheur, car vous avez été prophète.

—C'était évident! Moi, je connais Landry depuis cet âge où l'on se croit des hommes et où l'on n'est encore que de grands enfants. Je lui passe tout, parce que je suis sûr de son cœur, ce qui est pour moi la seule valeur d'un être. Mais si aujourd'hui je lui faisais de la morale, il m'écouterait peut-être une ou deux fois; au delà, il m'enverrait promener, tout bonnement.

—Vous reconnaissez qu'il a mauvais caractère et qu'il est orgueilleux, repris-je. Il l'avoue lui-même, et ces jours-ci il me disait que pour vivre avec lui il fallait être doué de toute sorte de vertus, entre autres d'une grande patience. Il dit cela, mais il ne veut faire aucun effort; il connaît ses torts, mais il ne cherche ni à les éviter ni à les réparer. Bref, il se trouve tous les droits. Et ma conclusion, c'est qu'il n'est pas fait pour vivre en société, à moins que, comme vous disiez, il ne soit entouré de gens faibles et patients qui le laissent libre et ne soufflent jamais mot.

Tu le vois, ma chère, ce brave Pierre Decamp tout en aimant beaucoup Landry, n'a pas trop bonne opinion de notre ménage. Il comprend que je suis, moi aussi, une personnalité, mais une personnalité opposée à la sienne, et il est dit, en physique, que deux forces agissant en sens contraire se détruisent. Moi, pourtant, je ne cherche pas la guerre; je serais même capable, malgré cette personnalité soi-disant exigeante, de grandes concessions, si je voyais que mon mari en fait une de temps en temps. Il ne se doute pas de la reconnaissance que je lui en aurais et de la valeur que cela prendrait pour

moi. Les choses rares ont un grand prix : une larme d'un homme qui ne pleure jamais, le sourire d'une personne grave, un mot aimable d'un grincheux, une concession d'un autoritaire. Le diamant tire sa valeur de sa rareté.

Oh ! si Landry voulait ! il ne sait pas, le malheureux, tout ce qu'il perd volontairement ! Quelle compagne aimante, aimable, j'aurais été ! Et dire qu'il y a des femmes, j'en connais, et qui ne me valent pas, devant lesquelles leurs maris sont en adoration et en admiration ! Landry a des amis, peintres aussi, mariés à des femmes qui n'ont rien de rare, moralement ni physiquement. Eh bien ! ces bons époux, quand ils parlent d'elles, c'est avec émotion, d'un ton pénétré, même enthousiasmé. L'un prétend que sa femme lui est nécessaire pour lui donner l'inspiration. Un autre s'attendrit devant les mérites de sa compagne ; sans elle, il n'aurait pas un sou, ni cet intérieur où rien ne manque. Un troisième appelle sa femme sa consolation et son repos... Un autre répète constamment que sa femme est la joie de ses yeux et le soleil de son cœur...

Cela m'a été dit souvent par un artiste dont la femme n'est pas jolie du tout... Ont-elles de la chance, celles-ci, avoue-le ! Moi, je suis méconnue, ma pauvre Hélène ; pis encore : inconnue ! Mon mari ne me connaît pas et ne cherchera jamais à me connaître. Oh ! que je suis déçue !

J'ai pourtant abdiqué déjà bien des prétentions : j'avais cru qu'il me parlerait de ses travaux ; j'imaginai candidelement que nous chercherions ensemble des idées, des sujets ; qu'il aurait parfois recours à moi pour orner son atelier, disposer un fond, une tapisserie, voire même habiller un modèle. Jamais ! jamais ! Je n'ai encore jamais mis les pieds dans son atelier quand il a un modèle, et les trois quarts du temps, il me parle d'un tableau quand il est près d'être terminé. Il prétend que cela le gêne, que les observations sur une œuvre en train dérangent l'inspiration et troublent l'interprétation de l'artiste, qui ne sait plus ce qu'il doit entendre.

Hier, comme il manifestait le désir de travailler ici, en plein air, et qu'il semblait désolé de n'avoir pas de modèle, je m'offris timidement. Après quelques hésitations, il m'avoua :

— Certainement, je me servais bien de vous, mais... vous êtes un peu petite : il vous manque dix centimètres.

— Les dix centimètres de Sophie Massier, murmurai-je ; mais en souriant, je m'empresse de te le dire.

Mon mari se contenta de hausser une épaule ; et, l'après-midi, il m'annonça qu'il renonçait à rien faire ici d'autre que quelques études de l'Océan, qui lui serviront plus tard de documents.

Tu me demandes, ma chère, si mon mari aime les enfants, et s'il serait heureux d'en avoir. Je lui ai transmis ta question, et, ne te fâche pas, je t'en prie, de sa réponse, que je t'envoie textuellement :

— Votre amie est bien provinciale pour s'occuper de ces choses. Vous lui répondrez que je ne connais d'enfants que ceux des autres et que

ceux-ci ne m'intéressent guère plus que les poissons rouges d'un bocal, avec cette différence, toute à l'avantage du cyprin, que celui-ci est muet et que l'enfant est horriblement criard.

— Pourtant, si nous en avions ?

— Eh bien ! je verrais ! J'ignore ce que j'éprouverais alors... La fonction faisant l'organe, il est assez probable que je me sentirais une vocation paternelle le jour où j'aurais à en faire usage.

— Mais, le désirez-vous ?

— Cela non, ma chère. Je vois les choses de bien plus haut, moi. Si heureux qu'on soit, rien ne vaut le non-être... N'avoir pas vécu vaut mieux que tous les bonheurs... Laissons dans le néant ces êtres qui souffriraient...

Et moi, ma bonne amie, je n'en désire pas davantage. Ils auraient peut-être le caractère de leur père et ce serait une nouvelle source de tourments.

XVI

Il ressort de ce que tu m'écris, ma chère, que je manque de philosophie, de résignation, et que je prends les événements du mauvais côté. Eh bien ! je voudrais t'y voir ! Toi qui règnes dans ta maison en reine et maîtresse, femme d'un homme plein d'égards, qui t'adore et t'admire, mère de trois petits que tu faiconnes comme tu l'entends ! Je ne sais, mais j'imagine que tu perdrais patience. Moi, sache-le, c'est surtout par principe que j'agis comme tu me reproches de le faire. Je serais peut-être capable de toutes les concessions, mais il faudrait que les choses se fussent passées autrement. Dans l'état actuel, je ne veux pas céder, systématiquement. J'ai pris un mari et non un maître. Et puis, j'ai été élevée dans un milieu d'affection, de tendresse. Je n'ai vu autour de moi que la concorde et les égards. Si je cède à mon mari sur un point, il me faudra bientôt céder sur tous. Mais alors, je n'existerai plus. Et je suis quelqu'un, tu le sais bien. Jeune fille, enfant, j'existais déjà. Je n'avais pas un de ces esprits inconstants, prêt à être modelé comme une cire docile par la première main qui s'emparerait de lui. J'ai eu tout de suite une personnalité, un moi, qui s'est modifié par la réflexion et l'expérience, mais dont le fond est resté ce qu'il était. J'entends souvent dire d'une jeune fille dont le caractère est difficile : Cela se fera quand elle sera mariée. C'est-à-dire que son mari la façonnera à son goût, en d'autres termes à son image et à sa ressemblance.

Il lui donnera ses habitudes, ses idées, jusqu'à ses attitudes et ses intonations. Moi, je n'attendais pas le mariage pour me faire une opinion sur les choses. J'ai été élevée avec amour par des parents éclairés, bons, instruits, qui m'ont donné des idées plutôt larges, un cœur compatissant et indulgent. Je ne me crois point parfaite ; mais je sais pourtant que si le monde était composé de gens comme moi, les choses n'en iraient que mieux. Avec tout cela, je suis très capable, je le répète, de beaucoup de concessions ; je saurais bien faire la part d'un caractère difficile, mal équilibré par l'éducation. Encore y a-t-il des points sur lesquels je ne

puis passer. Mon mari a eu d'abord des égards. C'est un homme qui "sait son monde", quand il veut. Et quand il ne veut plus, il ne se gêne pas. Le dominateur, l'autoritaire qui dort en lui, mais qui a le sommeil léger, se réveille facilement, et il est bien insupportable.

Fermer les yeux, se boucher les oreilles?... Oui, sans doute... Mais alors, quelle sera ma vie?

Il m'en saura peut-être gré, je ne dis pas... Et puis, en vieillissant, l'habitude sera prise ; mes concessions passeront inaperçues, et je n'aurai plus qu'à me taire, toujours, toujours...

Et j'aurai donné toute ma fortune et plus tard celle de mes parents pour arriver à ce résultat?

Non... mille fois non... J'aime mieux m'en aller, avant que trop de temps passe sur cette union manquée.

Je te quitte, car je suis en proie à une grande excitation, et je ne pourrais que t'affliger beaucoup.

XVII

Je t'écris dès aujourd'hui, ma chérie, pour te consoler de ma lettre d'hier. Peut-être la lis-tu en ce moment, et je vois d'ici tes grands yeux noirs s'attrister, se gonfler de larmes. J'en suis désolée ; mais, hélas ! que veux-tu ? La vie est dure, parfois ; elle est inclemente à certains étres... Le mariage est une loterie, où bien des numéros sont mauvais, et—il faut savoir regarder en face sa destinée—j'ai pris un de ceux-ci... Eh bien ! oui, ma chère, c'est comme cela ! Prends-en ton parti, comme je vais essayer d'en prendre le mien ! C'est toujours dur de voir s'écrouler son rêve, et le mien était si beau ! Ce n'était pas ce naïf et fragile échafaudage que bâtissent les cervelles de jeunes filles dans l'ignorance et l'exaltation de leur vingtième année. D'abord, je n'ai jamais été romanesque, tu le sais bien. J'ai eu, de tout temps, et en faisant la part de l'inexpérience, une notion raisonnable et presque juste des choses. Je n'ai point rêver de héros éperdus d'amour, de blancs cavaliers m'emportant sur un coursier non moins blanc. Je n'ai jamais dévolu par avance des qualités déterminées à mon futur époux. Je ne m'étais point fait un idéal, sachant très bien que l'idéal est intangible, que, le jour où l'on croit le saisir, il s'évanouit, et qu'il ne faut jamais lui donner ni pieds, ni mains, puisqu'il ne se soutient que par le rêve... Je me savais destinée à épouser, un bourgeois quelconque, ayant, comme moi, toutes les petites et toutes les faiblesses de l'humanité. Seulement, je me sens très loin des idées ou des sentiments vulgaires. Je me suis éloignée presque instinctivement des hommes ordinaires, quoique fort distingués, que je rencontrais. Quand j'ai vu Landry Vernier, je ne crus pas avoir découvert un être d'exception, mais je fus persuadée qu'il avait ce "je ne sais quoi" que je cherchais.

Eh bien ! ma chère, je me suis trompée ! Quoi qu'il advienne désormais, mon erreur subsistera.

Peut-être est-ce ma faute et n'ai-je point su

regarder mon mari avec des verres convenables... Les miens doivent certainement grossir ses défauts et rapetisser ses qualités... C'est comme cela... parce que c'est comme cela...

Ne te désole pas, ne me plains même pas ; mais aime-moi toujours, et comprends-moi, car ce serait bien dur d'être mal jugée par toi.

XVIII

Je le sens, ma bonne amie, les choses prennent une mauvaise tournure. J'étais pourtant décidée à m'armer de patience, à essayer bien sincèrement de m'entendre avec mon mari. C'était surtout pour ne pas affliger mes chers parents, qui ne savent rien de tout cela, qui me croient heureuse et qui doivent commencer à être rassurés sur mon bonheur. C'était pour toi aussi, ma chérie, qui m'aimes assez pour te faire sérieusement de la peine à cause de moi. Mais je crois qu'il n'y aura pas moyen de s'arranger pour la paix, même la paix armée.

Landry, comme je l'ai toujours pressenti, ne se gêne plus du tout.

Hier, tandis que je revenais de la côte avec Pierre, sa sœur et les enfants, j'aperçus de loin mon mari, accompagné de deux femmes très élégantes et d'un monsieur...

—Connaissez-vous ces gens ? demandai-je à Pierre, qui connaît à peu près les mêmes personnes que Landry.

C'est la comtesse X..., me répondit-il, une Américaine qui est venue en France pour goûter de la noblesse, et qui ne fait qu'effaroucher le digne faubourg par ses excentricités.

Il me montrait l'une des femmes, dont la toilette me sembla, à cette distance, assez tapageuse de forme et de couleur.

—Vous la fréquentez, vous et Landry ?

—Oh non !...

Et la figure de ce bon Pierre, qui est toujours si franche qu'il ne peut pas mentir, se rembrunit subitement.

—Je vous en prie, Monsieur Pierre, m'écriai-je, dites-moi ce que vous savez, ou je vais croire toutes sortes de choses...

—Ne vous tourmentez donc pas ainsi, me conseilla-t-il avec bonté ; il n'y a rien là de grave. Cette dame est à Paris depuis environ trois ans ; elle nous a été présentée chez un artiste, et nous l'avons ensuite rencontrée dans le monde. Elle nous a invités à quelques soirées ; elle a toujours fait beaucoup d'accueil à Landry... moi, vous savez, ne tenant pas à cela, je me fais facilement oublier.

—Elle est très familière avec lui, je vois cela à sa façon de lui parler... Tournons ce sentier, je vous en conjure, avant qu'ils ne nous aient vus, car il me serait très désagréable d'être présentée à cette femme. Est-elle ici depuis longtemps ?

—Depuis huit jours...

—Ah ! je m'explique alors les absences de plus en plus fréquentes de Landry.

—Mon Dieu ! Qu'allez-vous donc vous imaginer ?

—Rien, cher ami, si ce n'est que mon mari préfère la société d'autres femmes à la mienne, et qu'il tient si peu à ce qu'on me connaisse

dans le monde où il s'amuse, qu'il ne m'a point parlé de cette fréquentation. Ainsi, on le traite, chez ces gens-là, comme s'il était encore garçon? On n'invite pas sa femme? Je comprends: c'est bien moins gênant!

Je devais avoir l'air furieux, car Pierre, avec inquiétude, m'arrêta:

—Voyons, voyons, calmez-vous. Vous exagérez beaucoup. La vérité, c'est que l'on s'amuse en effet passablement chez la comtesse. On y trouve plus d'Américaines que de marquises, et la noblesse française n'y fréquente guère. Bref, une femme comme vous ne va pas là, et votre mari ne vous y mènerait pas.

—Parfait! Il y va seul! Il a l'air de me respecter énormément et il s'amuse loin de moi. Délicieuse, cette morale! Voyons, vous mon ami, à sa place, n'auriez-vous pas cessé tout simplement certaines relations?

—Oh moi! je suis plus sauvage que Landry: je ne tiens pas au monde comme lui, et je n'ai pas, autant que lui, besoin de me distraire!

—Vous êtes surtout très bon, monsieur Pierre, repris-je, et un ami modèle, qui ne veut pas faillir, même légèrement, à l'amitié. Mais vous savez que je suis votre amie, moi aussi. Je vous devine, allez, et je sais très bien que tout en aimant beaucoup Landry, vous ne l'approuvez pas toujours... J'avais même espéré que vous m'auriez aidée, que vous auriez sur lui une bonne influence, et que je vous aurais dû un mari comme je le désirais...

—Cela, chère Madame, est impossible, me répondit Pierre. Toute tentative de ma part serait infructueuse et deviendrait la pierre d'écueil de notre amitié, à Landry et à moi...

Il me dit ces mots avec fermeté, l'air décidé, le regard droit devant lui, sans l'ombre d'une hésitation.

—Allons, soupirai-je, je vois que l'amitié vraie entre deux hommes est quelque chose d'absolument sacré... Ce sear ma pierre d'écueil, à moi, et c'est moi qui m'y briserai...

Puis, brusquement, je repris:

—Et le comte, que dit-il, là-dedans?

—Quel comte?

—Celui de la comtesse... de l'Américaine!

J'eus presque envie de rire, ma chère, en regardant le visage déconfit du pauvre Pierre. Il n'avait pas prévu cette question et n'avait pas pu lui préparer une réponse. J'insistai:

—Enfin, elle a un mari qui n'est pas Américain, lui, et qui doit avoir d'autres idées...

—La comtesse est veuve, proféra Pierre d'un ton lamentable, très malheureux d'être pris entre deux sentiments contraires, l'amour de la paix et l'horreur... du mensonge.

Nous rentrions à l'hôtel, et au moment de nous séparer, Pierre me dit:

—Je pars demain, chère Madame, et je vois avec tristesse que le temps n'est pas au beau. Est-ce abuser du droit d'amitié que de vous supplier de vous calmer, de ne rien exagérer, de ne pas aventurer votre bonheur dans une lutte inégale?...

—Mon bonheur! m'écriai-je avec amertume, il est toujours à venir, et il ne peut plus arriver!

—Vous êtes encore à l'âge où on l'édifie,

croyez-moi... Je reconnais que vous avez raison dans le fond; mais permettez-moi de vous conseiller: veillez à la forme!

—Oui, je sais: céder, patienter, tolérer tout: n'avoir ni yeux ni oreilles; ne répondre que pour dire comme lui; je serai, à ce prix, la plus charmante des femmes!

Pierre me quitta l'air navré, en murmurant:

—Tout cela me fait bien de la peine.

Peu d'instants après, mon mari, plein d'entrain, vint me prévenir que je dinerais sans lui. Il me donna de vagues explications: des connaissances retrouvées à Biarritz, des gens très bien, mais d'un monde un peu libre, et où je ne me plairais pas... Il avait accepté pour lui seul parce qu'il y aurait là des portraits, l'hiver prochain.

—Dites plutôt, interrompis-je, qu'on ne m'a pas invitée.

—On ne vous a pas invitée, c'est vrai, reprit Landry, mais c'est qu'on n'ose pas, sachant à quel monde sérieux et très impeccable vous appartenez. On redoute un peu, ma chère, votre cuirasse de vertu...

J'étais déjà mécontente; cette apostrophe de mauvais goût me bouleversa tout à fait.

—Préféreriez-vous, m'écriai-je, que j'eusse la cuirasse dorée dans laquelle se cambrerait tantôt votre Américaine?

Les sourcils de Landry se relevèrent dans ce mouvement qui lui est particulier et qui lui donne une expression insolente et provocante que je déteste.

Et, se redressant beaucoup, il me demanda, sur un ton hautain:

—Me feriez-vous, chère amie, l'honneur d'être jalouse?

Oh! ma chère Hélène, que n'étais-tu là pour me calmer! Je sentais bouillonner en moi une colère violente; mon cœur frappait à grands coups; mes tempes se serraient; une sorte de fluide électrique me parcourait toute.

On a aimé un homme et c'est vrai qu'on le lui a prouvé en lui faisant suggérer l'idée de demander votre main: ce jour-là, il est possible qu'on ait un peu mis à bas la fierté pour arriver à être la femme de celui qu'on a choisi entre cent autres; mais quand il faut s'entendre dire une phrase comme celle-ci, on sent toute cette fierté revenir et on voudrait châtier le méchant, humilier le vaniteux et lui faire oublier à jamais qu'on a pu tenir à lui.

Comme il arrive souvent quand on est très impressionné, je ne trouvais rien à répondre, et Landry ayant attendu vainement, dans un port de tête avantageux, me dit simplement:

—Je vais m'habiller.

Rentrée en possession de mon calme, je lui répondis très posément:

—Allez... mais sachez que je ne suis pas, que je ne serai jamais jalouse. La jalousie me semble un aveu d'infériorité, une crainte, qui est presque une certitude, qu'on ne vaut pas ceux ou celles qu'on redoute. Or, vous m'avez déjà dit que je m'attribuais le monopole de la bonté! Sachez que j'y ajoute toutes les autres vertus; aucune femme ne peut me dépasser en cela, comprenez-le bien...

Landry se dirigea vers la porte sans rien répondre. Je le rappelai :

— Demain, lui dis-je, Pierre et sa sœur s'en vont. Je vous serai très obligée de ne plus désormais me laisser seule.

Il parut ennuyé, mais fit un signe d'acquiescement.

— Comprenez bien, repris-je, qu'il y a une chose dont je me soucie surtout : c'est l'opinion publique. Je ne suis pas jalouse, mais je ne veux pas être de ces femmes qu'on plaint tout bas d'avoir épousé leur mari.

— Personne ne vous plaindra jamais de m'avoir épousé ! s'exclama Landry non sans fatuité.

— Quelle insupportable vanité ! m'écriai-je.

— Je vous ressemble, ma chère : aucune femme, dites-vous, ne vous dépasse... Eh bien ! moi, je suis aussi très supérieur, et bien que mal jugé par vous, je le suis très favorablement par les autres. Vous faites des jalouses, chère amie !

— Oh ! que vos paroles m'agacent ! interrompis-je. Oui, je sais, je dois être très flattée que vous ayez consenti à me donner votre nom... Que n'avez-vous plutôt épousé cette Américaine ?...

— Elle n'eût peut-être pas mieux demandé, mais quoique pauvre, ma chère, je me permettais d'être difficile... C'est même cela qui m'avait décidé au célibat, et il n'a fallu rien moins que votre aimable inclination...

Il avait l'air persifleur, en parlant ainsi, et ces allusions maladroites à ce malheureux sentiment qui m'entraîna vers lui me blessaient mortellement.

Je voulus avoir le dernier mot, clore l'entretien sur une parole décisive et je repris :

— Allez dîner, mon cher, dans le monde où l'on s'amuse, mais sachez que si vous voulez continuer à y aller, ce sera la guerre entre nous.

Alors, il a perdu son calme à son tour :

— Quel ennui ! grand Dieu ! d'avoir aliéné sa liberté ! s'est-il écrié. Où sont les beaux jours de gêne et de bourse plate où j'allais dans le monde avec deux francs dans ma poche, mais où pas un œil malveillant ne me regardait, et où pas une bouche n'avait le droit de me faire un reproche ? Oh ! noble misère ! Heureuse pauvreté ! Liberté précieuse qu'on vend trop bon marché en les troquant contre une fortune !

Je me suis levée d'une pièce :

— Vous pouvez toujours rentrer en possession de ces trésors, lui dis-je froidement. Je vous les rendrai quand vous voudrez... Mais je reprendrai les miens de mon côté, car je ne suis pas pour les demi-arrangements...

Landry était grave ; c'est moi qui sortis la première en lui répétant :

— Quand vous voudrez, songez-y.

— J'y songe... répondit-il...

Et tu vois où nous en sommes. Une réconciliation ? Il me faudrait faire des excuses, exprimer des regrets que je n'ai pas : donc, mentir. Et cet orage dissipé, un autre se formerait, et il faudrait toujours en arriver à une catastrophe... à moins que je ne prenne le parti de

céder. Mais je ne le veux pas... Je t'ai déjà donné mes motifs. Alors ? diras-tu...

Eh bien ! nous allons voir... tout cela va se décider, car il n'est pas possible que notre vie, désormais, se passe de cette façon.

XIX

Il est trois heures du matin, ma chère Hélène, et je ne dors pas ; je t'écris bien vite une seconde lettre, parce qu'en t'écrivant, je comprends mieux ma situation, je m'apaise et je me console.

J'avais donc dîné avec Pierre, sa sœur et les enfants, et je ne leur avais rien dit de la scène que j'avais eue avec mon mari. Ils partent dans quelques heures ; je ne veux en rien les troubler ni les déranger.

Je ne me couchai pas, voulant entendre à quelle heure Landry rentrerait. Ce fut très long, si long que, en dépit de mes préoccupations poignantes, le sommeil parfois me terrassait.

À deux heures du matin, j'entendis mon mari pénétrer dans sa chambre, contiguë à la mienne, et dont la porte de communication reste toujours ouverte. Il entra en fredonnant et s'avança rapidement jusque près de moi. Il avait les yeux brillants, le teint animé, les cheveux rejetés en arrière, découvrant son front qui me parut immense. L'ensemble de sa physionomie avait quelque chose de surexcité, comme si une fièvre intérieure le brûlait. Il me parla de près, et son haleine était celle d'un homme qui revient d'un fin dîner. Cela me déplut beaucoup, et je m'imaginai tout de suite, en le voyant d'une galeté si factice, qu'il devait être un petit peu gris. Cette pensée me fit horreur ; je me dis qu'il avait dû s'amuser beaucoup au milieu de ces étrangères libres et excentriques, et qu'il avait dû donner cours à toute sa fantaisie.

Pourtant je ne fis aucune observation et je me contentai de lui dire :

— Il est très tard ; bonsoir, je tombe de sommeil.

Il tourna un peu dans ma chambre, gagna la sienne, ôta son habit, revint vers moi et me dit brusquement, en semblant rire :

— Puisque nous avons commencé tantôt à nous dire des choses désagréables, achevons, avant d'aller nous coucher. J'ai une communication déplaisante à vous faire, chère amie.

— Dites.

— Voici. C'est toujours la même chose : j'ai besoin d'argent. Il me faudrait mille francs.

— Oh ! c'est trop fort ! m'écriai-je. Vous dépenserez bientôt à vous seul plus que notre maison entière.

— Pourtant, je ne fais rien de rare. J'ai été ces temps-ci en compagnie de gens très riches ; il m'a fallu tenir mon rang... mais cela me vaudra des portraits ; cet hiver je regagnerai tout cela...

— Inutile de faire de la peinture, interrompis-je, si vous rentrez simplement dans vos déboursés... Enfin, mon cher, je ne puis consentir à aucune avance de fonds ; mon budget est déjà grevé, grâce à vous, et il est temps d'enrayer...

—Ne pourriez-vous pas demander à votre père?

—N'y comptez pas. Mon père m'a donné une dot assez considérable pour que je le laisse en paix...

—C'est bien! J'emprunterai à des amis.

—Quoi! vous oseriez vous discréditer à ce point! On vous sait riche; pour quoi passeriez-vous?

—C'est vous, ma chère, qui passerez pour avare; après tout, je pourrais administrer moi-même nos finances, et prendre ce que je voudrais sans que vous en sachiez rien.

—Ah! ce serait bientôt joli! Nous ne tarderions pas à être ruinés!

—Oui ou non, voulez-vous me donner mille francs?

—Non!

—Eh bien! vous l'aurez voulu: donnez-moi vos clefs et désormais c'est moi qui les garderai!

Je ne bougeai pas.

—Vos clefs! répéta mon mari.

Toute cette scène se passait à mi-voix, car Pierre et sa sœur occupent des chambres contiguës aux nôtres.

Je me tenais fermement:

—Vous ne les aurez pas!

—Ne me forcez pas à me racher tout à fait, reprit Landry; vos clefs, et que ça finisse!

Je restai inerte.

Alors, ma chère, il s'avança vers moi et ce fut ridicule; mais il essaya de prendre dans ma poche les petites clefs qui ferment nos valises, et qui ne me quittent pas. Je me débattis; il me bouscula, me tordit les poignets, me jeta dans un fauteuil, me fouilla, me prit mes clefs, en même temps qu'une grosse injure s'échappait de ses lèvres...

Il s'empara du sac, où il sait que j'avais mis l'argent, et s'enferma dans sa chambre.

Je t'écris cela encore brisée de cette scène; tu comprends que c'est fini, n'est-ce pas?... Inutile de me sermonner, c'est irréparable et définitif. J'écris un mot à mes parents leur annonçant mon arrivée.

Voici ce que j'ai décidé et que je mets tout de suite à exécution. Je vais emballer mes objets personnels; quand le jour sera venu, je fais porter le tout à la gare et je prends le premier train... Mon mari se lèvera certainement très tard; il a le sommeil dur; il n'entendra rien et à son réveil il trouvera dans ma chambre ces quelques mois:

"Je vous rends votre chère liberté; je retourne chez mes parents... Inutile de chercher des accommodements; je ne reviendrai jamais sur cette résolution".

Je lui laisse l'argent qu'il a pris: trois mille francs environ. Mes valeurs étant à Paris, en lieu sûr, je n'avais emporté qu'une petite somme, déjà fort ébréchée. Heureusement que, sur moi, j'avais une centaine de francs qui me permettront de prendre mon billet.

Je t'écrai prochainement. Rassure-toi; j'ai des forces.

XX

J'ai reçu ta lettre, à Versailles, ma chère Hé-

lène. Oui, je le savais que tu serais au désespoir. Il m'en coûte beaucoup de te faire tant de peine. Mais c'est la fatalité des choses qui l'a voulu. Dieu m'est témoin, je puis te l'affirmer, que j'ai tout fait pour éviter d'abord et reculer ensuite cette catastrophe.

Ce qui me console, c'est que mes bons parents ont pris la chose mieux que je ne l'aurais cru. Ils n'avaient jamais été bien fanatiques de mon mari. D'abord, ce ne fut pas le parti qu'ils avaient rêvé; puis ce n'était pas un gendre idéal... Correct, mais un peu sur la défensive, s'imaginant à l'avance que mes parents voudraient se mêler de ses affaires, mon mari ne s'était pas lié, et restait avec eux sur le pied de relations polies, rien de plus. Donc, de leur côté, je n'ai rien à déplorer; le peu d'ennui qu'ils éprouvent est largement compensé par le bonheur de me retrouver; ils avaient, disaient-ils, d'autres craintes sur l'avenir; les voilà tranquillisés.

Ce qui achève de les exaspérer contre mon mari, c'est la somme énorme que nous avons dépensée, ou plutôt qu'il m'a fait dépenser depuis notre mariage.

C'est inouï; notre année de rente allait être croquée en quelques mois; nous aurions eu certainement de grandes complications financières.

Tu me dis, avec ta bonne sagesse toute simple de femme heureuse: "Il n'y a rien de grave dans vos malentendus; ton mari a un mauvais caractère, c'est certain, et des habitudes d'indépendance bien désagréables. Mais rien de cela ne t'offense gravement; il ne t'a fait aucune injure sérieuse. Quand vous serez calmés tous les deux, vous reprendrez la vie commune, et avec un peu de concessions de part et d'autre, cela pourra marcher".

Tu te trompes du tout au tout, ma chère amie. Depuis quelque temps déjà je songeais à cette rupture, mais je m'efforçais de l'éloigner de mon esprit, et je n'y faisais jamais allusion dans les querelles que mon mari me cherchait. Ces choses extrêmes, vois-tu, il ne faut pas les traiter à la légère; en menacer constamment et dans un accès de colère, les regretter et revenir sur sa décision.

Je me révolte facilement devant l'injustice et la méchanceté, mais je ne suis pas coléreuse.

Ayant réfléchi longuement et sérieusement, je savais depuis quelque temps que cette séparation se ferait à moins que, contre toute vraisemblance, mon mari ne vint à changer.

J'ai toujours plaint ces femmes qui supportent tout de leur époux sans rien dire; on met cela sur le compte de la douceur, de la bonté, de l'affection, quand, le plus souvent, ce sont des motifs beaucoup moins nobles qui les font se taire, tels que la peur d'être quittées, laissées sans argent, sans ressources. Ou alors ce sont de pauvres être de mollesse et d'indifférence à qui tout est égal, pourvu que leur existence soit assurée... Mais je méprise encore plus celles qui, étant parties dans un jour d'indignation et de révolte, se laissent reprendre par leur mari, réintègrent le toit où elles savent que la même vie va recommencer, et où

elles ne peuvent plus avoir ni dignité, ni autorité. Quand il y a des enfants, oui, peut-être est-ce un devoir d'y essayer...

Tu me poses une question qui te tourmente beaucoup, je le devine: "N'aimes-tu plus ton mari? me demandes-tu, car, si tu l'aimais encore, tu souffrirais bientôt de ta résolution."

Eh bien, ma chérie, je te réponds franchement. Non, je ne l'aime plus! Je l'ai épousé, sinon par amour, du moins, et ce qui vaut peut-être mieux, par inclination et sympathie réelle qui ne demandait qu'à devenir une très forte affection; mais il a tué en moi, jour par jour, ces sentiments. Il s'est montré le contraire de ce que je le croyais; je ne l'imaginais ni ne le demandais parfait; mais la fatalité a voulu qu'il eût précisément les seuls défauts que ma nature très impressionnable ne peut supporter... S'il se fût révélé autre, je l'aurais peut-être aimé pour de bon, et alors je lui aurais sans doute montré plus d'indulgence. Mais il s'est fait un plaisir de me heurter, de blesser en moi les sentiments intimes et délicats, de ne jamais sembler comprendre mes paroles; de dire tout ce qu'il ne fallait pas, et de ne jamais dire ce qu'il eût fallu.

Goutte à goutte, comme du légendaire vase brisé, la liqueur s'est échappée et la petite fleur bleue que j'y avais placée avec soin, après l'avoir tendrement cueillie au doux pays d'idéal, a reploqué ses pétales et laissé choir ses feuilles sur sa tige altérée; elle s'est flétrie, fanée, desséchée... Elle n'a plus ni forme ni couleur, elle tombe en poussière: elle n'est plus!

Je laisse à mon mari ses qualités; je ne descendrai pas à cette bassesse d'en faire un monstre. Je suis persuadée qu'il continuera à être un ami excellent pour Pierre Decamp, parce que Pierre ne lui fait aucune observation. Très capable de se dévouer pour ceux qu'il aime, aimable dans le monde, apprécié dans les salons; charmant tant que l'on admire et qu'on ne se met pas en travers de ses paroles ou de ses actes...

Ne t'effarouche pas: je n'ai nulle envie de demander le divorce, parce que je n'ai pas l'intention de me remarier. Mon mari le réclamera s'il lui plaît, dans les délais voulus. Une expérience malheureuse me suffit et ne me donne même pas le désir de chercher mieux. Celle-ci a bien définitivement arrêté mon opinion sur le

mariage. Pour y être heureux, il faudrait s'aimer beaucoup de part et d'autre, afin de pouvoir se pardonner, et supporter ses défauts réciproquement. J'offre ces réflexions aux jeunes filles à marier. Mais comme l'affection profonde est encore rare, on peut tout de même faire bon ménage dans certaines conditions:

Quand la femme est d'intelligence médiocre, d'humeur paisible et de volonté molle: c'est ce qu'il eût fallu à M. Vernier;

Quand la femme et le mari s'arrangent, chacun de son côté, une vie à part: c'est ce que je n'ai pas voulu;

Ou quand les deux époux sont doués de grandes qualités, voire même de quelques vertus rares: c'est peut-être ce qui nous manque à tous les deux.

Tu vois que je suis calme, puisque je philosophe...

Quelques jours après ma fuite, j'ai reçu de mon mari les mots suivants:

"Vous avez raison; nous avons fait erreur tous les deux; avouons sans amour-propre que nous nous sommes trompés et recevez toutes mes excuses".

Le pauvre garçon, qui a goûté au luxe qu'il aime tant, va se retrouver comme par le passé. Ma foi! tant pis pour lui! La fortune valait bien quelques ménagements, si la femme ne les méritait pas! Son orgueil masculin lui a soufflé de ne pas faire et qu'on devait être encore très fier de s'appeler Mme Vernier. Il me l'a dit: j'ai fait des jalouses!

Eh bien! la place est libre: Que celles qui m'envient la prennent!

"Que dure la lune de miel?" te demandais-je après quelques jours de mariage...

La mienne a été courte, courte, et encore fut-elle d'un miel peu sucré et souvent passablement aigri.

Je me suis trompée; mais il n'y a d'irréparable que les erreurs qui subsistent.

Et maintenant, ma bonne Hélène, je te demande quelques jours de congé, car j'ai mille choses à faire. Aussitôt que je pourrai, j'irai passer près de toi quelque temps et j'achèverai de te gagner à ma cause. Je te sens encore un peu hostile à ma résolution, mais quand tu m'auras entendue, tu diras et surtout tu penseras comme ta vieille amie.



Plus ça change, plus . . .



Madame Chose. — Il est pas pour mener, c'te année, le même commerce que l'année dernière. Puisqu'il a déjà cassé ses bonnes résolutions, je vas casser quelque chose moi aussi.



Annette et Lubin

Comédie avec Ariettes

Par FAVART



CETTE comédie est publiée en réponse à la demande que nous avons fait connaître dans notre dernier CALEPIN. Elle fut représentée pour la première fois, par les comédiens du roi de France, le 15 février 1762. "ANNETTE ET LUBIN, a dit un critique, est un petit chef-d'oeuvre d'esprit et de grâce. Le dix-huitième siècle n'a rien produit de plus exquis, et les vers de Favart se peuvent comparer à ceux de La Fontaine, pour leur agrément et leur aimable naïveté."

PERSONNAGES {
LE SEIGNEUR
LE BAILLI
LUBIN
ANNETTE
UN DOMESTIQUE

Et ne s'entr'ouvre
Que pour Lubin.

LE SEIGNEUR

Quel est donc ce Lubin, pour être si chri?

LE BAILLI

C'est un drôle vraiment bien taillé, bien nourri.
On ne les voit jamais dans le village;
C'est tous les jours fête pour eux
Ils vivent pour eux seuls.

LE SEIGNEUR

Ils en sont plus heureux:
Le grand monde est l'écueil du sage.

LE BAILLI

Excusez-vous Lubin?

LE SEIGNEUR

Non; ce serait dommage
Qu'Annette fût le prix d'un amour villageois.

LE BAILLI

Voià Lubin qui sort du bois,
Parlez-lui.

LE SEIGNEUR

Je ne puis m'arrêter davantage:
Conduisez-moi par ce sentier:
Vous reviendrez après les épier.

SCENE II

LUBIN arrive, portant sur sa tête un faisceau de
feuillage.

Pour mon Annette
Formons une maisonnette;
Pour mon Annette,
La peine ne coûte rien.

LUBIN taille des branches d'arbre et arrange la
cabane.

Etendons pour tapis cette nature de jouc;
N'oublions pas les moindres choses.
Sur ce petit banc de gazon.

*Le théâtre représente une campagne; on voit
un bois d'un côté, et, de l'autre, un coteau.
Sur le devant du théâtre, il y a une cabane
de verdure à moitié faite.*

SCENE PREMIERE

LE BAILLI, LE SEIGNEUR

LE BAILLI

Oui, monseigneur, l'affaire est criminelle.
Annette est fille et Lubin est garçon.
Ils s'aiment toutes les deux.

LE SEIGNEUR

La chose est naturelle.

LE BAILLI

Quoi! s'aimer sans permission?...

LE SEIGNEUR

En faut-il pour s'aimer?

LE BAILLI

Mais Annette est si belle!

LE SEIGNEUR

Oui-da! je ne la connais pas.

LE BAILLI

Ah! monseigneur, qu'elle a d'appas!
Annette, à l'âge de quinze ans,
Est une image du printemps:
C'est l'aurore d'un beau matin.
Qui ne veut naître
Et ne paraître
Que pour Lubin.

Son teint bruni par le soleil
Est plus piquant et plus vermeil;
Blancheur de lis est sur son sein:
Mouchoir le couvre.

Près de Lubin, Annette, il faut que tu reposes.
Un si joli réduit ferait envie au roi ;
Mais il y faut être avec toi.

SCENE III

ANNETTE, LUBIN

ANNETTE, *chantant dans l'enfoncement du théâtre.*

C'est la fille à Simonette,
Qui porte un panier d'œufs frais.

LUBIN, *récite.*

Pour le coup, la voilà ! je n'ai plus de souci.

ANNETTE, *chante.*

Elle voit une fauvette,
Elle veut courir après.

LUBIN, *continuant de travailler, récite*

Allons, allons, Lubin dépêche.

ANNETTE, *chante*

Le pied glisse à la pauvrete,
Tout d'son long la v'là sur l'pré.

LUBIN, *recule*

Puison's un peu de cette eau fraîche.

ANNETTE, *chante*

Qu'à aller dire à Simonette ?
Elle avait cassé ses œufs.

LUBIN

Le bouquet que j'ai fait, où donc... ? Ah ! le voici.

ANNETTE

Me voilà : je suis hors d'haleine.

LUBIN

Tu m'as causé bien de la peine.

ANNETTE

J'ai tant couru ! vois donc comme le cœur me
[bat.

LUBIN

Te voilà dans un bel état !
Morguenne, aussi, pourquoi venir si vite ?

ANNETTE

Je vais plus doucement, Lubin, quand je te
[quitte.

LUBIN

Laisse-moi te gronder, tais-toi.

ANNETTE

Gronde, si tu le peux.

LUBIN, *lui essuyant le visage.*

Ah ! la pauvre petite !
Ah ! comme elle a chaud !

ANNETTE

Eh bien ?

LUBIN

Quoi ?

ANNETTE, *souriant*

Gronde donc.

LUBIN, *l'embrassant*

Voilà pour t'apprendre
A venir te moquer de moi.

ANNETTE

Je serais fille à te le rendre.

LUBIN

Tu n'iras plus si vite ?

ANNETTE

Non.

Je te demande bien pardon
De n'être pas plus tôt venue.

LUBIN

Bon ! te voilà bien corrigée.

ANNETTE, *regardant la cabane*

Eh mais !...

Mais quel objet frappe ma vue ?

LUBIN

Pour toi cette cabane est faite tout exprès.
Du côté du Midi, vois comme elle est garnie ;
C'est pour te garantir ou du soleil trop fort,
Ou des injures de la pluie ;
Et ces jours ménagés exprès vers la prairie
Nous donnent la fraîcheur du Nord.

ANNETTE

Toutes ces maisons magnifiques,
Qu'à la ville on trouve partout,
Ne valent pas nos toits rustiques.
Ces feuillages nouveaux sont bien plus de mon
Que ces planchers pleins de dorure [goût
Où l'on ne voit le bonheur qu'en peinture.

LUBIN

Les grands ne sont heureux qu'en nous contre-
Chez eux, la plus riche teinture [faisant :
Ne leur paraît un spectacle amusant
Qu'autant qu'elle rend bien nos champs, notre [verdure.
Nos danses sous l'ormeau, nos travaux, nos loix
Ils appellent cela, je crois, un paysage. [sirs :

ANNETTE

Ah ! Lubin, nous devons bien aimer nos plaisirs,
Puisqu'il faut tant d'argent pour en avoir [l'image.

LUBIN

Pauvres gens !... leur grandeur ne doit pas nous
[tenter :
Ils peignent nos plaisirs, au lieu de les goûter.

ANNETTE

Ils sont bien à plaindre. Pour moi,
Je suis légère, et j'en profite.
Lubin, j'aime à courir bien vite,
Surtout quand je cours après toi.

LUBIN

Oh ! nous courrons tantôt ; la chaleur nous in-
A prendre ici le frais ; faisons notre repas. [vite

Annette, tu n'attendras pas ;
Cette eau pure, ce lait vont faire nos délices :
Des fruits nouveaux de la saison
Je t'ai réservé les prémices.
A propos, j'oubliais...

ANNETTE

Quoi donc ?

LUBIN, lui donnant une branche de roses

Chère Annette, reçois l'hommage
Que chaque jour te rend mon cœur :
Ce bouquet est la douce image
De ton éclat, de ta fraîcheur.
Pour donner encor plus de grâce
Aux fleurs dont pour toi j'ai fait choix,
Contre ton sein que je les place :
Ces deux roses en feront trois.

ANNETTE

Ah ! Lubin, je te remercie ;
Avec ce bouquet-là, je me croirai jolie.

LUBIN

Repose-toi sur ce banc de gazon.
Notre dîner est simple et sans façon :
Quand c'est l'amitié qui l'apprête,
Chaque repas est un festin.

ANNETTE

Tout ce qu'on peut servir dans un grand jour
Ne vaut pas un morceau de pain [de fête
Que je mange avec toi, Lubin.

On entend un ramage d'oiseaux.

LUBIN

A ta santé.

ANNETTE

Quand je bois à la tienne,
Lubin, c'est toujours à la mienne.

LUBIN

Ne bois pas tout, que je boive après toi ;
Changeons de tasse. Allons, tiens bois.

Le ramage d'oiseaux recommence.

LUBIN

Entends-tu les oiseaux ? Annette, leur ramage,
Pendant notre dîner, semble se rapprocher.

ANNETTE

Nous ne sommes pas faits pour les effaroucher :
Nous nous aimons, nous parlons leur langage.

LUBIN

Mais ta voix, cependant, me flatte davantage.

SCENE IV

LUBIN, ANNETTE, LE BAILLI

LE BAILLI, à part.

Ils sont là. Doucement, approchons pour en-
[tendre.

*Le bailli écarte doucement les branches et passe
sa tête à travers.*

ANNETTE

Ne m'aime pas comme à la ville.

LUBIN

Notre amitié vaut mieux.

Oh ! non,

LE BAILLI, à part.

Ah ! comme ils se regardent !

ANNETTE

Mais où sont nos troupeaux ?

LUBIN

Là-bas, dans ce vallon.

ANNETTE

Je crains...

LUBIN

Va, va, nos chiens les gardent !
J'y vais voir, j'y vais voir.

ANNETTE

Sans moi ?...

LUBIN

Tu te fatiguerais, reste, repose-toi.

SCENE V

ANNETTE, LE BAILLI

ANNETTE, sans voir le bailli

Avec lui que je suis heureuse !
Aussi l'aimé-je bien.

LE BAILLI, les poings sur les côtés et secouant la tête.

Nêtes-vous pas honteuse ?

ANNETTE

Ah ! vous m'avez fait peur.

LE BAILLI

Sont-ce là les leçons
Que vous donnait votre défunte mère ?
La pauvre femme, hélas !

ANNETTE

D'où vient votre colère ?

LE BAILLI

Vous a-t-elle ordonné d'écouter les garçons ?

ANNETTE

Oh ! jamais cela ne m'arrive.

LE BAILLI

Ne le croirait-on pas, à sa mine naïve ?
Et Lubin, s'il vous plaît, Lubin ?

ANNETTE

Ce n'est pas un garçon.

LE BAILLI

Quoi donc ?

ANNETTE

C'est mon cousin.

LE BAILLI

Votre cousin?

ANNETTE

Cousin, vous dis-je.

Comment donc! cela vous afflige?

Vous avez tort, mais, monsieur le bailli,
Que n'avez-vous une cousine aussi?

LE BAILLI

Vous ne le quittez pas.

ANNETTE

Ah! vraiment, je n'ai garde!
Je m'ennuierai sans lui.

LE BAILLI

Fort bien!

Son entretien vous plaît?

ANNETTE

Souvent il me regarde,
Et semble me parler, quand même il ne dit rien.

LE BAILLI

Il vous dit qu'il vous aime?

ANNETTE

Oui, monsieur le bailli.

LE BAILLI

Vous lui dites de même?

ANNETTE

Oui, monsieur le bailli.

LE BAILLI

Il prend la main, la baise?

ANNETTE

Oui, monsieur le bailli.

LE BAILLI

Cela vous rend bien aise?

ANNETTE, *avec transport*

Oui, monsieur le bailli.

LE BAILLI

Annette, hélas! vous vous perdez.

ANNETTE

Bon! bon! notre amitié ne fait mal à personne.

LE BAILLI

Votre amitié, c'est de l'amour!

ANNETTE

O ciel!

LE BAILLI

Et cet amour est criminel:
Mais n'appréhendez pas que je vous abandonne.
Pour réparer la faute il n'est qu'un seul moyen:
Annette je vous aime bien.

ANNETTE

Oh! vous avez l'âme trop bonne,
Car moi, je ne vous aime pas.

LE BAILLI

Epousez-moi pour sortir d'embarras:
Votre conduite alors ne sera plus suspecte:
On vous respectera comme l'on me respecte.

ANNETTE

On ne jamera plus sur moi?

LE BAILLI

Non, c'est un fait.

ANNETTE

Quoi! je verrai Lubin sans que l'on en mur-
[mure?

LE BAILLI

Vous ne le verrez plus: ce serait une injure...

ANNETTE

Oui-da! gardez votre secret.

LE BAILLI, *à part en s'en allant.*Rendons compte au seigneur de leur témérité,
Employons son autorité.

SCENE VI

ANNETTE

Je suis confuse? ah! que viens-je d'entendre!
Aux maux qu'il m'a prédits je ne peux rien
[comprendre.

VII

ANNETTE, LUBIN

LUBIN

Annette, nos troupeaux ne sont point en danger:
Ne songeons plus... Mais qui peut t'affliger?

ANNETTE

Le bailli sort d'ici; je n'oserais te dire...

LUBIN

Quoi donc?

ANNETTE

Il trouve affreux tout ce que nous disons
Lorsque nous cherchons à nous plaire,
Ce sont des amitiés que nous comptons nous
[faire :
Eh bien! tiens, c'est l'amour que tous deux
[nous avons.

LUBIN

L'amour!

ANNETTE

Va, laisse-moi, je ne suis plus tranquille:
Nous nous aimons comme à la ville:
L'amour fera notre tourment.Jeune et novice encore,
J'aime de bonne foi;
Cet amour que j'ignore
Est venu malgré moi:
Je ne savais pas même
Son nom jusqu'à ce jour.
Hélas! dès que l'on aime,
On a donc de l'amour?

LUBIN

Notre amitié, ma chère, est bonne :
Tenons-nous-y.

ANNETTE

Mais, en effet,
Lubin, quel mal avons-nous fait ?

LUBIN

Le cœur de mon Annette
Et le mien ne font qu'un :
Moutons, chien et houlette,
Chez nous tout est commun.

ANNETTE

Eh mais ! oui-da,
Comment peut-on trouver du mal à ça ?

Ensemble

Oh ! nenni-da,
On ne peut pas trouver du mal à ça.

LUBIN

Tes lèvres demi-closes
Respirent un air frais :
Croyant sentir des roses,
Je m'approche tout près.
Eh mais ! etc.

Une abeille farouche
Un jour piqua ta main.

ANNETTE

Un baiser de ta bouche
En fut le médecin.

Eh mais ! etc.

Mais voilà tout pourtant : il est dit que c'est un
Est-il donc vrai, Lubin ? [crime.

LUBIN

Cesse de t'alarmer :
C'est un mal de haïr, c'est un bien que d'aimer.

ANNETTE

Pour rendre l'amour légitime,
Il faut qu'on se marie.

LUBIN

Eh bien ! z

Marions-nous.

ANNETTE

Comment faut-il s'y prendre ?

LUBIN

Comment, ma foi, je n'en sais rien ;
Le bailli pourra nous l'apprendre.

ANNETTE

N'y compte pas : c'est lui qui prétend m'épouser.

LUBIN

C'est donc pour lui u'il ose proposer...

ANNETTE

Le voilà ; je suis tout en transe.

LUBIN

A son aspect je me sens en fureur,
Et je vais lui parler...

ANNETTE

Où, mais avec douceur :
Je l'exige de toi.

LUBIN

Soit.

ANNETTE

Je fuis sa présence.
Elle rentre dans la cabane.

SCENE VIII

LE BAILLI, LUBIN, ANNETTE, *dans la cabane*
LUBIN

Holà ! hé ! monsieur le bailli,
C'est donc vous, c'est donc vous qui chagrinez
Et qui lui défendez de m'aimer ? [Annette

LE BAILLI

Est-ce ainsi
Que tu m'oses parler ?

LUBIN

Annette s'inquiète.
*Il regarde Annette, qui lui fait signe de ne point
se fâcher.*
Elle pleure... Morgué !... si je n'étais poli...

LE BAILLI

Tu perds cette jeune innocente.

LUBIN

Moi, je la perds ! oh ! que nenni.
Je saurai la trouver.

LE BAILLI, *à part.*

Je crois qu'il me plaisante.

Haut.

Malheureux !

LUBIN

Malheureux vous-même ! vraiment oui !

LE BAILLI

Tu ravis ce trésor,
Méchant ! et dans un temps encor
Où l'honneur est si rare.

LUBIN

Si j'ai fait quelque tort, je peux le réparer.
Mariez-nous sans différer.

LE BAILLI

Vous marier ! Eh ! que pourriez-vous faire ?
Vous êtes pauvres tous les deux ;
Vous rendriez vos enfants malheureux.

LUBIN

Eh ! morgué ! la nature est une bonne mère ;
Nous avons tous part à ses soins.
Quand on sait travailler, on craint peu la misère :
C'est dans le superflu qu'on trouve les besoins.
Mes enfants, après tout, feront comme leur père.
Regardez-moi : n'ai-je pas profité ?
Et, ne possédant rien, j'ai l'âme satisfaite.
J'ai du plaisir, de la santé.
Point d'ambition ; j'aime Annette,
J'en suis aimé, voilà le principal.

LE BAILLI

Ah! le hardi petit coquin!

LUBIN

Le mauvais cœur, qui veut que j'abandonne
Ce que j'ai de plus cher!

LE BAILLI

Comment donc, il raisonne!

LUBIN

Par la jarni...

LE BAILLI

Ne fais pas le mutin.

Le seigneur va venir; attends.

LUBIN

Eh bien! qu'il vienne.

*Annette apercevant le seigneur, rentre dans le
fond de la cabane, et disparaît.*

SCENE IX

LE BAILLI, LUBIN, LE SEIGNEUR

LE SEIGNEUR

Qu'est-ce donc? vous voilà tous deux bien en
[colère!

LUBIN

Ah! pardon, monseigneur! vous jugerez l'af-
[faire.

LE BAILLI

Monseigneur...

LE SEIGNEUR

Permettez qu'il conte ses raisons.
Lubin, voyons ce qui t'agite.

LUBIN

Monseigneur, j'aime Annette, il veut que je la
[quitte.

J'aimerais mieux mourir dans les prisons;
Pour nous le monde en serait une,
Si l'on nous séparait tous deux,
Nous ne demandons pour fortune
Que la permission d'être toujours heureux.

LE SEIGNEUR

Monsieur Lubin, il faut l'être avec bienséance;
Mon devoir est de réprimer
Les désordres et la licence.

LUBIN

Est-ce un désordre de s'aimer?
Eh! qui donc aimera ma petite cousine,
Si ce n'est moi? Sa mère me l'a dit;
Et ce radoteur nous prescrit
De ne nous regarder qu'en nous faisant la mine.
LE SEIGNEUR, *souriant*
Je voudrais de bon cœur vous être favorable;
Mais la loi vous condamne.

LE BAILLI

Oui, monseigneur dit bien:
On ne peut entre vous former aucun lien.
Les enfants qui te devraient l'être
Te renieraient pour père...

LUBIN

Oh! je n'en ai point peur:
Les vôtres vous ont bien reconnu pour le leur.
Ma chère Annette, viens, hâte-toi de paraître:
Tu sauras mieux que moi fléchir un si bon
[maître.

SCENE X

LES ACTEURS PRECEDENTS, ANNETTE

ANNETTE, approchant lentement, la tête baissée.

Monseigneur, Lubin m'aime,
Sauf votre bon plaisir;
Moi, je l'aime de même:
Il fait tout mon désir,
Ensemble, dès l'enfance
Nous étions de loisir
Nous fîmes connaissance,
Sauf votre bon plaisir.

J'avais perdu ma mère,
Je me sens attendre;
Lubin perdait son père;
Je l'entendais gémir:
Nous voilà sans famille;
Hélas! que devenir?
Moi surtout, pauvre fille!
Sauf votre bon plaisir.

Le besoin, l'habitude,
Parvint à nous unir;
Et notre unique étude
Fut de nous secourir,
Quel sort était le nôtre!
Nous sûmes l'adoucir:
Nous nous aidons l'un l'autre.
Sauf votre bon plaisir.

LE BAILLI

La terre sous vos pas ne s'est pas entr'ouverte?

ANNETTE

Au contraire, les fleurs semblaient se caresser.

LE BAILLI

Le soleil à l'instant aurait dû s'éclipser.
Malheureux! vous courez tous deux à votre
[perte.

*Lubin présente Annette au seigneur, et lui fait
faire la révérence.*

LE BAILLI

Ah! le pendard!

LE SEIGNEUR

Modérez votre bile.

LUBIN

Tous ses ajustements sont trop épais, trop forts;
Je veux la faire habiller à la ville;
Les habits qu'on lui fait l'étouffent dans son
[corps.

LE SEIGNEUR

Je m'en chargerai, moi: Lubin, je te protège.
Que l'on mène Annette au château.

LUBIN

Qu'on emmène Annette!

LE BAILLI, à Lubin

Tout beau!

Au seigneur.

Oui, monseigneur, usez de votre privilège.

LUBIN

Monseigneur...

ANNETTE

Ah! Lubin...

LE SEIGNEUR

Je fais tout pour le mieux,

Tu peux lui faire tes adieux.

C'en est assez : finissons, qu'on l'emmené.

ANNETTE

Lubin! Lubin!

LUBIN

Annette, ah! quelle peine!

Les gens du seigneur enlèvent Annette. Lubin arrache un bâton de la cabane, et court après Annette, en prenant garde d'être aperçu du seigneur.

SCENE XI

LE SEIGNEUR, LE BAILLI

LE BAILLI

Je suis de ce canton l'officier principal,

Le bailli, l'avocat, le procureur fiscal

Et l'officier municipal;

De plus, greffier de votre tribunal:

Comme greffier, je me saisis d'Annette;

C'est une preuve du délit.

Que monseigneur me la remette;

Je la confisque à mon profit.

LE SEIGNEUR

Vous allez sur mes droits!...

LE BAILLI, faisant des révérences

Ah! monseigneur, si j'ose!...

LE SEIGNEUR

Eh bien?

LE BAILLI

Je dois vous dire encor...

LE SEIGNEUR

Plait-il?

LE BAILLI

Pardon, si je propose...

LE SEIGNEUR

Parlez.

LE BAILLI

Annette est un trésor.

LE SEIGNEUR

Je le sais.

LE BAILLI

Je voudrais en faire...

LE SEIGNEUR

Quoi?

LE BAILLI

Ma femme.

LE SEIGNEUR

Vous?...

LE BAILLI

Oui, pour le bien de mon âme.

Je ne me suis encor marié que trois fois,

Et je veux essayer d'un quatrième choix.

LE SEIGNEUR

Ah! oui-da! votre zèle est pur, et respectable;

Je vois à présent ce que c'est:

Le crime de Lubin, c'est qu'Annette est aimable.

Nous ne jugeons de tout que par notre intérêt.

SCENE XII

LE BAILLI, LE SEIGNEUR, UN DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE

Ah! monseigneur, ah! monseigneur,

Tout est chez vous dans la rumeur.

Il faut qu'on sonne le tocsin

Et sur Annette et sur Lubin:

Il faut écrire en tout pays

Par la p'tit' poste de Paris.

Lubin, d'un saut franchit le mur,

Tombe sur nous, frappe à coup sûr:

Deux de vos gens sont édentés,

Trois de vos chiens sont éreintés.

Votre suisse a le nez cassé.

Et moi le dos tout fracassé.

LE SEIGNEUR

Comment! avec Lubin, Annette a pris la fuite?

LE DOMESTIQUE

Oui, monseigneur.

LE BAILLI

Quel attentat nouveau!

LE SEIGNEUR

Je vais donner mes ordres au château.

Bailli, vous et mes gens, mettez-vous à la suite.

SCENE XIII

LE BAILLI

Au diable si j'y vais! ce drôle est trop hardi...

Il vient; décampons au plus vite.

Il se ferait un jeu d'assommer un bailli.

SCENE XIV

ANNETTE, LUBIN

LUBIN, tenant Annette d'une main, et, de l'autre, jouant de son bâton

Non, non, je ne crains personne;

Si quelqu'un me raisonne,

D'abord

Je l'étrépe mort:

L'amour me rend fort.

SCENE XV

LES ACTEURS PRECEDENTS, LE SEIGNEUR, SES
GENS, PAYSANS ET PAYSANNES

LE SEIGNEUR

Arrête!

LUBIN, *laissant tomber son bâton*

Ah! monseigneur, votre seule présence
Rappelle mon devoir et mon obéissance.
Ah! disposez, disposez de mon sort;
J'attends de vous ou la vie ou la mort.

ANNETTE

Monseigneur, voyez mes larmes;
Je succombe à mes alarmes.
Monseigneur, voyez mes larmes,
Ah! laissez-vous attendrir.
A ses yeux si j'ai des charmes,
Est-ce lui qu'il faut punir?
Annette aima la première.

LUBIN

Non; c'est moi, c'est moi, ma chère.

ANNETTE

Je voulais en tout lui plaire,
Et mon cœur cherchait le sien.

LUBIN

Non, non, non, ma bergère;
Ton cœur fut le prix du mien.

LE BAILLI *au seigneur*

Mais imposez-leur donc silence.

LE SEIGNEUR *à part*

Avec trouble je les entends.

LUBIN

Je conviens de mon tort; mais, je vous le ré-
Monseigneur, prenez soin d'Annette: [pète,
S'il faut me séparer d'Annette absolument,
Recevez-moi soldat dans votre régiment.
Pour vous avec plaisir j'exposerai ma vie;
Je ne veux rien de plus: Annette m'est ravie!

LE SEIGNEUR, *avec une vivacité qui tient du dépit*

Lève-toi, Lubin, lève-toi.

A part.

Il m'attendrirait malgré moi.

Au bailli.

Bailli, notez ce que j'ordonne.

LE BAILLI

Oui, monseigneur.

ANNETTE

Ah! je frissonne!

LUBIN

Annette, me voilà perdu!

LE BAILLI

Tu vas être puni; je m'y suis attendu.

LE SEIGNEUR, *regardant Annette et Lubin, et s'attendrissant pour eux*

Notez bien... que je leur pardonne.
Hélas! pourquoi les désunir?

Vous pourrez vous aimer sans crime.
Oui, mes enfants, vous allez obtenir
Ce qui rendra votre amour légitime.

LUBIN, ANNETTE

Ah! monseigneur!

ANNETTE

Si nos cœurs...

LUBIN

Si nos vœux...

LE SEIGNEUR

Laissez-moi, laissez-moi; votre reconnaissance
Si j'ai fait envers vous un acte généreux,
M'en ôtera la récompense.
Celui qui donne est plus heureux
Que celui qui reçoit.

ANNETTE, *attendrie*

Je sens couler mes larmes.

LUBIN

Le bon seigneur!

LE BAILLI

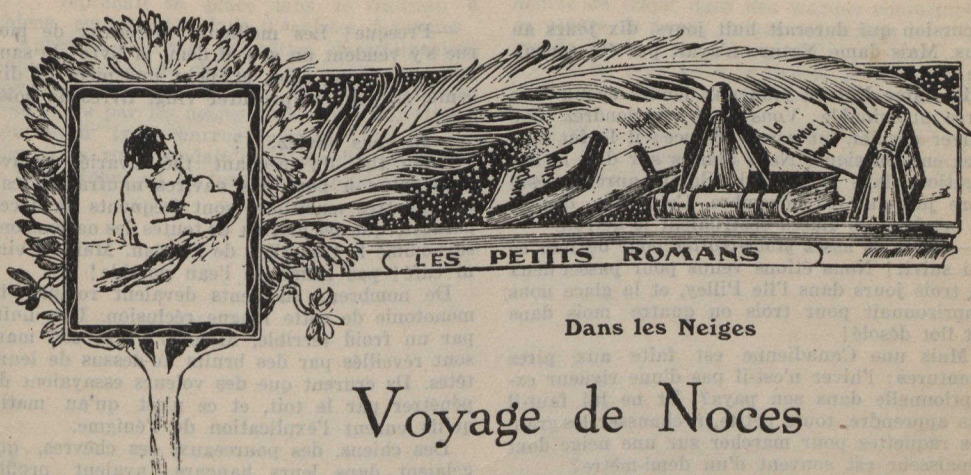
J'enrage!...

LE SEIGNEUR, *à part, regardant Annette*

Ah, qu'Annette a de charmes!
Allons, embrassez-vous; j'aurai soin de vous [deux.

Du vrai bonheur, voilà l'image:
Ils jouissent de tout en vivant simplement.
Gens de cour, venez au village,
Pour connaître le sentiment.





Dans les Neiges

Voyage de Noces

(Nouvelle franco-canadienne)

Par CHRISTIANE FORBIN



- Alice!
- Christiane!
- Est-ce toi ou ton spectre?
- Allons! Ne fais pas l'enfant!

Ce reproche m'était adressé par une vieille—et jeune—amie de pension, Alice B***, Canadienne de Montréal, qui fut ma meilleure camarade au temps où des professeurs impitoyables, alors que nous eussions préféré courir à travers champs, nous farcissaient de mathématiques. La vie nous avait séparées pendant six ou sept ans. Nous quittions la pension de Seine-et-Oise, elle pour retourner dans sa Notre-Dame-des-Neiges (selon le surnom, *Our Lady of the Snow*, que les Anglais donnent au Canada), moi, pour reprendre à Paris la vie de famille.

Cinq ans après notre séparation, une longue lettre de Montréal m'annonçait des projets de fiançailles. Quelques mois plus tard—l'année dernière—un billet laconique me notifiât un fait accompli: Alice était devenue Mme C..., l'épouse d'un ingénieur franco-canadien.

C'est de lui que nous nous occupâmes enfin, après les premières confidences. Les jeunes mariés étaient depuis deux jours à Paris.

—C'est original d'avoir pris Paris

pour but de votre voyage de noces. N'est-ce pas que l'Italie est devenue d'une banalité!...

—Notre voyage de noces? Mais, ma pauvre Christiane, ignores-tu que nous sommes de vieux mariés de huit mois? Il y a beau temps que notre excursion nuptiale est terminée!

—Vraiment?

—Et tu ne devinerais jamais dans quel cadre s'est déroulé, pour nous, le voyage traditionnel?

—Ma foi...

—Dans les neiges! en plein hiver arctique! Et, certes, plus près du pôle que de l'équateur!

Mon air stupéfait mendiait quelques explications, et Mme C... me conta une aventure qui ne pêche pas par le manque d'originalité.

Dans la semaine qui suivait son mariage, M.

C... recevait l'ordre de ses chefs de se rendre dans l'île de Terre-Neuve pour examiner un gisement de pyrites de fer dont on venait de leur signaler l'existence. Terre-Neuve est voisine du Canada; elle est sillonnée par plusieurs lignes de chemin de fer; des vapeurs font un service régulier entre les deux pays. M. C... proposa donc à la jeune femme, qui accepta avec enthousiasme, de l'emmener.

En apparence, il s'agissait d'un voyage banal, d'une



excursion qui durerait huit jours, dix jours au plus. Mais dame Nature n'avait pas été consultée.

Et dame Nature joua aux jeunes époux une farce abominable. Vous vous souviendrez que l'hiver dernier fut assez précoce; il le fut surtout en Amérique. Neuf années sur dix, la navigation, dans le golfe du Saint-Laurent, reste libre jusqu'au 15 novembre. Cette fois, dès le 18 octobre, les glaces obstruaient le détroit.

—Et tu es assez *globe-trotter* pour deviner ce qui suivit! Nous étions venus pour passer deux ou trois jours dans l'île Pilley, et la glace nous emprisonnait pour trois ou quatre mois dans cet flot désolé!

Mais une Canadienne est faite aux pires aventures: l'hiver n'est-il pas d'une rigueur exceptionnelle dans son pays? Et ne lui faut-il pas apprendre, toute petite, à chausser les grandes raquettes pour marcher sur une neige dont l'épaisseur est souvent d'un demi-mètre?

—Quand nous connûmes l'étendue de notre infortune, nous primes, il le fallait bien, notre parti en braves. L'important était de nous assurer un abri confortable, pour y braver les rigueurs d'un hiver arctique, et ce ne fut pas petite affaire, je t'assure.

Le village où le sort les emprisonnait ainsi comptait quelques centaines de familles de pêcheurs, pour la plupart logées dans des *cases* basses et étroites, à moitié enterrées dans le sol. Cependant, ils purent louer la maison d'un commerçant qui passait l'hiver à la grande ville, à Saint-John. C'était une maison de bois, à un étage, assez confortable, malgré sa vétusté, lorsque le vent ne soufflait pas.

Mais, lorsqu'il soufflait!...

—Tu n'as pas idée, de la force du vent dans ce grand pays de plaines. L'air arrivait avec tant de force par les interstices des planches qu'il arrachait le tapis et le soulevait, malgré les clous. Ce que j'en ai passé des heures à boucher les fentes des murs avec des morceaux de journaux!

—Aviez-vous au moins une table convenable? demandai-je, intéressée par le récit.

—Abondante, simplement, corrigea-t-elle, mais si peu variée! Sardines et morue le matin, morue et sardines le soir! Et le même menu à perte... d'estomac, sauf les jours de fête, quand nous trouvions à acheter, à prix d'or, un poulet ou de la viande de porc.

Mais quel étrange pays, au point de vue de l'alimentation! La sardine tient lieu de viande et de pain, aux Terre-Neuviens de la côte septentrionale, et autant dire qu'elle leur tient lieu de tout.

—Croirais-tu qu'on ne nourrit les chiens, les pourceaux, les chèvres et les poules—les poules!—qu'avec de la sardine, séchée à la fumée ou salée? Ah, par exemple! pour un amateur de poisson, Terre-Neuve est un vrai paradis.

—Le poisson s'y donne pour rien?

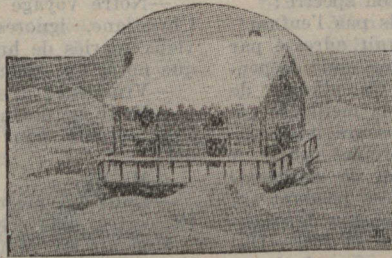
—Presque! Les meilleurs morceaux de morue s'y vendent un sou et demi la livre; le saumon coûte cinq sous, et, pour une pièce de dix cents, tu peux te procurer vingt livres de poisson.

—Et vous buviez...?

—Du thé, du méchant thé avarié, trouvé sans doute à bord des navires naufragés, car les sinistres maritimes sont fréquents dans ces parages, que les marins de toutes les nations ont surnommé le Cimetière de l'Océan. Mais ni vin, ni café! pas même de l'eau potable!

De nombreux incidents devaient rompre la monotonie de cette longue réclusion. Une nuit, par un froid terrible, Mme C... et son mari sont réveillés par des bruits au-dessus de leurs têtes. Ils crurent que des voleurs essayaient de pénétrer par le toit, et ce n'est qu'au matin qu'ils eurent l'explication de l'énigme.

Des chiens, des pourceaux, des chèvres, qui gelaient dans leurs hangars, avaient profité d'une planche qu'on avait oublié de retirer pour s'avancer jusque sur le toit, où ils s'étaient entassés autour des tuyaux de cheminées! Et les toits accessibles des autres maisons et des chaumières étaient également couverts de réfugiés!



Vers la fin de février, un épouvantable *blizzard* (cyclone de neige) fit rage dans la région. La force du vent était terrifique: la glace se rompit et l'eau envahit le rivage, en poussant devant elle d'énormes icebergs. L'une de ces montagnes de glace déposa dans les rues, en fondant, des milliers de poissons gelés; une autre souleva une scierie à vapeur et la transporta... au milieu du cimetière!

—Mais quels types que ces Terre-Neuviens! Tu pourrais croire que, vivant dans une région aussi désolée, ils ont pris à la longue des habitudes de prévoyance? Il n'en est rien...

Ainsi, un pêcheur, qui jouissait pourtant d'une certaine aisance, avait oublié d'emmagasiner du bois avant l'entrée de l'hiver! Pour se chauffer, lui et sa famille, il se vit contraint d'imiter l'exemple de Bernard Palissy et de brûler ses meubles.

Cette ressource épuisée, il commença à démolir sa maison. paroi par paroi. Après avoir consumé les planchers, il s'en prit aux cloisons, puis aux murs. Bref, quand l'hiver prit fin, il ne restait plus de sa maison qu'une unique chambre, où il avait entassé sa famille et ses volailles!

—Car l'hiver se terminait, enfin! Et nous pouvions envisager notre retour vers le cher Montréal, quoique nous ne fussions pas encore au bout de nos peines.

Pendant trois jours, aidés par deux guides, il fallut que les jeunes époux traversassent une vaste région déserte, peuplée de loups et de coyotes. Le soir, ils s'abritaient dans un des *camps* que le gouvernement entretient pour le service de la poste, et, le lendemain matin, Mme

C... reprenait sa place dans le traineau à chiens, emmitouffée dans d'épaisses fourrures.

Après de multiples péripéties, ils atteignaient enfin une gare de chemin de fer où un train, rempli de voyageurs, avait été retenu *trente-cinq jours* par les neiges ! Mais un train de secours—un train-charrue—arrivait bientôt, déblayait la voie, rendait enfin possible le retour à Saint-John, où se terminait, après trente-six

heures de trajet dans des wagons confortables, ce voyage de noces, unique entre tous les voyages de noces jamais imaginés !

—Si tu veux faire le tien à Terre-Neuve, je te donnerai des renseignements complémentaires.

Je n'eus pas le temps de remercier cette bonne Alice ; son mari, dans l'instant, se faisait annoncer...

Au coin du feu...

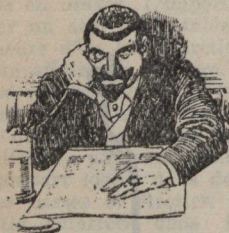
*Le soir au coin du feu, j'ai pensé bien des fois
A la mort d'un oiseau quelque part dans les bois.
Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,
Se balancent au vent, sur un ciel gris de fer.
Oh ! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver !
Pourtant, lorsque viendra le temps des violettes,
Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes
Dans le gazon d'avril, où nous irons courir.
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir ?*



Oh ! Cher Maître !!!

Par LE REPORTER

Premier Monsieur.—Vrai, si je ne connaissais pas Durand, je croirais qu'il me fait poser. Voilà plus d'une demi-heure que je l'attends... Il m'a cependant bien recommandé d'être exact au rendez-vous, six heures, café de l'Humanité...



communication intéressante. Si encore je savais de quoi il s'agit!...

Deuxième Monsieur, (étouffant un bâillement).— Il est mortel, ce café... Pas un chat, sauf ce gros bonhomme là-bas en face, qui s'endort sur le *Matin*!

Pourvu que Durand ne tarde pas. Il paraît qu'il a quelque chose d'important à me dire...

Premier Monsieur, (revenant à la première page de son journal).—Je crois que je l'aurai lu, le *Matin*! (Regardant à la dérobée le deuxième monsieur.) Et cet autre grand sec qui ne lâche pas le *Soir*... Il se cramponne après comme à une planche de sauvetage... Ce n'est pas que j'y tiens tant que ça... mais il faut tuer le temps. Durand ne vient toujours pas!...

Deuxième Monsieur, (même jeu).—Ma parole, je crois qu'il l'a pris par cœur, son journal... On n'a pas idée de gens aussi sages!... Goujat, va! (Il se replonge dans sa lecture sans s'en rendre compte.)

Premier Monsieur.— Le voilà enfoui dans les annonces, maintenant... C'est un commis-voyageur, sans doute. Du reste, rien qu'à voir sa fausse élégance

de type endimanché, ça se devine... Au fait, amusons-nous à l'analyser, cela me distraira.

Deuxième Monsieur.— Je crois que le gros poussaill m'examine... Il a le regard fuyant.



la lèvre épaisse, les mâchoires proéminentes... Ce serait quelque individu de bas étage, ça ne m'étonnerait pas. Un lutteur... un garçon boucher endimanché, ou pis, peut-être. Pas étonnant qu'il lise si lentement, il est obligé d'épeler... et je

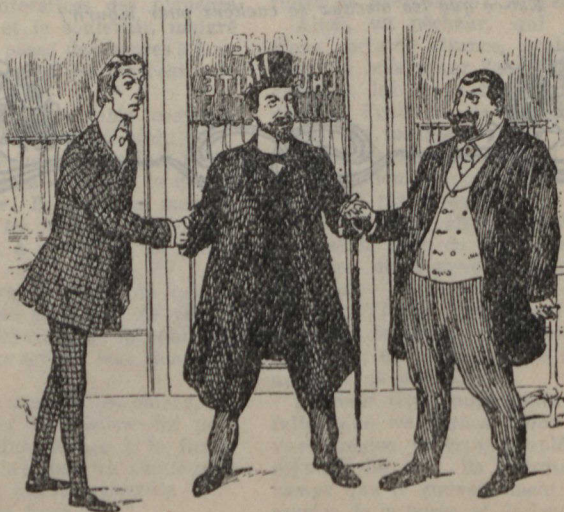
suis bien sûr qu'il ne comprend pas ce qu'il lit!

Premier Monsieur.—Quand je dis que c'est un commis-voyageur, je me trompe. Cette face rasée, ces cheveux longs et raides, ce chic non d'un endimanché, mais exotique plutôt, dénote un Américain. Il lit le journal, mais je crois qu'en réalité il ne rien du tout. C'est pour se donner une contenance... Voilà pourquoi il n'en finit pas.

Deuxième Monsieur.— Le gros continue à m'examiner. Il a l'air vraiment féroce. Je ne voudrais pas le rencontrer au coin d'un bois!

Premier Monsieur.— Oui, c'est pour se donner une contenance... Mais pourquoi? Pourquoi venir dans ce café désert qui n'offre aucune curiosité à un étranger. Pourquoi aussi me regarde-t-il parfois à la dérobée... On dirait que je le gêne...

Deuxième Mon-



sieur.—Si Durand ne vient pas dans cinq minutes... je f... le camp, moi, je ne tiens pas à rester en tête à tête avec une brute dangereuse.



Premier Monsieur.— Je crois que je tiens la solution du problème... C'est tout simplement un pick-pocket américain qui attend qui?... Des complices probablement. La ville en est infestée en ce moment... Mon ami, gare à tes poches!

A ce moment la porte du café s'ouvre. Un monsieur paraît.

Premier et Deuxième Monsieur (ensemble).— Ah!... voilà Durand!

(Ils se lèvent et s'avancent vers lui).

Durand, (leur tendant à chacun une main).

—Bonjour toi!... Bonjour toi!... (Le premier et

le deuxième monsieur se regardent, interloqués.) Mes chers amis, excusez mon retard mais vous êtes là, c'est l'essentiel. vous désiriez si instamment être présentés l'un à l'autre..

(Au premier monsieur tout à fait ahuri.) Je te présente M. du Machin, le psychologue si subtil de *Tour-*

ments secrets. (Au deuxième monsieur complètement estomaqué.) Ernest Lapoire, l'auteur dramatique dont je t'ai parlé et qui désire vivement écrire en collaboration avec toi une pièce tirée de ton beau roman.

TABLEAU

Premier et Deuxième Monsieur (ensemble, se saluant).—Oh! cher maître!!

Pas Juge de Paix !

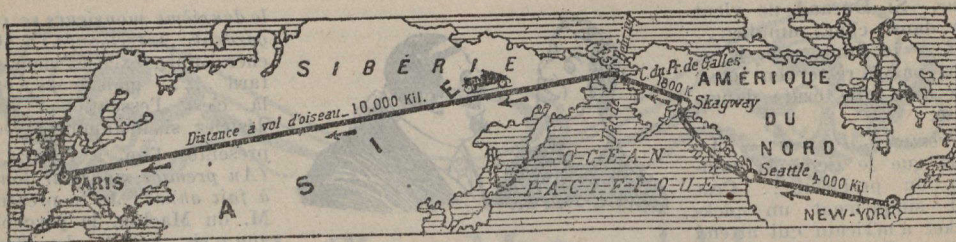
(Pastiche du sonnet d'Arvers)

Mon âme en grand secret maudit le ministère.
Juge de paix!... Beau rêve en un moment conçu!
Ils m'ont oublié tous. Aussi, j'ai dû me taire,
Et même mon rival heureux n'en a jamais rien su.

Ainsi je passerai, sans cesse inaperçu.
Encadré de protecteurs, pourtant solitaire,
Et j'irai m'enterrer au fond de quelque terre.
N'osant bouger, de peur d'être encore déçu.

Le ministre de qui je devais tant attendre,
Ne s'est pas seulement dérangé pour entendre
Les regrets que j'aurais murmurés sur ses pas.

Si, du moins, je comptais qu'il me reste fidèle!...
Mais, sans doute, s'il lit ma plainte, il dira d'elle:
"Quelle est donc cette... histoire?" et ne comprendra pas.



LE TOUR DU MONDE

En Automobile

OUI, vous avez bien lu : le tour du monde en automobile. Et c'est cette année que la chose va se faire. Elle est organisée, conjointement, par le *Matin* de Paris et le *Times* de New-York. Que dis-je, cette année... La date pour le départ de Paris est le 2 février ; le 15 tous les concurrents devront être réunis devant les bureaux du *Times* de New-York. Les gouvernements des Etats-Unis, du Canada et de la Russie aident officiellement à l'entreprise. Ils ont même désigné les routes à suivre. Parlant de la voie canadienne, le *Matin* dit :

En attendant que le gouvernement canadien ait fait reconnaître la route qui, par la Colombie britannique, conduirait au Klondyke, les automobilistes, pour cette première fois, seront transportés par un bateau affrété spécialement pour eux de Seattle à Skagway, c'est-à-dire à l'entrée du Klondyke.

Alors s'étendront devant eux les 2,700 milles de l'Alaska. Ils prendront le lit glacé du Yukon.

Les automobilistes doivent régler leur horaire de façon à atteindre le détroit de Behring au commencement d'avril, et franchir les plaines du nord de la Sibérie avant le dégel. Celui-ci se produit parfois dès le début de mai.

Or, il faut traverser d'abord le détroit de Behring, qui mesure près de 45 milles de largeur. Il est divisé en deux par les îles Diomède. Depuis l'origine des peuples, les tribus asiatiques passent par là d'un continent à l'autre. L'hiver, les Tchouchkiss, habitants de ces régions, lancent leurs pirogues et franchissent la partie d'eau mal gelée, d'un seul bond, de la rive glacée d'Asie à la rive d'Amérique. Pour des charges supérieures à celles d'une pirogue, il faut bien employer le secours de "barges" amenées de Tin-City par traîneau. Car il existe des villes dans la région du détroit de Behring, des agglomérations allant jusqu'à 5,000 habitants ! La route est desservie trois fois par semaine par le coche, attelé de deux chevaux, qui transporte les lettres de Valdez à la capitale américaine de Fairbanks et à des cités polaires nommées Tanana et Unanaklik. En six

jours et demi, les voyageurs sont transportés de la côte à la partie la plus centrale de l'Alaska. Ceci en hiver. Le major Richardson, du 9e régiment d'infanterie américaine, qui a passé sept années au détroit de Behring, a déclaré :

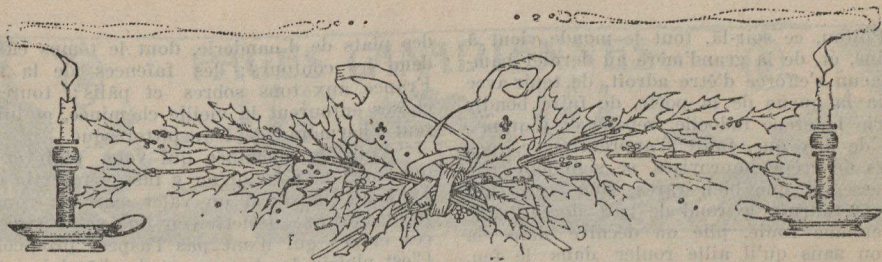
— Pour aborder le plateau de l'Alaska, à 900 mètres d'altitude, les automobiles auront quelque peine. Mais une fois arrivées au milieu des défilés, la route est très bonne. Elle livre passage à deux voitures de front, et je pense que les véhicules à traction mécanique n'auront pas grande difficulté à la franchir. Je suis tout à fait convaincu qu'il est possible pour une automobile d'atteindre le détroit de Behring. En approchant du détroit, il faudra bien quitter la terre, et rouler sur la mer glacée. Mais je peux vous dire que c'est une bonne piste.

Un collègue de cet officier, le major Edie, du service médical de l'armée américaine, ajoute : " En fin mars, les rivières sont encore gelées, et l'on peut se servir de la glace jusqu'en fin avril. C'est l'époque à laquelle vous entendez faire passer les automobiles. Il sera toutefois difficile de faire traverser le détroit de Behring sur la glace. Le détroit gèle rarement dans toute son étendue. Il existe heureusement à Nome City, ville de 5,000 habitants, qui s'agrandit de jour en jour sous ces latitudes arctiques, de nombreuses barques et des radeaux qui pourraient être transportés aux endroits où la glace se trouverait brisée par un violent orage."

La définition de l'itinéraire à suivre constitue l'article principal, et pour ainsi dire unique, du règlement.

D'ores et déjà, on peut entrevoir que ce voyage autour du monde se décompose comme suit :

1. La traversée des Etats-Unis, de New-York à Seattle ;
2. Vers le Nord, de Seattle, Skagway à Fort-Selkirk, Nome-City et le détroit de Behring ;
3. Les plaines glacées de Sibérie, de East-Cape à Nijné-Kolinsk ;
4. Le centre de l'Asie ;
5. L'Europe.



La Chandeleur

Par NINON

DANS notre pays, le matin de la Chandeleur, chacun s'apprête à aller faire bénir le cierge acheté des petits commerçants des rues. La foi est restée vive chez nous, surtout à la campagne. Il est donc peu de maisons qui n'aient cierge, eau et rameau bénits. A la ville, on ne les sort pour ainsi dire plus en temps d'orage électrique ou de coup de vent, mais à la campagne la coutume est restée très générale.

On remarque, toutefois, que le nombre des chandelles ou des cierges bénits n'est plus aussi grand. La diminution date de l'époque où la vulgarisation du pétrole et l'abaissement de son prix commencèrent à supprimer les moules à chandelles, les fameux moules à quatre, huit ou douze branches, qu'on ne retrouvera bientôt plus que dans les bric-à-brac ou au Musée Ramezay, dernier refuge de ces vénérables

...derniers vestiges d'un passé qui finit,

selon l'heureuse expression de Fréchette.

Aujourd'hui, on ne fait plus bénir que des cierges dans la plupart de nos campagnes. Or, le cierge est encore un objet de luxe; par contre, il est plus durable, et ce serait bien extraordinaire s'il n'était pas proportionné aux besoins de toute une année.

* * *

En France, où la saison est plus avancée, où la date de la Chandeleur coïncide avec celle où la poule veut bien se remettre à pondre normalement, cette fête est signalée par une grande consommation de crêpes.

«J'étais occupé, raconte Claretie, j'étais occupé à lire les journaux du matin, lorsqu'on est venu m'interrompre :

«—Monsieur, monsieur, c'est aujourd'hui la Chandeleur! C'est le jour des crêpes!

«Et toute une suite de souvenirs m'est revenue à la mémoire; les lointains jours de février, quand la bonne Julie me tendait la poêle où, sur la couche de beurre doré, elle avait versé la pâte blanche finement délayée et, très émue, se demandait si monsieur allait bien retourner sa crêpe.

«C'est une des superstitions et des coutumes de la vieille France, un de ces vieux débris de traditions populaires que les *folkloristes* ramassent et gardent dans leurs recueils, comme des ossements de mastodontes dans les musées de province.»

A la Chandeleur, dit Abel Hugo dans sa *France pittoresque*, si les laboureurs ne faisaient point de crêpes, leur blé de l'année serait carié. Et celui qui retourne sa crêpe avec adresse, qui ne la laisse pas tomber à terre ou qui ne la rattrape point dans la poêle, sous la forme navrante de quelque linge fripé, celui-là aura du bonheur—de l'argent, cette forme tangible du bonheur—jusqu'à la Chandeleur prochaine. C'est pourquoi la pauvre Julie de Jules Claretie était si inquiète lorsqu'il prenait et tenait, comme on dit, la queue de la poêle. Mais quel rire joyeux quand la crêpe, lancée en l'air, retombe correcte dans la poêle chaude après avoir tournoyé sur elle-même devant le fourneau tout rougi! Une bonne Chandeleur équivaut, pour le paysan encore naïf, à une certitude de succès. Et, pendant les heures lourdes de toute une année, aux moments de trouble et de doute, quelle consolation de se rappeler la Chandeleur passée et de se dire, quand on a la foi des pauvres gens :

—Bah! tout finira par s'arranger, les crêpes ont été bien retournées!

Je ne sais pas si la coutume de faire bénir des cierges s'est maintenue en France. Il est probable que oui en Bretagne, où défilaient récemment encore, si j'en crois l'*Illustration*, de longues processions de gens portant des cierges et priant ou chantant.

Je trouve dans un vieux numéro des *Annales* de copieux détails sur la façon de célébrer la Chandeleur dans la province française. Je résume ce qui a trait aux régions d'où partirent les premiers colons du Canada.

En Normandie, il faut qu'à la Chandeleur la première crêpe qui saute dans la poêle saute si bien, si bien, si vite et si haut, qu'elle s'aille loger au-dessus d'une armoire : si elle est là et qu'elle y reste, on peut être sûr que l'argent ne manquera pas dans la maisonnée, durant un an entier.

En Poitou, ce soir-là, tout le monde vient à la cuisine, et, de la grand'mère au dernier bamin, chacun s'efforce d'être adroit, de tenir avec maestria la queue de la poêle, de faire bondir avec brio la crêpe indocile, rebelle et taquine. Inutile de dire que, faute d'apprentissage, nos sauteurs de crêpe improvisés se signalent par maladresse, et que bien rares sont ceux qui peuvent retourner le rond de pâte dorée, sans qu'il retombe roulé, plié ou déchiré dans la poêle, ou sans qu'il aille rouler dans le feu, pour la plus grande satisfaction des spectateurs qui huent le maladroit.

En Bretagne, parfois, on se livre à un jeu renouvelé des guerriers celtiques. Une joyeuse bataille éclate le soir de la Chandeleur. Rassurez-vous, les projectiles ne sont point dangereux : ce sont ces crêpes que vient de préparer la ménagère. Elles volent dans l'espace et vont s'aplatir sur le nez d'un gars ou bien elles coiffent d'un singulier bonnet quelque jolie fille qui, alors, est vraiment à croquer.

D'autre part, je relève cette page d'un chapitre de roman romanesque, sous le titre *C'est la Chandeleur* :

" Cette année, il a fallu allumer un bon feu dans les cheminées. Vous les connaissez et vous les aimez, ces cheminées de province, ces cheminées antiques, aussi vastes que les cheminées de légende où s'asseyaient le roi Artus et ses pages, et où flambaient des bûches colossales.

" Son manteau est imposant, et les feux innombrables ont donné une patine rousse aux carreaux, que des figures ingénues et des paysages primitifs décorent ; sur la plaque de fonte, une allégorie enfumée se laisse deviner plutôt qu'apercevoir. Les landiers de fer ont une forme héroïque, et l'on croirait que quelque Chasseur Noir ou que quelque chevalier bardé de fer va venir tout à l'heure y chauffer son spectre transi. Des fusils dépourvus de leur pierre, et dont les canons sont bosselés ; des cuivres,

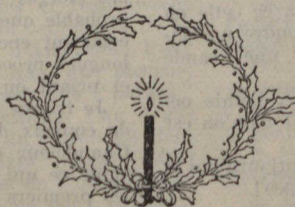
des plats de dinanderie, dont le temps effaçait à demi les contours ; des faïences de la vieille France aux tons sobres et pâlis ; toutes ces choses entourent la vieille cheminée, et lui prêtent l'harmonie de leur pittoresque.

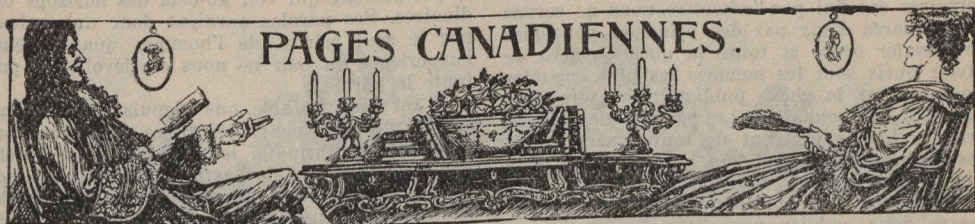
" Voilà la cheminée qui vous plaît et celle qui convient pour qu'on y fasse sauter la crêpe. Le beau plaisir si un valet correct vous les porte sur une assiette, en une salle à manger, ces crêpes qui n'ont pas l'aspect protocolaire ! C'est plaisir de chasseur et de châtelain, et c'est plaisir de poète que de les manger en quelque vieille salle à poutrelles, alors qu'une main experte devant vous vient de leur faire exécuter quelques prestes cabrioles, et que vous les avez ouïes chanter dans la poêle, tandis que les bûches crépitaient et pétillaient pour vous réjouir."

* * *

La Chandeleur, vous le savez, c'est la Fête de la Purification de la Sainte-Vierge. Elle fut instituée au sixième siècle et parvint à se substituer à la fête payenne, les Lupercales, dont elle a conservé certaines caractéristiques : feu, lumière, blé, c'est-à-dire cierges, crêpes, procession, etc.

Nodier dit quelque part : " Le paysan de France, qui bat sa farine pour en faire des crêpes afin que son blé soit bon, se doute-t-il qu'il rend, comme le fit tel ancêtre anonyme perdu dans la nuit des temps, un hommage à Cérès, déesse de l'agriculture ? Que de traditions de ce genre dans nos mœurs et qui subsistent encore, en dépit des siècles ! Il y a l'atavisme des croyances et du mystère comme celui des tempéraments et de la chair. L'humanité est une grande personne un peu vieillie qui se chante parfois à elle-même, pour se rejoindre, les chansons de sa nourrice et se conte doucement les contes d'autrefois..."





Sir Geo. - Etienne Cartier

Dernière Entrevue

Par LE CHERCHEUR

LE DON d'un portrait de feu sir George E. Cartier, au Musée Ramesay, a fourni une excellente occasion de réveiller des souvenirs, de réparer un peu le tort fait à un homme vraiment grand par la conspiration du silence organisée et maintenue autour de son œuvre et de sa mémoire par des intérêts de parti, ou plutôt de coteries. Le temps est venu où cette figure pourra se déployer à sa juste ampleur, et dans l'Histoire, et dans l'estime de sa race. L'historien Decelles a mis hache en bois par un coup de maître; d'autres ont suivi ou s'y apprennent. Pour ma part, je ressuscite une page d'Oscar Dunn, écrite en octobre 1873. Page que peu de gens ont lue et qui a la valeur d'un document historique.

* * *

"Durant les derniers jours que Sir George E. Cartier a passés à Montréal avant son départ pour l'Angleterre, où la mort l'attendait, ses admirateurs et ses amis, disait Dunn, n'ont cessé d'aller le voir, malgré les ordres du médecin qui constatait chez l'illustre malade les effets de la fatigue. Mais tous voulaient lui serrer la main, se disant que c'était peut-être la dernière fois, et lui, plus frappé probablement qu'il ne le laissait voir, les recevait avec une cordialité exempte de cette brusquerie qui n'excluait cependant chez lui ni l'estime ni la sympathie.

La veille de son départ, je pus le voir, après beaucoup d'autres, vers midi. Il était harassé, affaibli. Après quelques minutes de conversation, j'allais me retirer, lorsqu'il me dit:—"Assiey-vous, je suis fatigué des visites, il faut que je prenne mon lunch, je ne recevrai personne d'ici à une heure.—Savez-vous, ajouta-t-il, si un tel est en ville?"

Je répondis que je l'ignorais.—"Il doit y être, reprit-il, mais il ne viendra pas me voir: il va faire comme en 1862 lorsque nous sommes tombés du pouvoir."

Puis après un moment de réflexion:—"Il ne faut pas qu'un homme politique se laisse affecter par l'ingratitude de ses partisans ou du peuple en général; cette misère se voit partout,

ce n'est qu'un détail, et l'homme politique doit regarder plus haut, s'occuper du principal, c'est-à-dire des grandes mesures dont le pays a besoin. Dans un jeune pays comme le nôtre surtout, il ne faut pas calculer au jour le jour, mais savoir affronter les préjugés pour faire certaines choses qui ne seront comprises et appréciées que plus tard."

Sir George parlait, non pas avec son emportement ordinaire, mais d'un ton calme, grave même, en s'interrompant de temps à autre. Il continua:

"J'ai fait adopter, voyez-vous, bien des lois que l'on regardait dans le temps comme absurdes et dont on reconnaît la sagesse aujourd'hui. Ce sont ces grandes mesures-là qui m'ont permis de conduire le parti conservateur, car chaque fois qu'un événement venait justifier mes prévisions, la confiance de mes partisans augmentait: c'est pour cela que j'ai souvent récapitulé le passé dans mes discours. Lorsque l'on a en mains une grande mesure comme, par exemple, la tenure seigneuriale ou la décentralisation ou la représentation d'après la population, on peut toujours retenir son monde autour du drapeau. Pourquoi nous sommes-nous tant affaiblis de 1860 à 1862? Parce que nous n'avions pas à notre service une grande idée, susceptible d'empoigner sur le champ les esprits. Les rouges, eux, n'ont pu se maintenir parce qu'ils n'avaient pas de projets élevés. Vous avez vu que nous-mêmes nous avons remporté la plus éclatante victoire, lorsque nous avons pu lancer le grand projet de la Confédération: les exigences et les intérêts personnels s'effacent en présence d'une vaste entreprise. Au contraire, les personnalités les moins importantes s'affirment devant un destin qui ne dépasse pas leur hauteur..."

M. Cartier s'arrêta quelques instants, et reprit:

"Le projet du Pacifique n'est pas encore complet, mais lorsque l'affaire sera en marche, notre parti sera en danger. Moi, je suis trop vieux pour les nouvelles luttes qu'il faudra soutenir alors. J'ai maintenu le parti autour de l'idée de Confédération, mais le Pacifique est

le dernier mot de cette idée, et puisque nos adversaires ont fini par l'admettre, nous ne serons plus séparés d'eux par des principes politiques de premier ordre et toute la question sera de savoir quels sont les hommes les plus capables d'administrer la chose publique; ce sera une guerre de personnalité. Les passions, les rancunes, les haines naîtront de toutes parts, dans nos propres rangs peut-être, et dans cette lutte d'hommes à hommes, non pas de principes contre principes, le peuple pourra bien se préjuger contre nous, oublier nos états de service, et chercher d'autres idoles. Jusqu'à ce que l'indépendance du Canada devienne une question d'actualité, ce qui prendra du temps encore, je l'espère, la politique dans notre pays sera peut-être moins un combat qu'une querelle. Le devoir des chefs et de tous ceux qui tiennent à l'honneur national, sera de s'efforcer sans cesse à relever le niveau des idées, à agrandir le cercle où se meut l'esprit populaire, à ennoblir leurs propres entreprises. La Confédération, dans son développement naturel, fournira sans doute pour cela plus d'une occasion heureuse à ceux qui me succéderont. Vous autres, qui êtes jeunes, vous aurez à les aider."

Cette conversation, dont j'ai rapporté fidèlement la substance et, en quelques endroits, la teneur textuelle est assurément digne de remarque; il était difficile de ne pas s'en souvenir dans les circonstances présentes, où l'esprit de parti échauffé engendre de tous côtés tant de discussions acerbes. Les luttes personnelles que Sir George prévoyait ont commencé.

M. Cartier a eu des adversaires, des ennemis qui lui reprocheront bien des fautes; mais on trouvera peu de personnes qui lui nieront la fécondité et la clairvoyance de l'homme d'état. Ses propres partisans diront qu'il n'était pas orateur, qu'il ne parlait pas bien; mais ses ennemis eux-mêmes reconnaîtront que c'était un homme d'idées, un esprit vaste, capable de conceptions étendues; il avait le coup-d'œil qui embrasse une situation dans son ensemble, et

la perspicacité qui voit au-delà des horizons ordinaires. Ses paroles auraient donc une valeur par le seul mérite de l'homme, quand même l'expérience du jour ne nous en dévoilerait pas toute la portée.

Il est incontestable que depuis la dernière session du parlement fédéral, les discussions politiques ont perdu de leur dignité; les sujets même des disputes de partis ont perdu leur noblesse au contact de l'espionnage et des révélations personnelles. Le devoir de nos hommes politiques est de faire sortir de l'ornière le monde où ils dominent par leurs talents et leur expérience.

Le caractère particulier des querelles du Pacifique prête sans doute à la vulgarité; mais ce n'est là qu'un accident; les occasions de se relever ne manqueront ni à l'un ni à l'autre parti. L'élargissement des canaux et les travaux d'amélioration sur le Saint-Laurent ouvriront un champ vaste aux discussions économiques et aux spéculations d'un ordre élevé sur l'avenir du peuple canadien. D'un autre côté, notre constitution, quels qu'en soient le mérite et la sagesse, ne saurait être une œuvre définitive dans ses détails; certaines modifications paraîtront, sans doute, nécessaires plus tard. La science constitutionnelle et le patriotisme des chefs de la nation trouveront là un sujet fécond, ample, suffisant pour captiver tous les esprits éclairés. C'est à eux qu'il appartient de profiter des circonstances dans l'intérêt de l'honneur national. On peut leur répéter avec une légère variante le mot d'un écrivain français à Napoléon II: Messieurs, faites grand!"

* * *

Telle fut cette entrevue. Plusieurs s'accorderont à la trouver justement prophétique. A 35 ans de distance, il y a là des paroles d'une clairvoyance frappante. Les réflexions de l'homme d'Etat et les commentaires du journaliste constituent une page qu'il était bon de ressusciter et de méditer.





ON A DIT que les traités entre les nations étaient faits pour être déchirés. Il faut bien en arriver à croire que les traités faits par certains hommes avec leur conscience, sous forme de Résolutions de la Nouvelle Année, sont souvent destinés à avoir le même sort. Combien d'entre nous font depuis un mois comme ce jeune homme qui



No 1.—Ne devait plus fumer.

1903 verra-t-il des panamas en pulpe? On l'assure.

Un poète de San Francisco s'est suicidé. Hélas! pour un qui disparaît, cent surgissent.

L'homme a été créé le premier—et depuis, la femme se fait toujours attendre.

Le désenchantement marche en souriant sur les pas de l'enthousiasme.—Mme de Staël.

L'envie est, dites-vous, de mille maux la cause;
Holla, cher ami, parlez mieux;
L'envie est une bonne chose:
Elle fait crever l'envieux.

La femme, disait Larroumet, est un être charmant qui voudrait avoir les avantages de tout et les inconvénients de rien.

Dans les pays du sud, les moustiques causent la maladie du sommeil. Par ici, c'est le contraire.

Un savant estime que l'humanité évolue depuis 18,600,000 années. *Loafer* serait, me semble,—pour quelques-uns, du moins—un terme plus juste.

L'indigestion a réformé plus de cannibales que la religion.

En affaires, la routine est presque aussi ruineuse que l'incurie.



No 2.—Nè devait plus boire.

L'amour que l'on gaspille avant le mariage serait bien utile après.



No 3.—Ne devait plus flirter.

—o—

Savoir faire est supérieur à pouvoir faire.

—o—

Si leurs maris valaient un peu plus, bien des femmes n'aimeraient pas les chiens.

—o—

En soirée, quand votre partenaire est laide, parlez-lui de la laideur de sa voisine.

—o—

Moins un homme a de religion, plus, il croit que sa femme doit en avoir.

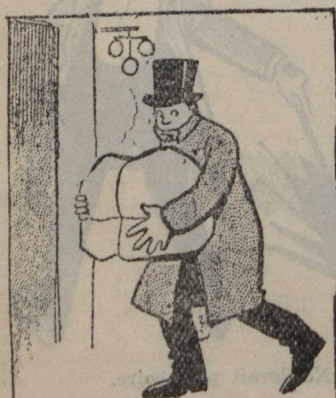
—o—

Une femme peut avoir confiance dans tous les hommes, mais rarement dans le sien.

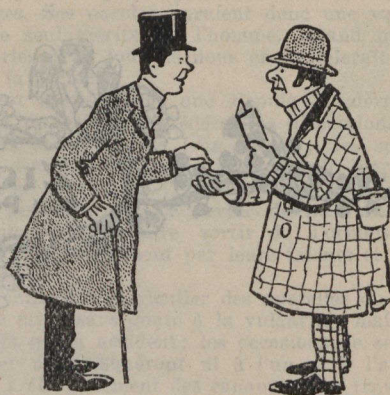
—o—

Il est plus facile d'écrire des vers que de les faire imprimer.

—o—



No 4.—Devait éviter le pawn-shop.



No 5.—Ne devait plus parier.

Le marchand.—Avez-vous découvert ce que cette dame voulait?*Le commis.*—Rien que ce qu'elle ne voulait pas, et je le lui ai vendu.

—o—

Y a-t-il encore une région du nom de Cobalt?

—o—

Etre mécontent de soi est une faiblesse, en être trop content est une sottise.

—o—

Il y a des dépenses qui payent et des économies qui coûtent.

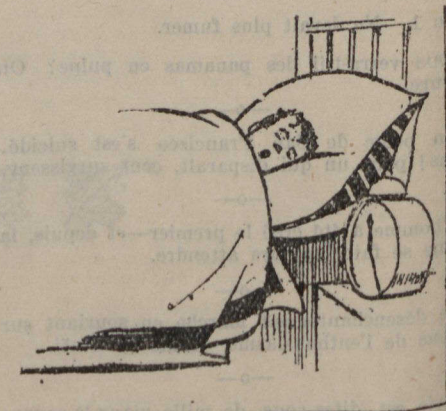
—o—

On oublie encore moins les injures qu'on fait que celles même qu'on reçoit.

—o—

Plus le fil et l'esprit sont fins, moins ils sont forts.

—o—



No 6.—Et devait se lever avec les poules.



Valentins et Valentines

Par LEA KEBEK

LA SAINT-VALENTIN est plus un événement mondain qu'une fête religieuse. Pour la plupart nous ignorons tout de ce saint, mais les jeunes et les vieux savent fort bien que l'époque de la fête est l'occasion d'un échange de missives illustrées parcourant toute la gamme imaginable, depuis le dessin le plus artistique jusqu'à la caricature la plus grossière. La Saint-Valentin est d'origine anglaise. Mais peut-être observons-nous plus que les Anglais et les Américains l'usage d'échanger des valentins. D'autre part il y a quelque chose qu'ils pratiquent ou pratiquaient ce jour-là... et que nous omettons : valentin choisissant sa valentine et valentine choisissant son valentin.

Par quelle étrange évolution, à travers tant de siècles, une fête payenne—les Lupercales—et la mort de Saint-Valentin ont-elles pu aboutir à des échanges de déclarations amoureuses et d'images de toute sorte ? J'emprunte ma science à une longue et savante étude publiée sur le sujet dans le *N. Y. Sunday News* de février dernier. Selon les uns, la fête du valentin remonte aux premiers temps de la Rome payenne ; les autres assurent qu'elle date du martyre de Saint Valentin. Une chose certaine, incontestable, c'est que le nom date de cette mort ; quant

à certaines coutumes elles existaient bien auparavant. En effet, durant les fêtes des Lupercales, dans l'ancienne Rome, le 14 février, la jeune fille qu'un jeune homme frappait d'un léger coup de fouet lui devenait fiancée par le fait. Il y avait encore ceci ce jour-là : les garçons écrivaient des noms de fillettes et les fillettes des noms de garçons sur des bouts de papier qui étaient enroulés, puis un tirage se faisait. Un nom de garçon était extrait simultanément avec celui d'une fillette, ce qui équivalait, pour ainsi dire, à une publication de ban. Ces tirages furent prohibés par plusieurs évêques catholiques, qui préconisèrent celui de noms de saints et de saintes, dont on s'efforcerait d'imiter les vertus. C'est sans doute par suite de cette prohibition que la coutume du choix d'amoureux ne se retrouve plus chez les catholiques. Les protestants la ressuscitèrent plus tard, mais elle est en train de disparaître.

De sorte que, pour un catholique, valentin signifie uniquement une image allégorique, tandis que pour le protestant, valentin, c'est non seulement l'image, mais encore et surtout la personne aimée qu'on désigne ce jour-là. Cette dernière opération fut assez importante pour que Shakespeare en parlât dans *Hamlet* même :

Tomorrow is St. Val-
[entine's day,
All in the morning
[betime!
And I a maid at your
[window,
To be your Valen-
[tine.

Aussitôt après le tirage, il y avait échange de cadeaux entre valentins et valentines. On assure que beaucoup de mariages étaient déterminés par cette loterie et qu'ils ne furent pas les moins bons.

Autrefois, (peut-être encore aujourd'hui dans certains endroits), une valentine prenait pour son valentin le premier jeune homme qu'elle voyait dans la journée du 14 février. Je n'insiste pas sur cette particularité, certaine que *Mistigris* doit en parler dans son article sur l'année bissextile. De fait, il y a rapport étroit entre cette coutume et le privilège présumé du beau sexe au cours des années composées de 366 jours. Je supposerai seulement que les jeunes filles s'arrangeaient toujours, le 14 février, pour ne voir que l'homme qui leur plaisait. Tout comme aujourd'hui, le hasard les servait comme un chien bien dressé, ne leur rapportant que le gibier convoité. Personne n'avait l'air d'y voir mèche, mais personne, non plus, n'était dupe.

Dans tout cela, Saint-Valentin ne joue pas un rôle bien actif. Il ne paraît avoir fourni que le nom. C'est un *blind*, comme dit le jargon du jeu et des affaires. En effet, le choix d'un amoureux ou d'une amoureuse exista bien avant ce saint; quant aux images qui portent son nom, l'usage en vint, naturellement, bien après lui: personne ne sait même comment et où cette imagerie prit naissance. On croit que ce furent des amoureux maltraités au tirage qui imaginèrent de gâter, par des caricatures, la joie des valentins et valentines.



Le valentin aurait donc une origine aussi vile que la lettre anonyme. Reconnaissons qu'il s'est beaucoup réformé, car il s'échange des choses d'un art souvent original et exquis. Je lis dans la *University Cyclopoedia*:

"Aux Etats-Unis, la pratique d'envoyer des valentins-caricatures par la poste disparaît graduellement, la pratique la plus nouvelle, exercée surtout par les enfants, consistant à passer le valentin sous la porte de la maison de la victime, puis à sonner et à décamper."

Je crois que la carte postale illustrée a porté aux valentins un coup qui pourrait bien être mortel.

Pour terminer, encore un mot sur Saint-Valentin.

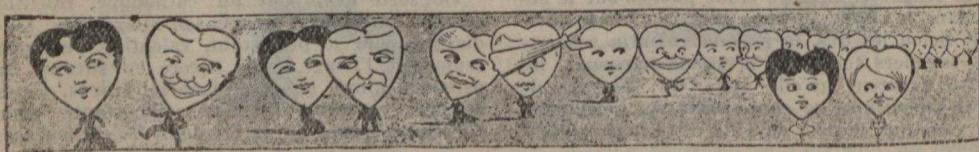
Un auteur anglais, Wheatley, nous dit qu'il fut doué de vertus admirables; qu'il fut célèbre par son amour et sa charité pour le prochain, tellement qu'après sa mort (en 274), les jeunes amoureux le choisirent pour leur patron.

Quoi qu'il en soit, tout indique que la Saint-Valentin, certaine de durer aussi longtemps que l'humanité comme fête religieuse, laisse voir déjà de nombreux signes de décrépitude comme fête mondaine. Les dessinateurs et les lithographes, qui l'ont sauvegardée jusqu'ici, semblent diriger leurs amours du côté de la carte postale illustrée, laquelle...

Mais ce sera le sujet d'un prochain article.

* * *

Ces dernières lignes sont, à la vérité, un *post-scriptum* justifié par des lectures de magazines américains dirigés par des femmes. J'y vois que la Saint-Valentin n'est plus qu'un prétexte à jolis petits banquets où les tables sont ornées d'une façon toute spéciale. Notons le fait.



Dans le Pétrin



Elle. — C'était si ennuyeux que j'ai dû cacher ma bouche avec ma main pour bâiller.

Lui. — Comment avez-vous pu avec une si petite main cacher une aussi... je veux dire... que... que... Pensez-vous qu'il va faire chaud l'été prochain ?

Le Jury du Prix de la "Vie Heureuse"



Mmes Felix - Faure - Goyau

Severine,

Gabrielle Reval,

Myriam Harry

Alphonse Daudet,

Duchesse de Brohan
C. de Broutelles

Paradowska,

Catulle Mendès, Tinayre,

D. Lesueur,

Baronne de Pierrebourg.



Quelques Femmes de Lettres

Par D'ARGENSON

CETTE année encore, Mme C. de Broutelles a bien voulu nous envoyer la photographie du groupe des femmes de lettres, composant le jury du Prix offert aux littérateurs par la *Vie Heureuse*, le beau journal que publie la maison Hachette & Cie. Mme de Broutelles, secrétaire de ce jury, est une féministe du genre le plus rationnel et le plus utile. Elle est l'âme de trois publications : *Vie Heureuse*, *Mode pratique* et *Conseil des Femmes*. Notre précieuse collaboratrice, Tante Pierrette, ne jure que par elle et la considère comme le plus sûr des guides. Certaines études de Mme de Broutelles, notamment sur l'éducation des garçons, sont devenues des classiques du genre. On a écrit d'elle :

"Le monde, s'il était tel qu'elle le souhaite, se composerait de gens très francs, et point mystérieux, qui aimeraient beaucoup leur foyer, se sentiraient confortablement chez eux, respecteraient réciproquement leur liberté, auraient l'âme nette, l'esprit reposé, l'amour de tout ce que la nature a fait de beau, le goût d'une simplicité aisée, d'un décor de quelques lignes agréable aux yeux, des dessus de table en cristal, et de quelques fleurs soigneusement disposées. L'histoire des revues qu'elle a fondées est l'histoire de ses idées même."

J'ajouterai : Mme de Broutelles résume complètement le beau type de celles—si rares, hélas!—qui, femmes du monde, savent, néanmoins, s'intéresser aux choses bonnes et utiles et y réussir. Aux charmes de la Française d'élite, elle ajoute cette énergie, cette ardeur d'initiative que les Américains expriment par le mot *pushing*. Il m'est agréable de faire connaître cette femme de lettres et d'action à celles de nos Canadiennes qui se sentent une fièvre de travail et n'osent agir. Je la leur propose comme modèle. Modèle pour le tact ; modèle pour l'art de travailler beaucoup sans négliger les devoirs sociaux, sans perdre aucun des charmes du sexe ; modèle pour l'attachement aux choses du passé méritant d'être conservées ; modèle

pour la généreuse audace à adopter les saines idées nouvelles.

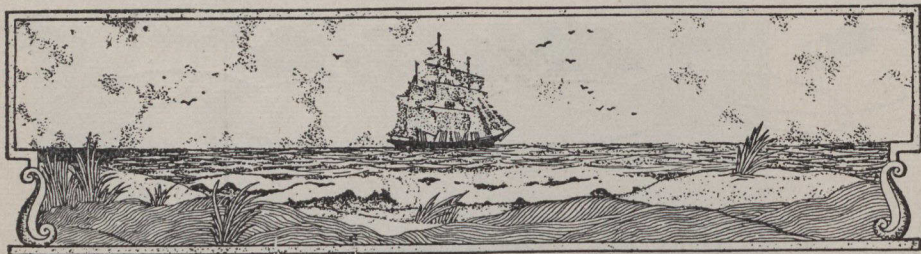
Parmi les autres membres actuels ou disparus de ce jury, plusieurs sont très populaires ici. Ainsi Mme Juliette Adam nous semble être un peu une Canadienne, tant elle a montré de sollicitude pour les personnes et les choses de notre pays. Nous pleurons encore, dans nos cercles littéraires, la mort de Mme Bentzon. Mmes Bertheray, Daudet, Dieulafoy, Gauthier, Lesueur, Marni, Mendès, de Noailles, de Peyrebrune, Tinayre et Séverine ont été ou sont encore très lues au Canada. Cette dernière a même formé école, une de ses disciples lui faisant franchement honneur.

A ce propos, faisant taire les susceptibilités de sexe, je dirai que dans notre petit monde lettré, ce sont les femmes qui, proportion de nombre considérée, pensent et s'expriment le mieux. Dès les commencements de la colonie, on donna aux filles une meilleure instruction et une meilleure éducation qu'aux garçons. Et aujourd'hui encore, les couvents sont supérieurs aux collèges sous la majorité des rapports. On lit plus et mieux parmi les Canadiennes que parmi les Canadiens, ceux-ci s'en tenant, pour la plupart, aux journaux à nouvelles, sportifs ou commerciaux.

Nous avons des femmes de lettres dont nous sommes, sans chauvinisme aucun, fiers, très fiers même. Nos femmes journalistes valent généralement beaucoup mieux que le milieu où et pour lequel elles travaillent. François, Madeleine, Colombine, Gaétane de Montreuil, pour n'en nommer que quatre, prendraient vite pied sur l'asphalte parisienne. Bref, ce qui est resté le plus essentiellement français au Canada, c'est la femme.

Beaucoup de nos femmes de lettres ont des relations d'amitié ou de littérature avec des membres du jury de la *Vie Heureuse*. Que ce commerce continue : il ne peut être que fructueux.





Drames de la Mer

Par EDOUARD CABRETTE



patir avec les pauvres voyageurs dont la vie est en jeu.

Heureusement pour les neuf cents êtres humains qui logeaient dans le *Mount-Royal*, sur le sort duquel les journaux quotidiens nous ont entretenu en janvier dernier, ce navire a su résister à la fureur des flots et c'est avec un véritable soupir de soulagement que le monde entier a finalement appris qu'il était arrivé en lieu sûr, sans grave avarie.

Ainsi qu'on a pu le constater, la possibilité de cette catastrophe a fait surgir les statistiques, et surtout les histoires oubliées des sombres drames de la mer, cette terrible engloutisseuse de marins intrépides.

Il est impossible de toutes les rappeler dans un court article, mais nous en choisissons trois des plus pathétiques : les deux premières parce qu'elles se rapportent à notre pays et la troisième parce qu'elle est unique en son genre et le restera, espérons-le.

* * *

Au nombre des désastres maritimes dont on a conservé le souvenir, aucun n'a causé, au Canada, une plus profonde sensation, ni laissé une trace plus ineffaçable que celle du *City of Boston* de la ligne Inman, car ce désastre inexplicable et inexplicable plongea dans le deuil toute une ville de nos provinces maritimes.

Il y a quarante ans, l'industrie européenne, non seulement n'avait pas d'agence dans l'Amérique britannique, mais ne nous envoyait même pas de commis voyageurs avec des échantillons. Force était donc à nos négociants de se dépla-

cer pour faire leurs achats. Comme le commerce d'importation était à cette époque presque monopolisé par Halifax, les marchands de gros de l'endroit avaient pris l'habitude de se transporter en Europe, deux fois l'an : le printemps et l'automne. Et pour diminuer le coût du passage tout en faisant la traversée plus agréablement, ils organisaient une sorte d'excursion semi-annuelle et partaient ensemble par le même navire.

C'est ainsi que le 4 mars 1870, le *City of Boston* quitta le port d'Halifax avec 191 riches importateurs, la plupart pères de familles.

Deux semaines, trois semaines s'écoulèrent, et le *City of Boston* n'avait pas encore franchi l'océan, mais tout le monde avait confiance dans la solidité du vaisseau et dans l'habileté de son commandant et l'on crut d'abord à un simple retard occasionné par une de ces tempêtes si fréquentes lors de l'équinoxe du printemps. Après la quatrième semaine, cependant, les familles des voyageurs et le public s'alarmèrent, aussi accueillit-on avec une joie indescriptible la nouvelle que le steamer avait réussi à atterrir à Moville, petit port d'Irlande. Sur réception de la dépêche, à Halifax, les cloches sonnèrent à toute volée, les écoliers reçurent congé et les passants même ne s'abordèrent qu'avec les plus vives manifestations de gaieté. Mais cette joie fut de courte durée, car bientôt un sinistre télégramme annonça que la nouvelle était controuvée : le navire entré dans le port de Moville, n'était pas le *City of Boston*. Halifax retomba dans une morne douleur, et depuis, pas une épave, pas un débris, rien, absolument rien, n'est venu indiquer quel avait été le sort du malheureux navire.

Plus récemment, en 1901, le *Huronian*, de la ligne Allan, partait de Glasgow en route pour St-Jean, N.B. Ce vaisseau faisait son premier voyage et c'est rempli d'espérance qu'il s'élança fièrement vers l'horizon. Jamais plus on n'en a entendu parler. Passagers, équipage, navire, tout s'est évanoui.

* * *

Si mystérieuses que soient ces disparitions étranges dont le nombre est plus considérable

qu'on ne pense, puisque, depuis 1881 seulement, 1399 navires portant 18,160 personnes sont disparus sans laisser de trace, elles n'égalent peut-être pas encore le cas du *Marie-Céleste* qu'il faut toujours rappeler lorsqu'il est question des événements qui dépassent notre intelligence.

Le *Marie-Céleste*, il est vrai, fut retrouvé, mais combien stupéfiant est le drame qu'il laisse entrevoir. Ecoutez-en le récit puisé dans un journal du temps (nous n'y changeons rien) :

Vers 1880 le *Marie-Céleste* fit voile du port de New-York avec treize personnes à bord.

Parmi les passagers se trouvaient la femme et le jeune enfant de l'armateur du navire. Il y avait à bord une cargaison de prix et le vaisseau se rendait à Ville Franche sur la Méditerranée. Une barque anglaise qui s'en revenait aperçut le *Marie-Céleste* à environ 300 milles à l'ouest de Gibraltar. La barque donna le signal accoutumé, mais fut surprise de ne recevoir aucune réponse. Trouvant ceci étrange, la barque anglaise se dirigea vers le navire et à l'aide de longues-vues on examina attentivement ce qui pouvait se passer sur le pont : il n'y avait rien de visible qui donnât signe de vie. Un sentiment d'inquiétude s'empara de l'équipage de la barque. On mit une chaloupe à la mer, et le capitaine, avec quelques hommes hardis, se dirigea vers le *Marie-Céleste*. Arrivés à côté ils crièrent tous ensemble afin d'attirer l'attention. Tout resta silencieux comme le tombeau. Le capitaine, suivi par ses hommes, monta à bord du *Marie-Céleste* pour connaître la cause de ce silence inusité, et commença à faire un examen complet du vaisseau. Dans des draps se trouvait le linge des matelots pour le lavage de la semaine. Toutes les chaloupes de sauvetage étaient suspendues à leurs places.

Chaque câble et chaque mâture étaient en ordre. L'habitacle et la boussole étaient intacts. En descendant à l'écoutille d'avant on trouva un repas à demi-mangé sur la table des marins. Les visiteurs se rendirent ensuite à l'arrière du navire et, dans la chambre du capitaine, trouvèrent là aussi les restes d'un repas interrompu. Dans un coin de la chambre il y avait une machine à coudre et un petit habillement était encore sous l'aiguille avec un dé sur le coin de la machine, indiquant par là que la dame avait

été promptement appelée à se rendre au repas du midi. L'argent qui se trouvait dans le coffre y était encore. Le chronomètre du capitaine était suspendu à l'endroit ordinaire. Les montres des seconds étaient pendues dans leur chambre d'apparat. Rien n'était dérangé. Mais où était l'équipage ?

Pas une seule trace des treize personnes qui avaient laissé New-York peu de temps auparavant ne pouvait être trouvée. Elles avaient mystérieusement et entièrement disparu. Le livre de loch, dans lequel la dernière entrée était datée de 42 heures avant l'arrivée de la barque anglaise, indiquait que le voyage avait été favorable. On n'avait essuyé aucune tempête et rencontré ni pirates, ni assassins. Il n'y avait aucune chose qui pût montrer qu'un combat avait eu lieu. Aucun article de prix ne manquait. Où et pourquoi l'équipage avait-il quitté le navire ?

Le *Marie-Céleste* fut emmené à Ville Franche où sa cargaison fut déchargée et ensuite on le ramena à New-York. La nouvelle de l'étrange disparition du malheureux équipage du navire *Marie-Céleste* fut envoyée à l'Etat d'où on la fit connaître à tous les représentants des Etats-Unis à l'étranger, avec prière d'en informer les gouvernements divers, ce qui fut fait. De cette manière la nouvelle fut bientôt communiquée à chaque percepteur de douanes de l'univers. On prit tous les moyens possibles pour éclaircir le mystère, et malgré toutes les démarches qu'on a faites on n'est pas plus avancé qu'au premier jour.

* * *

Un romancier a tenté d'expliquer la disparition du *City of Boston* dans une nouvelle parue dans un magazine américain, et un écrivain du pays, M. Auguste Fortier, a bâti un roman sur le drame du *Marie-Céleste*, mais leurs théories ne sont que des théories plus ou moins vraisemblables. La mer garde son secret et le gardera probablement toujours, à moins que la science nous permette un jour, de sonder le fond des océans.

Et encore, Dieu restera seul à pouvoir soulever le coin du voile qui enveloppe plusieurs terrifiants épisodes de l'existence.

O flots ! que vous savez de lugubres histoires...

VICTOR HUGO.





A propos d'Année Bissextile

Par MISTIGRIS



en de mauvaises mains."

Richter semble parler comme un gros livre, diront certaines demoiselles, mais il nous rappelle ce bonhomme bien renté, bien repu, confortablement assis, au coin du feu, dans un fauteuil bien capitonné, et s'écriant, après avoir lu le récit de la bataille de Waterloo: "Napoléon était une andouille; il aurait dû s'y prendre comme ceci, puis comme cela!" Si Richter avait été du sexe faible, s'il avait vu sa tige monter, devenir coriace et former des graines, peut-être eût-il pincé une autre guitare et chanté une autre chanson. Allons! n'est-ce qu'à nous, femmes, qu'il sera défendu de mettre en pra-

tique le précepte: "Aide-toi, le ciel t'aidera?"

Comment! vont rétorquer à ces demoiselles les routiniers et les timorés, vous voudriez que la femme recherchât l'homme en mariage? Quelle impudence et quelle impudeur!

Je reprends la parole pour dire à ces dames et à ces messieurs: Ne nous excitons pas. Un peu de calme, et nous verrons que la chose se fait couramment et depuis toujours. Tout ce que l'on voudrait, dans certains quartiers, c'est que la pratique fût régulière, loyale, permise à toutes. Aujourd'hui, comme autrefois, dans les familles royales, c'est le plus souvent l'héritière d'un trône qui désigne son mari. Notre défunte reine choisit Albert elle-même; Wilhelmine, reine de Hollande, a demandé directement la main du *serin* qui est devenu son mari. Les filles des millionnaires américains se mettent littéralement à quatre pattes devant des nobles qui n'ont souvent de mâle que leurs prénoms. Dans la bourgeoisie et dans le peuple, les audacieuses, jeunes, vieilles, veuves (oh! surtout) sautent à la gorge des *marieurs*, leur tendent des souricières, mettent en jeu mille engins et mille artifices. Partout et pour des milliers de femmes à marier, c'est tous les jours

année bissextile.

De fait, cette légende des filles qui demandent les garçons en mariage rien qu'en ces années-là, c'est une légende qui repose sur à peu près rien, dont les encyclopédies négligent de parler et qui, en somme, n'est que le travestissement d'une coutume propre à la Saint-Valentin d'autrefois, bien qu'un édit promulgué en 1228, par le parlement d'Ecosse, se lise ainsi : "Il est ordonné que durant le règne de Sa Très Gracieuse Majesté Margaret, toute jeune fille, de haute ou basse classe, aura liberté de parler à l'homme qu'elle aime. S'il refuse d'en faire sa femme, il sera passible d'une amende de cent livres, ou moins, selon sa richesse, excepté s'il peut prouver qu'il est déjà engagé à une autre femme, ce qui le libèrera."

Deux journaux de New-York, le *Journal* et le *World*, posent la question depuis quelques jours. "Should women propose?" La femme doit-elle rechercher l'homme en mariage? Mme de Rivers présidente de la N. Y. Federation of Womens' Clubs a répondu. "La femme devrait partager avec l'homme cette prérogative, non à certaine année seulement, mais tous jours. Je suppose ce cas-ci: Une jeune fille riche, aimée et se sachant aimée d'un homme pauvre. Elle l'aime également. Lui, par timidité, n'ose demander sa main. La jeune fille ne peut-elle pas faire les avances avec tact, modestie, délicatesse?"

C'est ce qu'avait fait cette philanthrope distinguée qui se nommait baronne Burdett-Coutts, aussi célèbre pour sa charité que pour sa fabuleuse fortune: elle demanda la main du pauvre Bartlett qu'elle aimait, qui l'aimait. Ce fut un ménage des plus heureux.

Le N.-Y. *Journal* voulant propager la coutume des demandes en mariage formulées par la femme, offre \$100 en prix au premier couple qui se mariera après pareille procédure.

Dorothy Dix, la grande autorité du *Journal* en matières féminines, trouve monstrueux que la femme n'ait rien à dire dans une affaire comme le mariage, où elle est, peut-être, le principal facteur. Son cœur n'a pas le droit de parler; elle est condamnée à passer à côté de

l'homme qui représente le bonheur de toute sa vie à venir, et à ne pas le retenir.

Hum! la question est délicate. Mais, je le répète, à la bien regarder de près, je trouve qu'à notre époque, sous une forme ou sous une autre, la femme fait bien souvent les premiers pas, et les derniers aussi, vers l'homme qu'elle veut pour mari. Il n'est pas besoin qu'elle se jette au cou de l'élu, ni qu'elle l'enlève de force et encore moins, comme c'est arrivé encore récemment, qu'elle lui arrache le *oui* au bout du revolver. Il y a pour dégoûder et faire marcher un homme vers le but, mille moyens dont les femmes apportent la recette en naissant.

Mais il y a la craintive, la sensitive, la lente: *the early bird catches the early worm*, vous savez. Le ver matinal est réservé à l'oiseau matinal. C'est donc elle qui se révolte, qui voudrait

voir instituer à l'état de pratique régulière et honorable le droit de se déclarer à l'homme qu'elle juge digne d'elle, quand cet homme passe distrahit ou timide à l'excès. Elle se trouve, celle-là, en état d'infériorité pour lutter avec l'audacieuse qui va saisir son homme au collet, sans souci du qu'en dira-t-on. Boyesen, l'auteur de *Revolt of the Daughters of England*, dit: "Les jeunes Anglaises s'irritent à la fin de voir la jeune fille américaine, avec ses allures garçonnieres et son parler d'argot, leur enlever, les uns après les autres, les partis les plus désirables, sans qu'il leur soit permis de lutter à armes égales. Vainement on leur a dit



Elle, (50 ans).—Ma foi non... j'aime encore mieux rester comme je suis que de m'atteler à ça...

Lui.—Sauvé!!!

et répété que pareilles allures et pareil langage étaient vulgaires, qu'elles se devaient à elles-mêmes de s'en garder et d'observer les strictes convenances. Elles l'ont cru, mais depuis le temps qu'elles le font, le résultat n'est pas, semble-t-il, pour les encourager. Leurs rivaux se rient d'elles, les traitant de précieuses, et les hommes...? Les hommes les délaissent et vont avec les rieuses. Il y a là de quoi exaspérer les plus placides et, pour naïve qu'on soit, on se lasse d'être dupe. Elles le sont, ou estiment l'être, ce qui revient au même. Depuis un demi-siècle on leur représente les jeunes filles américaines comme des types achevés de vulgarité et de mauvais goût, et on les invite à se

garder de les imiter. N'empêche que les succès de ces équivoques héroïnes sont pour décourager celles plus modestes. Ce qu'elles lisent, ce qu'elles entendent et ce qu'elles voient les convainc de plus en plus que les temps sont changés, que les préceptes et les axiomes de leurs mères ne sont plus de mise et qu'elles font fausse route. C'est fort bien d'être des modèles de réserve et de convenance, mais les modèles sont comme les statues, ils les relèguent dans les musées, où la Vénus de Milo elle-même n'a que de rares visiteurs, et ils lui préfèrent, toute Vénus soit-elle, une "compagne agréable et bonne camarade."

* * *

L'avouerai-je? Il ne me paraît pas facile d'aprouver ni de condamner absolument le droit pour la femme, qui aime, de le faire savoir à l'objet de cet amour et de le demander en mariage. Il y a du pour et du contre. Le contre a pour lui la tradition, les scrupules, la bienséance, la pudeur, l'hy-pocrisie, le pharisaïsme, en un mot le plus singulier mélange d'arguments.

Mais l'autre camp pourra répondre ceci : Nous ne demandons pas l'abus, mais simplement la reconnaissance d'un droit à exercer, dans des cas particuliers, avec tact, le plus souvent par des intermédiaires (comme en France) ; nous voulons être sur un pied d'égalité avec les audacieuses, les effrontées, mais n'agir que d'une façon honorable, en restant dignes de notre sexe. La chose se fait tous les jours, mais nous voulons que toutes puissent y recourir sans prêter à la critique, si elles s'y prennent loyalement et décemment.

Ma foi, la chose ainsi posée ne me paraît pas très répugnante. Et c'est à ses adhérentes de mener une campagne en ne s'éloignant pas de ces principes. C'est, d'ailleurs, la campagne inaugurée par des féministes très prudents.

Si elle aboutit, peut-être verrons-nous se régler, partiellement du moins, un inquiétant problème pour certains pays : celui de la dépopulation ; et pour d'autres, celui du nombre terriblement progressif des femmes qui ne se marient pas.

* * *

Dès 1895, dans une revue d'ensemble sur

l'ère des revendications féminines, commencée un peu partout, et au nombre desquelles se trouvent le droit de choisir le futur compagnon de sa vie, quand ce peut se faire dignement et honorablement, M. de Varigay disait : Les femmes ne partent pas seules en guerre. Elles ont des alliés. Parmi les écrivains, d'aucuns, les plus sagaces, avaient prévu ce brusque revirement et, de leur mieux, y ont aidé. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à rapprocher du mouvement actuel l'évolution récente du genre de littérature que les femmes patronnent le plus en Angleterre, du roman. Ceux-là mêmes que l'on qualifiait d'osés, de dangereux, et le nombre en était restreint, sont aujourd'hui bien dépassés. On ne recule plus devant l'audace des situations, la licence des descriptions, l'équivoque des allusions, et "Mrs Grundy, le type consacré de la pruderie anglaise", abasourdie du changement survenu, se demande avec angoisse ce qui se pré-

pare et ce que sera la *new womanhood*, la "femme moderne", dont l'avènement est proche.

Non plus la jeune fille ignorante et timide d'autrefois, non pas non plus la révoltée que d'aucuns prédisent. Elle sera autre qu'elle n'est, c'est certain, mais croire qu'elle sèmera tout en route : modestie et convenances, grâces et charmes, dons de plaire et d'attirer, c'est plus que douteux, et ce n'est pas du tout ce à quoi elle aspire. Loin de là. Dans les lettres, la plupart anonymes, que publient les journaux et les magazines, ce qui perce n'est nullement le dédain des antiques prérogatives féminines, l'indifférence aux hommages de l'homme. Ce que la jeune fille moderne ambitionne au contraire, c'est, comme l'écrit l'une d'elles avec

l'audace que donne le masque de l'anonymat :

*To see the men
Flock round her kness.
Thick as bees.*

" Voir les mortels
Bourdonner autour d'elle,
Ainsi qu'autour du miel
Essaims d'abeilles."

Un écrivain bien connu écrit que "les convenances sont affaires de longitude et de latitude." En effet, il est des pays un peu éloignés des nôtres, il est vrai, où c'est la femme qui doit demander l'homme en mariage. Il est juste d'ajouter qu'en ces pays, c'est la femme qui est le chef de la famille, qui fait vivre l'homme et les



Un je tiens vaut deux je tiendrai.

enfants.

Là c'est la règle que le mari soit aux crochets de la femme. Mais dans les pays dits civilisés, que de maris sont en pareille position !

La moitié des nobles ou soi-disant nobles d'Europe ne visent qu'à épouser des femmes dont la richesse leur permettra de passer leur vie dans le plaisir et l'oisiveté.

Dans les couches moyennes, il ne faut pas regarder longtemps autour de soi, pour compter par douzaines les maris qui vivent aux dépens de leur femme.

Ici dans les couches ses, il y a une tendance marquée parmi les hommes à *loaf* pendant que les épouses s'esquintent à laver les planchers, à blanchir le linge, à faire de la couture à la maison et même à travailler au dehors.

Ne nous scandalisons pas de la paille que nous voyons, nous les civilisés, dans l'œil des gens d'une autre hémisphère : nous avons dans le nôtre un joli commencement de poutre.

Admettons le fait : Plus la femme devient vaillante, entreprenante, indépendante par son travail, exigeante à cause de son argent, plus l'homme devient mou, flasque, amoureux de ses aises, ennemi du travail.

Les attributions des sexes se déplacent visiblement, et plus d'un croit qu'en refusant ostensiblement à la femme le droit de choisir son mari, les hommes sont comme un feu mourant qui jette un dernier éclat.

* * *

Le mouvement féministe est très bien organisé dans la plupart des pays. Si, en quelques-uns, il obtient peu parce qu'il demande trop, se rend antipathique et inacceptable, ailleurs il procède avec prudence et obtient chaque année une ou plusieurs concessions importantes. On peut résumer les prétentions du féminisme en



—Prosper, y a assez longtemps que ça traîne c'te fréquentation... Ta main ou ta vie !

cet axiome constitutionnel : Qui fournit l'argent pour une dépense doit participer au contrôle de cette dépense. Le sexe fort peut réchigner, mais à moins de nier officiellement à la femme jugement et perspicacité, il faudra la convier graduellement à la direction des affaires.

* * *

Bref, plus je tourne et retourne le sujet, moins je trouve odieux le spectacle d'une jeune fille *popping the question*, comme disent les Américains. Et il me semble qu'il ne sera pas si désagréable à notre oreille d'entendre Mariette faire la *morale* à un récalcitrant, le pousser du côté du curé en lui chantonnant à voix bas-

se et discrète :

Poléon, ô Poléon !
C'est mal que hausser l'épaule !
Qui trop attend
Est repentant.
Votre jeunesse nous enjôle,
Mais ce n'est rien qu'une saison,
O Poléon !

Allons donc ! Perlipopette !
Ne dites pas toujours nenni !
Cœur qui sommeille
Trop tard s'éveille
Et le paresseux est puni :
Tout printemps doit payer sa dette,
Perlipopette !

Poléon, ô Poléon !
Vous passerez comme la rose,
Très vite
Sans agrément ;
Mon cœur au vôtre se propose ;
Et gai ! gai ! réveillez-vous donc,
O Poléon !...





**Prof.
Lavoie**
Fabricant Expert de
Perruques et Tou-
pets pour Dames
et Messieurs.

Maison Fondée en 1860

Cheveux teints dans
toutes les nuances
desirées. Coiffu-
res pour Bals et
Soirées.

Assortimen- complet
de

**Tresses en Cheveux Naturels, Accessoires de
Coiffure, Peignes**
et Ornaments en Tous Genres pour Cheveux.

Importation directe de Paris, Londres, New-York

**No 8, rue
Notre - Dame
Ouest**

Coin Boulevard
St-Laurent : :

Montreal



Innovations !

GRACE à l'installation de nouvelles machines et à des arrangements littéraires et artistiques nouveaux, de grandes innovations sont faites dans

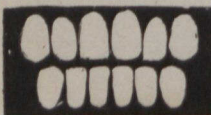
Le Samedi

Le plus grand magazine illustré hebdomadaire, 5c au Canada ; 7c à l'Etranger.

Tel. Bell : Main 1473 Résidence : STE-THERESE

LUCIEN GIROUX, Notaire

Argent à prêter 71a, rue St-Jacques,
Réglement de Successions MONTREAL



Nos DENTS sont très
belles, naturelles garanties
Institut Dentaire Franco-
Américain, (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal.

Notre Santé

L'Art de se Moucher

LE DOCTEUR Bon-Sens nous écrit : On ne sait pas se moucher, et, par ces temps de grippe, de rhume et de coryza, cela peut avoir des inconvénients. C'est si facile, de se moucher. On enfonce son nez dans son mouchoir et l'on souffle plus ou moins fort, selon les circonstances. Et l'on recommence s'il le faut. Et voilà. Eh bien ! c'est mauvais et même dangereux, quand on est obligé de se moucher souvent. Pourquoi, dangereux ? Parce que cette manière de se moucher peut amener des maux d'oreilles, des inflammations et des désordres. En soufflant fort, les deux narines bien bouchées, on emplit d'air sous pression la gorge et l'arrière-nez. Il faut que cet excès d'air s'en aille. Pendant le rhume de cerveau, le nez est bouché encore plus que d'habitude, l'air s'accumule encore mieux à mesure que l'on se mouche, et si bien qu'il lui faudra chercher une voie de sortie inusitée. Or, il en est une à sa portée qui conduit directement dans l'oreille moyenne : c'est la trompe d'Eustache. Quand vous vous mouchez fort, l'air s'y engouffre, et, avec lui, les mucosités du nez chargées de bactéries accumulées dans le pharynx. De là, le danger. On s'en aperçoit, quelquefois, trop tard. On ressent une petite douleur, mais le mal est fait. Donc, nous nous mouchons, généralement, dans de mauvaises conditions, et sans même nous en douter. Nous nous mouchons trop élégamment. Alors ? Alors, il faut changer de méthode pour se mettre à l'abri de tout accident. L'instinct guide, à ce point de vue, les gens sans éducation. L'ouvrier ne se mouche pas comme nous. Il a le dédain du mouchoir. Un matelot comprime du doigt une narine et souffle de l'autre côté, et bien d'autres après le matelot ! Il ne s'agit pas de faire comme eux ; mais c'est à imiter de loin en mettant les choses au point. Discrètement, appliquez le mouchoir sur une des narines et soufflez sans violence. L'air s'échappera librement par l'autre narine. Le mouchoir bien placé sur les deux narines, on ne constatera aucune différence apparente entre le système dangereux et le système inoffensif. Et l'on évitera la projection des produits infectieux dans l'oreille, on évitera ces choes d'air qui amènent souvent un retentissement douloureux et désagréable. Enfin, on se mouchera plus complètement, ce qui donnera une économie de temps. Il peut arriver que les deux narines soient également bouchées. Dans ce cas, il faut souffler plus doucement, avec ménagements, et l'on atteindra encore le but. C'est affaire d'habitude et d'expérience. Mais il y a grand avantage à s'habituer à se moucher ainsi. Et non comme un cheval qui a la gourme.

